LiRE magazine

LES NOUVEAUX LIVRES DE
Thomas Schlesser, Sylvie Germain, Charlotte Casiraghi, Lucinda Riley, Julian Barnes, Patrick Boucheron, Pauline Delabroy-Allard, François Bégaudeau...

Flaubert, Sartre, Baudelaire, Wolfe, Stevenson, Kessel...

LES ÉCRIVAINS ET LA DROGUE

- Substances illicites & écriture
- Bibliothèque des paradis artificiels

GRAND ENTRETIEN

ALAIN FINKIELKRAUT
« J'assume ma nostalgie ! »

N° 548/FÉVRIER 2026
WWW.LIRE.FR

L 19817 - 548 - F: 7,90 € - RD

ICP
UNIVERSITAS CATHOLICA PARISIENSIS

ICP 150 ANS

LICENCES • MASTERS

Lettres & Humanisme
Médias & Numérique
Langues & Communication

Depuis sa création en 1875, l'ICP conjugue excellence universitaire et innovation pédagogique

Étudier à l'ICP, c'est œuvrer au développement de son esprit critique et de sa capacité de discernement pour se former – sur ses campus de Reims ou Paris – aux métiers de la communication, de l'édition, de l'enseignement ou du journalisme.

LOI DU 22.07.2013
EESPIG
ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR PRIVÉ D'INTÉRÊT GÉNÉRAL

PARIS • REIMS • ROUEN

parcoursup
Entrez dans l'enseignement supérieur

MON MASTER

En savoir plus

ICP - AdobeStock

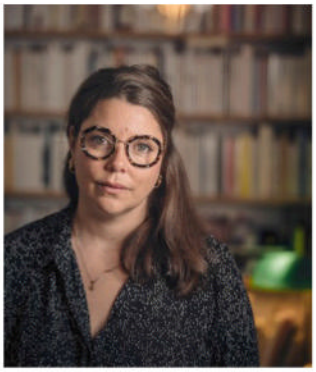
N° 548 - FÉVRIER 2026
LiRE magazine

SOMMAIRE

6
LE GRAND ENTRETIEN
ALAIN FINKIELKRAUT

34
L'UNIVERS D'UN ÉCRIVAIN
FRANÇOIS BÉGAUDEAU

38
LE DOSSIER
LES ÉCRIVAINS ET LA DROGUE



50
LE PORTRAIT
PAULINE DELABROY-ALLARD

4 **L'ÉDITO**
Baptiste Liger

6 **LE GRAND ENTRETIEN**
Alain Finkielkraut

13 **L'ACTUALITÉ**

34 **L'UNIVERS D'UN ÉCRIVAIN**
François Bégaudeau

38 **LE DOSSIER**
Les écrivains et la drogue

50 **LE PORTRAIT**
Pauline Delabroy-Allard

54 **L'ENQUÊTE**
De l'autofiction chez Shakespeare

61 **LE CAHIER CRITIQUE**
62 • L'événement : Julian Barnes
68 • Littérature française
74 • Polars
76 • Littérature étrangère
81 • Science-fiction/Fantastique
82 • Romance/Jeunesse
84 • Classiques/Études littéraires/Poésie
86 • Bande dessinée/Manga
88 • Essais/Documents

LES EXTRAITS
64 • *Le Chat du jardinier* de Thomas Schlesser

96 **LA LANGUE FRANÇAISE**

105 **LES LIVRES DE MA VIE**
Judith Godrèche

LA CHRONIQUE DE
37 **Gérard Oberlé** Livres méconnus ou oubliés
60 **Bernard Lehut** Le livre à lire
67 **Patricia Reznikov** Dans les piles
95 **Mazarine M. Pingeot** Entre les lignes
101 **Cécile Ladjali** À l'école des lettres
103 **Éric-Emmanuel Schmitt** L'atelier d'écriture

ABONNEZ-VOUS EN 1 CLIC SUR WWW.LIRE.FR OU EN SCANNANT CE QR CODE POUR DÉCOUVRIR TOUTES NOS OFFRES !

CRÉDIT COUVERTURE : DORIANO STROLOGO

STÉPHANIE LACOMBE POUR LIRE MAGAZINE - ARNAUD MEYER POUR LIRE MAGAZINE - AKG IMAGES - ÉRIC GARAULT POUR LIRE MAGAZINE

LiRE magazine

Société éditrice
EMC2 SAS au capital de 499 400 euros
Siège social
43, avenue du 11-Novembre,
94 210 Saint-Maur-des-Fossés.
Tél. : 01 47 00 49 49 - RCS 832 332 399 Créteil
Président/Directeur de la publication
Jean-Jacques Augier
Directeur
Stéphane Chabenat pour Berrynvest S.A.S
Adjointe
Sophie Guerouazel

RÉDACTION
Directeur de la rédaction
Baptiste Liger
Rédacteur en chef
Alexis Brocas
Direction artistique/Maquette
Isabelle Gelbwachs
Secrétariat de rédaction
Meriem Djebli, avec Brigitte de Zélicourt
Iconographie
Janick Blanchard
Rédactrice
Margaux Morasso
Chroniqueurs
Cécile Ladjali, Bernard Lehut, Gérard Oberlé, Mazarine M. Pingeot, Patricia Reznikov, Éric-Emmanuel Schmitt.
Ont collaboré à ce numéro
Fabrice d'Almeida, Mathieu Alterman, Frédérique Anne, Hubert Artus, Simon Bentolila, Solange Bied-Charreton, Boll, Patrice Bollon, Eugénie Bourlet, Olivier Cariguel, Mathieu Charrier, Jean-Pierre Colignon, Fabrice Colin, Léonard Desbrières, Bruno Dewaele, Sophie Di Malta, Marcus Dupont-Besnard, Nicolas d'Estienne d'Orves, Antoine Faure, Laëtitia Favro, Ilan Ferry, Hélène Gestern, Emmanuel Hecht, Jean Hurtin, Marie Jouvin, Étienne Kern, Antoine Leiris, Éric Libiot, Gladys Marivat, Gabrielle Martin, Margaux Morasso, Jean Montenot, Jean-François Paillard, Marianne Payot, Jacques Perry-Salkow, Dominique Poncet, Hubert Prolongeau, Bernard Quiriny, Christophe Rioux, Juliette Savard, Serge Sanchez.
Publicité littéraire, partenariats et développement
Astrid Pourbaix : 01 47 00 03 23
Isabelle Marnier : 01 47 00 11 77
publicite@lire.fr
Photogravure/Impression
Maury Imprimeur S.A Malesherbes
Publication mensuelle éditée par EMC2 SAS.
Siège social : 43, avenue du 11-Novembre,
94 210 Saint-Maur-des-Fossés.
N° Commission paritaire : 0625 K 85621.
Dépôt légal : mois en cours.
ISSN n° 3038-3900.
Second Class Postage Paid
At Long Island City N.Y.
Régie publicitaire
Mediaobs : 01 44 88 97 79
Directrice générale : Corinne Rougé
Directrice commerciale : Sandrine Kirchthaler (89 22)
Ventes au numéro : 04 88 15 12 41
Diffusion : MLP

SERVICE ABONNEMENTS
Service Abonnements *Lire Magazine*
20, rue Rouget-de-Lisle,
92130 Issy les Moulineaux.
Boutique abonnements
https://abonnements.lire.fr
Courriel : abonnements@lire.fr - Tél. : 01 79 92 11 86
Tarif d'abonnement
1 an, 10 numéros, 55 € (France métropolitaine)

ÉDITO

DE BAPTISTE LIGER

C'est de la bonne. Enfin, de la bonne littérature. Voilà ce que l'on a pu se dire à la lecture de quelques classiques ou pépites méconnues, ayant en commun d'avoir été rédigés par des écrivains sous l'emprise de diverses substances (plus ou moins) prohibées. Celles-ci ont-elles vraiment permis aux auteurs de se sublimer ? Les ont-elles détruits ? À quoi carburaient Charles Baudelaire, Thomas de Quincey, Gustave Flaubert, Carlos Castaneda ou William S. Burroughs ? Cette mythologie de l'écriture sous stupéfiants a-t-elle révélé pléthore de génies ou entretenu, hors des considérations sanitaires, bien des clichés ? Entre cocaïne, LSD, haschisch, opium, champignons ou mescaline, *Lire Magazine* explore dans son dossier mensuel les liens, ténus et paradoxaux, des écrivains avec la drogue. On ne fera bien sûr pas l'apologie de ces produits, même si l'on avoue ici être accro à une came bien particulière : les livres.
D'ailleurs, ce mois-ci, nous avons été sensibles à toute une série d'ouvrages, parmi lesquels le dernier – au sens strict – roman de Julian Barnes *Départ(s)*, le bouleversant récit de Pauline Delabroy-Allard sur son enfant mort à la naissance, *L'Immontrable*, le nouveau bijou de Gabriel Tallent, *La Voie*, après le succès de *My Absolute Darling*, ou la sidérante enquête de Ryszard Kapuscinski sur l'Union soviétique, *Imperium*. De quoi vous donner envie de vous rendre chez votre « dealer » préféré – comprendre : votre libraire ! ■

LES CLASSIQUES LiRE magazine

Madame de Sévigné, épistolière éternelle

Née voilà quatre siècles, la marquise de Sévigné, n'a jamais prétendu écrire de la littérature : elle écrivait des lettres, pour donner des nouvelles du procès Fouquet a des amis disgraciés, pour se chamailler plaisamment avec son cousin Bussy-Rabutin, ou, bien sûr, pour signifier à sa fille l'étendue de son amour maternel. Certes, pour distraire ses destinataires, elle mettait en œuvre toutes les ressources de son esprit et de sa vaste culture. Mais ses lettres nous laissent aussi de nombreuses questions. Son écriture, réputée naturelle, l'est-elle vraiment ? Et comment caractériser sa prose, sa façon de ménager, à l'intérieur d'une même lettre, des passages écrits pour être lus en société et d'autres réservés au seul destinataire ? Avec Robert Kopp, Serge Sanchez, Laëtitia Favro… ■ **Alexis Brocas**

→ Disponible chez votre marchand de journaux et sur lire.fr à partir du 13 février.

***Lire Magazine* sur iPad !**
Nouvelle liseuse pour lire votre magazine en ligne :
lire.fr/pages/liseuse.
L'application Lire Magazine est disponible sur l'App Store et sur Play Store.
Notre boutique en ligne :
lire.fr

Où adresser votre courrier ?
- **Par voie postale :**
15, rue de la Fontaine-au-Roi, 75011 Paris
- **Par courrier électronique :** redaction@lire.fr
- **Sur la page Facebook du magazine :**
www.facebook.com/Lire.Magazine
- **Instagram**
www.instagram.com/lire.magazine/
- **X :** https://x.com/magazinelire

Imprimé sur du papier certifié PEFC, 100 % fabriqué en Autriche avec 15 % de fibres recyclées. Le Ptot est de 0,006 kg/tonne.

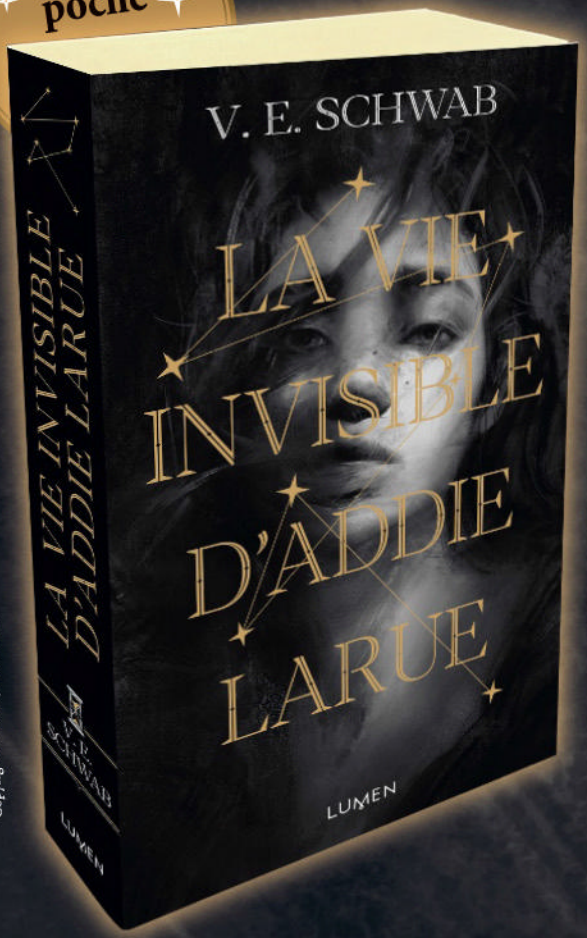
AUDREY SOVIGNET - MUSÉE CARNAVALET/VILLE DE PARIS/PARIS MUSÉES

LUMEN

V. E. SCHWAB

LA VIE INVISIBLE D'ADDIE LARUE

Format poche



Copyright © 2020 by Victoria Schwab

Photo de Jenna Maurice

Le best-seller de V. E. SCHWAB
enfin en poche le 15 janvier !

Une vie dont personne ne se souviendra…
Une histoire que vous ne pourrez
plus jamais oublier…

Une nuit de 1714, dans un moment de désespoir, une jeune femme avide de liberté scelle un pacte avec le diable. Mais si elle obtient le droit de vivre éternellement, en échange, personne ne pourra jamais plus se rappeler ni son nom ni son visage. La voilà condamnée à traverser les âges comme un fantôme, incapable de raconter son histoire, aussitôt effacée de la mémoire de tous ceux qui croisent sa route.

Un mythe revisité avec brio, des réflexions pertinentes et des descriptions qui transportent le lecteur, V. E. SCHWAB nous offre un roman inoubliable.

20 Minutes

ROMAN ADULTE

9 782371 025325

9,50 €
720 pages

DÉCOUVREZ UN EXTRAIT

@lumeneditions

@Lumeneditions

YouTube
éditions Lumen

@lumeneditions

@lumeneditions

ALAIN FINKIELKRAUT

« Je n'idéalise pas le passé mais j'assume ma nostalgie »

Voilà un entretien qui, n'en doutons pas, fera tiquer certains lecteurs de *Lire Magazine*. Prononcez son nom – Alain Finkielkraut, donc – et vous aurez des réactions forcément contrastées (enfin, le test marcherait aussi avec l'historien Patrick Boucheron, également interrogé dans ce numéro éclectique !). Il faut dire que celui avec lequel nous avons discuté plus d'une heure n'est pas du genre fédérateur – et, plus encore, ne cherche surtout pas à l'être. Analyste lucide de l'époque pour les uns, penseur réactionnaire et déconnecté du présent pour les autres, l'académicien n'en finit pas de susciter débats et controverses (aussi bien en librairies que sur les plateaux ou dans la rue !) depuis près d'un demi-siècle, et la parution en 1977 de son pamphlet (coécrit avec Pascal Bruckner) *Le Nouveau Désordre amoureux*. C'est une sorte d'autoportrait, doublé d'une synthèse partielle de ses travaux et réflexions, qu'il nous propose aujourd'hui avec *Le Cœur lourd*. *« À quoi pourrait-on reconnaître la France de votre enfance ? »* Telle est la première question posée à Alain Finkielkraut par Vincent Trémolet de Villers (directeur délégué de la rédaction du *Figaro*), dans ce livre d'entretiens, un genre que l'auteur de *L'Imparfait du présent* affectionne particulièrement. Des questions personnelles, voire intimes, le journaliste lui en posera plusieurs au fil des six chapitres de cette conversation par épisodes : questions sur sa jeunesse, sur ses années d'apprentissage, sur son ascendance polonaise et sa famille, sur son rapport à la notoriété, aussi, jusqu'à son élection à l'Académie française en 2014. Mais la discussion s'élève aussi jusqu'à des hauteurs métaphysiques, lorsqu'il est question de la religion, de la prière, de la mort. Elle redescend ensuite dans des registres plus légers, comme dans ces pages inattendues consacrées… au chien qu'a possédé l'écrivain, ainsi qu'à la vache, cet animal placide dont il partage l'amour avec Nietzsche et Philippe Muray, au point de l'avoir fait graver sur son épée d'académicien ! Ce petit livre se présente aussi comme une réflexion sur l'actualité, sur la situation du monde – l'Amérique de Trump, les progrès de l'IA, la vogue du wokisme en Occident – et celle de la France – les tensions communautaires, le déclin de la culture et de la langue, la crispation du débat. Il est également beaucoup question d'Israël – 7-Octobre oblige – et de la position (plus) nuancée (qu'on ne le dit) que Finkielkraut s'efforce d'adopter à son égard. C'est le sujet le plus douloureux et le plus récurrent du livre, jusqu'à la dernière page, où s'éclaire le titre. •••

LE CŒUR LOURD MÊLE AUTOPORTRAIT ET RÉFLEXION SUR LA SITUATION DU MONDE

★★★☆☆
LE CŒUR LOURD
ALAIN FINKIELKRAUT,
AVEC VINCENT TRÉMOLET DE VILLERS
176 P., GALLIMARD, 18,50 €

STÉPHANIE LACOMBE POUR LIRE MAGAZINE

BIO- *bibliographie*

1968

Né en 1949 à Paris, Alain Finkielkraut fait partie en 1968 de la génération contestataire : khâgneux à Henri-IV, il descend dans la rue et brandit des portraits de Marx et Mao ! Premier engagement d'une série qui fera de lui l'un des plus médiatiques intellectuels de la scène française, aux côtés d'autres figures comme Bernard-Henri Lévy, Régis Debray, Élisabeth Badinter ou son ami Pascal Bruckner, avec lequel il signe deux livres à la fin des années 1970.

1985

Avec Gilles Anquetil, Alain Finkielkraut lance sur France Culture un rendez-vous radiophonique appelé à devenir incontournable : *Répliques*, une heure d'entretien hebdomadaire avec deux invités, sur des sujets philosophiques, littéraires ou sociaux. Avec les *Variations Goldberg* en indicatif, l'émission compte aujourd'hui encore parmi les plus téléchargées en podcast de la station.

2014

À 64 ans, Alain Finkielkraut est élu à l'Académie française. Sa candidature, jugée trop clivante par certains, avait enflammé la coupole ; mais 16 voix sur 28 se portent finalement sur son nom, *« un nom cacophonique, un nom dissuasif, un nom invendable, un nom tout hérissé de consonnes rébarbatives »*, comme il le dit dans son discours, rappelant ses origines et clamant son amour pour la France, sa langue et son génie.

Votre nouvel ouvrage, *Le Cœur lourd*, est un livre d'entretiens, registre qui semble vous tenir à cœur puisque vous en avez déjà publié dans le passé. Qu'appréciez-vous dans cette forme reposant sur le dialogue, que vous permet-elle de dire ?

Alain Finkielkraut. Je m'aperçois que j'ai fait plusieurs livres d'entretiens dans ma vie. Je ne m'y attendais pas. Il y a eu notamment *L'Ingratitude* avec Antoine Robitaille, *L'Explication* avec Alain Badiou, *La Discorde* avec Rony Brauman, *Les Battements du monde* avec Peter Sloterdijk et *En terrain miné* avec Élisabeth de Fontenay. J'aime être interpellé, sollicité. Cela me permet de sortir de ma torpeur naturelle. Voilà pourquoi j'apporte une grande importance aux conversations. Elles me permettent d'aller au-delà de ce que je suis capable de penser tout seul. Avec Vincent Trémolet de Villers, c'était une expérience particulière. J'avais fait une conférence devant les Amis du Crif à l'occasion des 80 ans de la libération d'Auschwitz. Il m'y interrogeait, tout s'était bien passé, et je l'ai un jour appelé pour savoir si l'on pouvait envisager ensemble d'autres sujets. Nous étions dubitatifs l'un et l'autre sur la validité de cette entreprise. Et nous nous sommes pourtant pris au jeu. Il m'a amené sur des terrains où je ne suis jamais allé. Sur les animaux, la foi, la prière. J'ai pu également approfondir ma réflexion sur le judaïsme, l'antisémitisme et Israël. L'occasion m'a été donnée de formuler ma double inquiétude devant, d'un côté, la montée terrifiante de l'antisémitisme et, de l'autre, les dérives de la politique israélienne. Il faut penser les deux choses en même temps. C'est ce que j'ai essayé de faire ici. D'où ce titre, qui s'est imposé : *Le Cœur lourd*.

Vous avez une certaine proximité disons « doctrinale » avec la personne qui vous interroge pour cet ouvrage, ce qui n'est pas le cas avec d'autres titres que vous avez évoqués. Est-ce que cela change votre façon d'aborder la discussion ?

A.F. Ce n'est pas du tout le même exercice. Alain Badiou, Rony Brauman étaient des adversaires. Et Élisabeth de Fontenay, si elle était une amie, avait de forts désaccords avec moi et nous souhaitions mettre les choses au clair. Pour *Le Cœur lourd*, tout repose sur une complicité, et j'apprécie cette forme de conversation parce que je ne suis pas sur mes gardes. Je suis en confiance. Et, dans le climat actuel, j'avais besoin de cela. Aujourd'hui, je ne pourrais pas écrire un live avec Rony Brauman, qui a basculé dans un antisionisme radical, ni avec Alain Badiou pour les mêmes raisons.

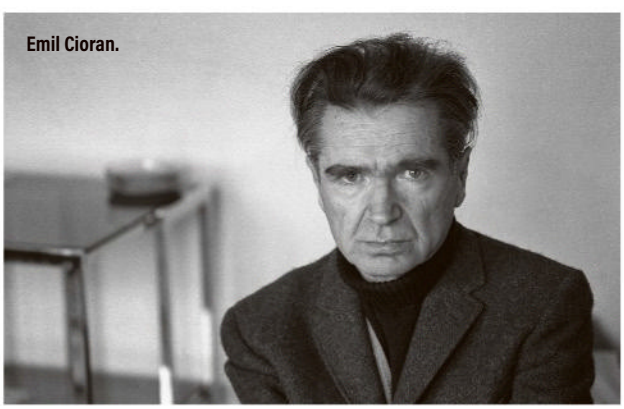
Est-il encore possible de dialoguer, aujourd'hui, entre intellectuels, au vu des clivages idéologiques et politiques ? On a l'impression qu'après une certaine période de relative accalmie dans les années 1980 ou 1990 l'échange redevient un exercice difficile – prenons comme date symbolique pour vous la parution du brûlot *Le Rappel à l'ordre* de Daniel Lindenberg en 2002…

A.F. Je n'idéalise pas le passé en général. J'ai vécu une période bénie, mais très courte, entre le dévoilement de l'imposture totalitaire et, effectivement, l'apparition du livre de Lindenberg, qui signifiait tout simplement le retour des listes noires. Dans toute l'époque dominée par le communisme, la vie intellectuelle était très rude. Ce qui prévalait, c'était le renversement de la formule de Clausewitz : *« La guerre n'est que la simple continuation de la politique par d'autres moyens. »* Dans toute cette période, c'était devenu : « La politique est la continuation de la guerre par d'autres moyens » !

On vivait sous le paradigme du combat, de la lutte à mort. Prévalait la définition sartrienne de l'engagement, selon laquelle l'intellectuel devait servir la cause de la vérité et de la justice, puisqu'il se plaçait du côté des dominés, des exploités, du prolétariat. Il n'y avait pas de place pour la conversation, encore moins pour l'amitié. On se mobilisait contre les forces du mal. Voilà un manichéisme terrifiant, dont Camus, avec *L'Homme révolté*, a fait les frais. Je ne me fais aucune illusion sur cette époque, mais il y a un moment béni où la conversation a repris ses droits, quelques années. Je me souviens encore des rencontres de Pétrarque, à Montpellier, où les revues *Esprit*, *Commentaire* et *Le Débat* pouvaient librement échanger, quitte à être sur des positions radicalement différentes. Mais, oui, la parenthèse s'est brutalement fermée. Lindenberg s'en prenait à un certain nombre d'intellectuels, les attaquait nommément. J'ai été accusé de m'inquiéter d'une montée de l'antisémitisme, dont la réalité était pour certains sujette à caution, à un moment où, au début des années 2000, on incendiait des synagogues et on agressait des Juifs. Un nouveau grand récit avait pris possession des lieux – non plus la lutte des classes, mais l'affrontement des dominés et des dominants. À la scolastique marxiste succédait l'antiracisme idéologique. Il y a un racisme systématique dans notre société qu'il faut combattre, et aucun compromis n'est possible. Car le racisme est l'ennemi du genre humain. Nous sommes plongés dans ce moment extrêmement pénible. Et voilà, cela mène à la « cancel culture »… Loin de moi l'idée d'idéaliser le passé mais, oui, j'assume ma nostalgie.

Vous ouvrez justement *Le Cœur lourd* sur un inventaire de fragments de votre passé, un peu à la manière d'un « Je me souviens » de Georges Perec… Pourquoi débuter de la sorte ?

A.F. Je réponds à une question posée, inattendue. Et je ne sais que dire. C'est ça qui est beau, dans la conversation. Je me prends la tête dans les mains et réfléchis. Des lieux, des moments surgissent. Et je choisis d'en faire la liste, de les énumérer. La nostalgie transparaît car, oui, je préfère l'époque du téléphone fixe à celle du portable. J'ai eu la chance d'être élève dans une école digne de ce nom. Il ne s'agissait pas de développer à 4 ans l'esprit critique, mais d'apprendre, apprendre à admirer. On faisait des dictées tous les jours. Je me souviens des compositions de récitations, avec un professeur qui nous laissait choisir nos poèmes. J'avais appris par cœur un merveilleux poème d'Henri Michaux, *Plume au restaurant*. Le Quartier latin représentait vraiment quelque chose, une



Emil Cioran.

SOPHIE BASSOULS. ALL RIGHTS RESERVED 2025/BRIDGEMAN IMAGES

« Nous vivons une époque nihiliste. Non pas le nihilisme où tout est permis, mais celui du "tout est égal" »

effervescence intellectuelle. Promenez-vous à Saint-Michel aujourd'hui, et vous ne verrez que des boutiques – et, en plus, beaucoup ont fait faillite… L'époque était aussi celle d'un antisémitisme résiduel. Il existait, mais à peine.

On dit souvent que nous vivons dans un moment où l'émotion prend le pas sur la raison, le sens des mots, la nuance, la réflexion. Qu'en pensez-vous ?

A.F. La nuance est souvent sacrifiée, le simplisme règne, le manichéisme nous menace. Pour autant, je ne ferai certainement pas le procès de l'émotion. Deleuze le disait très bien : il n'y a pas de bonne volonté de penser. Au contraire. On ne pense pas naturellement, on pense sous l'effet d'un choc. C'est la magnifique phrase de Proust : « *Les idées sont des succédanés des chagrins.* » Il y a beaucoup de chagrins, dans *Le Cœur lourd*. L'émotion est là, mais elle ne remplace pas la réflexion, elle la suscite.

Vous citez à un moment Emil Cioran : *« Aujourd'hui que cette langue est en plein déclin, ce qui m'attriste le plus, c'est de constater que les Français n'ont pas l'air d'en souffrir. Et c'est moi, rebut des Balkans, qui me désole de la voir sombrer. Eh bien, je coulerai, inconsolable, avec elle ! »* Ce constat n'est-il pas un peu excessif ? Et les meilleures vigies de la langue française ne sont-elles pas, par prédisposition naturelle, à venir d'ailleurs, d'autres horizons ?

A.F. Il est vrai que Cioran a admirablement parlé de la langue, tout comme Emmanuel Levinas, lorsqu'il écrit : « *C'est dans cette langue que je sens les sucs du sol.* » Peut-être est-on mieux à même de défendre le trésor de la langue quand on n'est pas soi-même un Français de souche, et que tout ne nous est pas donné. Ce qui me désole aujourd'hui, c'est de voir une grande partie des linguistes ricaner quand on leur parle de déclin de la langue. Selon eux, il n'y a pas de déclin, tout juste une réalité mouvante qu'ils regardent, analysent, et qui ne doit jamais être figée. Pourquoi s'inquiéter de l'écriture inclusive ? C'est une nouvelle modalité de la langue. Pourquoi le globish devrait-il être une source d'angoisse ? Ben, allons-y, c'est une forme d'hospitalité, la langue s'ouvre aux influences étrangères… Et le rap ? Mais c'est bien, le rap. Il y a eu la poésie ; maintenant, il y a le rap. Il y a eu Paul-Jean Toulet, maintenant, il y a Booba. D'ailleurs, mieux vaut enseigner Booba que Paul-Jean Toulet car le premier risque de davantage plaire aux élèves…. Nous vivons une époque nihiliste. Non pas le nihilisme où tout est permis, mais celui du « tout est égal ». Et ce « tout est égal » est d'autant plus puissant qu'il est le point d'aboutissement du processus démocratique dans lequel nous sommes pris. Tocqueville a montré que la démocratie moderne n'était pas seulement un régime, mais un processus, un développement graduel de l'égalité des conditions. Aucune hiérarchie n'est aujourd'hui totalement légitime. Voilà pourquoi Tocqueville disait qu'il •••

Elon Musk avec son fils sur le dos en train de bailler dans le Bureau ovale du président Donald Trump, le 11 février 2025.

fallait, dans un même souffle, savoir modérer le mouvement de la démocratie. Sinon, nous sommes conduits à penser que, comme tous sont égaux, tout est égal. Les hiérarchies tombent, l'école ne s'en relève pas, et il devient grotesque de vouloir défendre la langue. Et au nom de quoi ? Ce serait s'opposer au mouvement. Qui peut dire qu'il y a une différence entre « parler bien » et « parler mal » ? Chacun parle comme il veut, dans un monde en passe de devenir totalement égalitaire…

La littérature, avec tout ce qu'elle implique, a-t-elle alors encore une place dans ce « mouvement » que vous décrivez ?

A.F. Je l'ai écrit ailleurs : nous vivons à l'ère de l'après-littérature. C'est une certaine vision du monde, un attachement aux cas particuliers, aux nuances. L'idéologie en vigueur – le grand récit antiraciste – ne fait aucun cas des nuances, ni des situations singulières. Philip Roth l'expliquait très justement : généralisez la souffrance, vous avez le communisme ; particularisez la souffrance, vous avez la littérature. Le communisme est mort, mais la littérature existe, elle, bel et bien, sous un nouveau costume. D'un autre côté, les chefs-d'œuvre sont imprévisibles. Il existe encore des romans de grande qualité et il y a encore de nombreux vrais lecteurs. La preuve avec les deux livres qui se sont dégagés, lors de la dernière rentrée littéraire : *La Maison vide* de Laurent Mauvignier et *Kolkhoze* d'Emmanuel Carrère. Deux livres exigeants qui ont su toutefois susciter un enthousiasme massif, ce qui m'a réconforté.

Y a-t-il d'ailleurs pour vous des liens entre la littérature et la prière ? Après tout, les deux reposent sur la force et l'agencement des mots…

A.F. Ah, je ne prie pas. Mais, attention, il y a deux sortes de prière. D'un côté, la demande, à laquelle j'ai moi-même recours quand un proche est malade. Je me surprends alors à prier un Dieu en lequel je ne crois pas. Mais il y a une autre forme de prière, qui consiste à rendre grâce à la poésie tout entière, et qui est à ce titre une action de grâce devant le monde.

À qui rendez-vous grâce, alors ?

A.F. Je rends grâce, mais ça n'a pas de destinataire. Il m'arrive de vouloir rendre grâce de la beauté du monde, de l'émerveillement de l'amour. Mais à qui ? Je ne sais pas.

Croyez-vous en la mort comme un terminus irrévocable ?

A.F. J'arrive à un âge où la question de la mort se pose pour soi et pour la personne qu'on aime. On n'a pas envie de mourir et surtout pas envie de lui survivre. Et je crois que mon obsession serait aussi forte si j'étais croyant. Car le croyant est tourmenté, et plus que jamais. La foi, disait Bernanos, c'est *« vingt-quatre heures de doute, moins une minute d'espérance »*. Sainte Thérèse de Lisieux disait, elle, sur son lit de mort : *« Je ne meurs pas, j'entre dans la vie. »* Mais les croyants, dans leur majorité, ne ressentent pas les choses ainsi. Ils ont peur du néant. Bien sûr, il y a l'idée qu'il y a un au-delà, qu'il y a quelque chose. Mais elle ne supprime en rien la peur.

Entre autres sujets, vous évoquez aussi l'irruption de l'IA dans notre quotidien. Faut-il voir celle-ci, au fond, comme une innovation, certes spectaculaire mais comme tant d'autres, ou comme un bouleversement civilisationnel beaucoup plus grand ?

A.F. *Time Magazine* a choisi de faire des dix grands patrons de l'IA les personnalités de l'année : ce choix montre qu'on fait face à un événement historique et historial. La technique a pris le pouvoir sur la politique, la culture. Qu'est-ce que l'IA ? Elle conduit au grand remplacement de l'Homme par la machine. Elle accomplit toujours plus de tâches, elle sait traduire, préparer des dossiers d'avocat, construire des maisons et des immeubles, etc. L'humanité a créé les conditions de son propre remplacement. Il y avait autrefois une certaine idée du loisir – attention, au singulier –, qui était la forme de réalisation de l'humain. Mais le loisir a été complètement négligé au profit DES loisirs. Ils vont faire quoi, les hommes ? Ils vont regarder CNews, se plonger dans les jeux vidéo, faire des voyages organisés au Portugal, ou des croisières sur les bateaux-immeubles… C'est absolument effrayant. Mais on ne peut pas détacher l'IA de ce que Heidegger appelait le règne de la technique. C'est là son aboutissement. Pour l'école, l'IA a tout du coup de grâce. Elle n'a certes pas eu besoin de ça pour s'autodétruire, mais, maintenant, il n'est plus possible de donner de devoirs. Les élèves se disent que peu leur importe de connaître la langue, maîtriser l'orthographe, puisque l'IA le fera pour eux. Plus les machines seront intelligentes, plus nous deviendrons bêtes.

Vous évoquez Donald Trump dans *Le Cœur lourd*. Mais que pensez-vous précisément d'une autre personnalité emblématique de l'époque, à savoir Elon Musk ?

A.F. Je ne suis pas sûr d'avoir une opinion très tranchée. Son côté homme le plus riche du monde, ses saluts vaguement nazis, cette mégalomanie effrénée… Il a quelque chose de commun avec Trump, c'est, en dépit de son indéniable génie, une totale inculture. L'Amérique trumpo-muskienne s'inquiète de l'effacement civilisationnel de l'Europe, mais ces deux personnages représentent eux-mêmes l'effacement civilisationnel de l'Occident. Trump est un barbare – peut-être en a-t-on besoin à l'heure des prédateurs, je n'en sais rien, ça, c'est autre chose… –, Musk également. Je me souviens de lui, casquette sur la tête, avec son enfant sur les épaules dans le Bureau ovale : c'était un spectacle affligeant ! Je pense par contraste à ce journaliste pro-Trump qui avait fait remarquer à Zelensky qu'il était mal habillé, avec sa vareuse, et qu'il manquait de respect au président des États-Unis. Je suis cela avec une distance effrayée. D'autant qu'il faut regarder l'autre Amérique. Les démocrates sont pour « iel » ; Trump est

JIM WATSON/AFP

pour « vous ». L'une des raisons de sa victoire, c'est la folie « trans » de la gauche, pour qui le stade ultime de l'émancipation, c'est le choix par chacun de son sexe. La liberté n'est plus hypothéquée par la naissance. Il y a là un véritable délire démiurgique auquel nombre d'Américains se sont montrés allergiques, même si Trump est une insulte vivante à la décence. Pour autant, c'est grâce à Trump que la guerre s'est arrêtée à Gaza. Cette brute épaisse aura su tordre le bras à la fois au Hamas et à Netanyahou. C'est toute l'ironie de l'histoire.

Enfin, rappelons que vous avez été élu en 2014 à l'Académie française, où vous occupez le fauteuil 21. Aujourd'hui, à quoi sert-elle ? Que peut-elle faire pour la langue, la culture ? Et comment vous définiriez-vous comme « immortel » ?

A.F. Je suis un mauvais élève de l'Académie. Je n'y vais pas assez. J'ai été malheureux quand Jean-Christophe Rufin a voulu faire élire Boualem Sansal, alors qu'il croupissait dans les geôles algériennes et que la majorité a voté contre cette proposition car elle risquait de lui nuire. L'argument n'était pas indigne, mais on a raté une occasion historique. Quand vous lisez *Choses vues* de Victor Hugo, on voit que l'Académie a été une société merveilleuse. Les gens discutaient, parlaient de choses et d'autres, et aimaient se retrouver pour cela. Aujourd'hui, nos séances sont codifiées, avec un ordre du jour très bref et, le plus souvent, nous discutons du *Dictionnaire*. Il n'y a hélas plus de discussions libres et, si tel était le cas, des disputes éclateraient immédiatement. C'est dommage. Il y a des clans, des intrigues, des petites machinations, mais rien n'apparaît. On a des personnalités éminentes, d'horizons très différents, qui pourraient pourtant parler ensemble. Mais peut-être faut-il maintenir une certaine paix sociale, même si c'est une paix fastidieuse et frustrante…

Qui,outre Boualem Sansal, aimeriez-vous voir intégrer la coupole ?

A.F. J'aurais souhaité qu'Emmanuel Carrère se présente… Michel Houellebecq a été approché, aussi. Il a hésité, et choisi de ne pas postuler. Il y a une crise de recrutement et des vocations. Moi, j'aimerais – et je l'ai dit – qu'Alice Ferney puisse y entrer mais, pour des raisons politiques, certains ne voudront pas. Les sirènes du progressisme se font entendre jusque dans ce lieu si longtemps réactionnaire. Attention, je ne regrette pas le passé un peu collabo-pétainiste de l'Académie, mais force est de constater que le progressisme se taille la part du lion.

Pourquoi pas Marie-Hélène Lafon, qui a fait l'objet de notre grand entretien le mois dernier ?

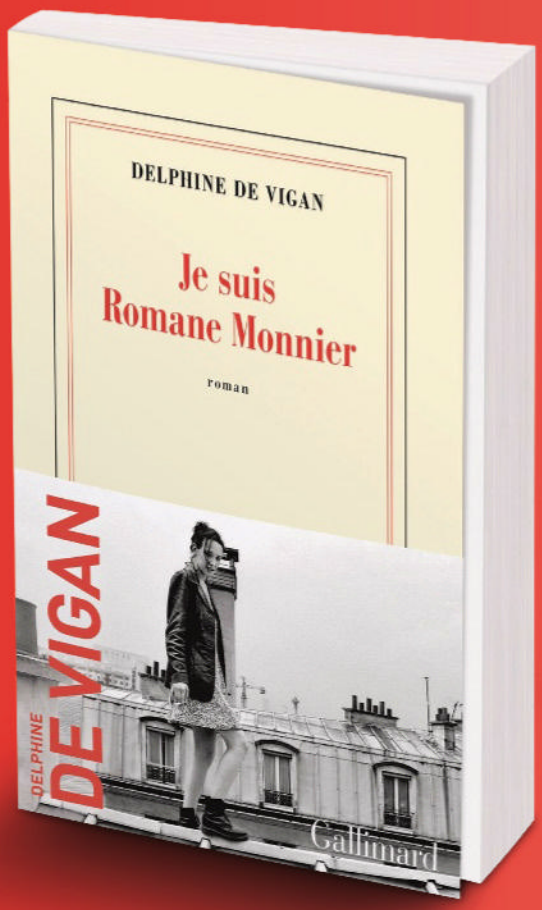
A.F. Tout à fait. Elle a une œuvre très originale, très intéressante, et c'est un véritable écrivain. Certains académiciens ont cependant peur qu'on fasse trop la part belle aux professeurs au détriment des écrivains. Il faut se souvenir que, lorsque l'Académie avait dit que l'écriture inclusive faisait courir un péril mortel à la langue, une humoriste a répondu dans la foulée que le seul péril mortel à l'Académie, c'était la prostate de ses membres ! C'est ainsi : l'Académie n'a plus le prestige qui était le sien autrefois. Elle fait ricaner. Et c'est d'ailleurs parce qu'elle fait ricaner que je suis content d'y être ! ■

Propos recueillis par Baptiste Liger et Bernard Quiriny
Photos : Stéphanie Lacombe pour *Lire Magazine*

LIRE magazine

L'écrivain du siècle

Disponible chez votre marchand de journaux
Et ici aussi



Abonnez-vous à LIRE magazine

EN CADEAU
JE SUIS ROMANE MONNIER
Le nouveau roman de
DELPHINE DE VIGAN

1 AN
49€
SEULEMENT

Scannez ce QR code pour profiter de cette offre exceptionnelle

JE M'ABONNE À LIRE MAGAZINE

Bulletin à renvoyer complété et accompagné de votre règlement à : Lire Magazine - 20 rue Rouget de Lisle 92130 Issy les Moulineaux

OUI je désire bénéficier de votre offre spéciale :
1 an d'abonnement à LIRE MAGAZINE (10 numéros)
+ *JE SUIS ROMANE MONNIER* pour 49€ seulement
au lieu de ~~104 €~~

Nom : .....

Prénom : .....

Adresse : .....

Code postal : |_|_|_|_|_|

Ville : .....

E-mail : .....

Téléphone : .....

Ci-joint mon règlement par :

☐ Chèque à l'ordre de EMC2

☐ Carte bancaire, paiement sécurisé sur https://abonnements.lire.fr/

OMLM5x8

Délai de livraison : dans le mois suivant l'enregistrement de votre règlement. Offre valable jusqu'au 30/06/26 en France métropolitaine uniquement, et pour un premier abonnement à LIRE MAGAZINE. Conformément à la loi "Informatique et libertés" du 6 janvier 1978, vous disposez d'un droit d'accès et de rectification en adressant un courrier à LIRE MAGAZINE. Les informations nécessaires à la mise en place de votre abonnement pourront être cédées à des organismes extérieurs sauf si vous cochez la case ci-contre ☐. Conformément à l'article L221618 du code de la consommation, vous bénéficiez d'un délai de rétractation de 14 jours à compter de la réception du premier numéro de l'abonnement en adressant votre courrier à LIRE-MAGAZINE 20 rue Rouget de Lisle 92130 Issy les Moulineaux.

LIRE MAGAZINE EST ÉDITÉ PAR EMC2 - SAS AU CAPITAL DE 499 400 € - 21 RUE BRÉGUET, 75011 PARIS

L'ACTUALITÉ

14

NOS FÊLURES SELON
CHARLOTTE CASIRAGHI

18

AU COUVENT AVEC
ANA GARRIGA
ET **CARMEN URBITA**

20

JEAN-HUBERT GAILLIOT
L'ÂME DE TRISTRAM

36

OLIVIER ASSAYAS :
« LE TEMPS A DONNÉ RAISON À GIULIANO DA EMPOLI »

ASTRID DI CROLLALANZA/JULLIARD - ARDENJIC LATTÈS - ONCLE TOBIE/WIKIPÉDIA - GAUMONT

ASTRID DI CROLLALANZA/JULLIARD

La vulnérabilité agissante

Cavalière et penseuse, Charlotte Casiraghi publie un premier texte en solitaire. Sous forme hybride, intime et philosophique, il explore la grande généalogie des fêlures d'écrivains. Une force insoupçonnée à saisir.

Fantasmée, commentée, interprétée… Être la petite-fille de Grace Kelly, la fille de Caroline de Monaco et de Stefano Casiraghi, c'est grandir sous le regard insistant de la presse, avec cette infortune bien connue des héritières : le harcèlement médiatique comme horizon. Lorsque son père décède tragiquement, Charlotte Casiraghi n'a que 4 ans. Sa mère choisit alors l'exil intérieur : direction le sud de la France, loin du tumulte monégasque. Une chaleureuse maison en Provence, « *un peu cabossée par le temps, faite d'un mélange de bric et de broc, de livres, et d'objets sentimentaux* », se souvient-elle, toujours ouverte sur un jardin. Un refuge. Très tôt, l'adolescente se confronte aux grandes questions.

« NOTRE SINGULARITÉ LA PLUS RADICALE »

À l'âge où l'on cherche sa place, elle traque le sens. La lecture devient alors une alliée discrète et vitale : non pour fournir des réponses, mais pour tenir debout face au vertige : « *La consolation ne faisait pas partie des réponses que les livres me donnaient, mais mettre des mots sur ce qui nous bouleverse pouvait parfois rendre la solitude moins douloureuse.* » De cette intimité avec les livres naît une manière de penser et d'habiter le monde qui la mène naturellement vers la philosophie – jusqu'à cofonder, des années plus tard, Les Rencontres philosophiques de Monaco. Mais cette quête ne se joue pas uniquement ici. Sa passion pour l'équitation s'impose tout de suite comme une discipline fondatrice. Le cheval devient une figure totem, lui enseignant l'équilibre fragile entre puissance et vulnérabilité, chute et maîtrise : accepter « *le risque d'être dominé physiquement, sans céder à la tentation du contrôle ni à celle de la soumission* ». Cette ligne de crête, Charlotte Casiraghi la tient aussi dans sa vie publique : être visible mais se préserver, se délestant du rôle mondain que les médias veulent à

tout prix lui assigner pour faire davantage place à ce qui l'anime : la culture, les arts et la philosophie.

Huit ans après la publication d'*Archipel des passions*, un essai philosophique coécrit avec Robert Maggiori, l'écrivaine se lance dans une vertigineuse aventure littéraire en empruntant le territoire confidentiel de la fragilité. Convoquant son propre panthéon d'artistes – et pas seulement –, elle interroge « la fêlure » qui anime l'être humain, le rendant fort et fragile à la fois : « *Notre charme et notre style s'enracinent dans nos fêlures parce qu'ils constituent notre singularité la plus radicale* », confie-t-elle. L'idée germe en lisant *The Crack-Up* (*L'Effondrement*) de Francis Scott Fitzgerald et les textes de Gilles Deleuze, sans prendre la forme d'un traité ou d'un essai classique. C'est une sinueuse balade entre différentes fêlures d'écrivains qui sont progressivement devenues des opportunités créatives : « *La fêlure d'un auteur peut être un point d'entrée pour le lecteur, de quoi résonner avec la sienne.* » Si l'on y retrouve Marguerite Duras, Maya Angelou, Honoré de Balzac ou encore Colette, l'écrivaine monégasque s'affranchit des temporalités en croisant

Colette photographiée par Henri Manuel.

WIKIPÉDIA

toutes ces références avec ses propres réflexions philosophiques et anecdotes bel et bien contemporaines : parmi elles, l'émancipation féminine, la maternité comme non-évidence, le rôle des artifices ou l'effritement de la confiance en soi. Pour autant, le but n'est jamais véritablement de se confesser : « *Je peux tout à fait ressentir des points communs avec des écrivaines comme Colette ou George Sand, mais d'autres me ressemblent beaucoup moins dans leur détresse. Pavese ou Bachmann vont très loin dans l'expérience de la destruction. C'est souvent à partir de ce qui est extrême que l'on comprend ce qui peut nous rendre vulnérable.* » *La Fêlure*, dans tout ce qu'elle suggère, n'en reste pas moins un cri d'amour aux plumes qui théorisent les fragments de l'âme : « *Ils m'ont bouleversée par leur trajectoire, par leur combat pour faire quelque chose de leurs blessures.* » Dans le bruissement de toutes ces failles, une chose est certaine, Charlotte Casiraghi trouve une élégante signature. ■ **Marie Jouvin**

EXTRAIT

LA FÊLURE
CHARLOTTE CASIRAGHI
384 P., JULLIARD, 22,90 €. EN LIBRAIRIES LE 29 JANVIER.

© Artepics / Alamy

« Une histoire éclairée par la science d'aujourd'hui et les croyances d'hier »

Dans *Peste noire*, consacré à l'épidémie qui sévit de 1347 à 1353, l'historien Patrick Boucheron relate comment la *« plus grande catastrophe démographique »* qu'ait connue l'humanité a concrètement été vécue par les sociétés médiévales.

Contre la légende d'une *« panique funéraire »*, les disparus semblent avoir tous été enterrés selon les rites…

Patrick Boucheron. C'est, en effet, l'une des grandes leçons de l'archéologie funéraire. Les cimetières de peste qu'on a dû ouvrir quand la mortalité s'est envolée, comme à Londres à partir de 1349, ne sont pas des sépultures de catastrophe : les morts de la peste y sont enterrés normalement et avec respect. Ce n'étaient pas des « pestiférés », comme on se l'imagine. Les sociétés médiévales ne les ont pas rejetés.

Sur le plan économique, les salaires des survivants ont augmenté et les inégalités se sont réduites, mais les sociétés ont très vite repris la main…

P.B. C'est un autre sujet d'étonnement : il n'y a pas de « monde d'après » la peste, au sens où elle n'induit pas de changement politique majeur. Elle atténue temporairement les inégalités, créant des attentes sociales qui, lorsqu'elles sont déçues, provoquent la révolte, mais une génération plus tard, dans l'Europe des années 1380. Sur le moment, la peste est vécue comme une simple circonstance, pas vraiment comme un événement. Les pouvoirs craignent que les plus démunis en profitent : d'où des législations limitant la hausse des salaires suscitée par la raréfaction de la main-d'œuvre.

Concernant les violences antijuives, vous rejetez la thèse d'une *« mentalité persécutrice »* millénaire.

P.B. En faire l'expression d'un imaginaire archaïque revient à s'en débarrasser à bon compte. Là encore, je tente de pratiquer une histoire « déflationniste » : ne pas se contenter d'explications générales, raconter ce qu'il s'est passé. Ainsi, des massacres de la Saint-Valentin à Strasbourg – neuf cents Juifs brûlés le 14 février 1349 : loin d'un débordement de barbarie, c'est un pogrom méthodique, encouragé par les élites urbaines. Le rapport avec la peste ? La croyance en un complot, responsable de la propagation épidémique.

Sur le mythe même de la peste, vous montrez comment il chemine, quasi inchangé, de la Grèce à nos jours.

P.B. La matrice de tout récit de peste, c'est l'histoire de l'épidémie qui frappa Athènes en 430 av. J.-C. raconté par Thucydide. Les thèmes d'une société livrée à la panique et à la débauche, où les liens familiaux se défont, viennent de là. Ce *« mal qui répand la terreur »*, pour citer La Fontaine, on l'appelait *pestis*. Mais cette « peste » n'est pas alors le nom d'une maladie spécifique, causée par *Yersinia pestis*, mais d'un mal qui déborde la capacité des hommes de le concevoir. Pour la comprendre, on doit mener une histoire éclairée par la science d'aujourd'hui, mais aussi par les croyances d'hier.

Votre livre est à la fois un récit et son commentaire. Pour vous, l'histoire doit forcément s'accompagner d'une réflexion épistémologique ?

P.B. Je ne conçois pas son écriture autrement : comme une enquête, doublée d'un récit de méthode, avec ses doutes et ses incertitudes. Mon livre est aussi un essai sur ce que peut l'histoire aujourd'hui, dès lors qu'elle s'ouvre à d'autres disciplines, mais sans renoncer à ses ambitions littéraires. Contre le point de vue des étoiles, les changements climatiques du premier tiers du XIVe siècle précipitant les bouleversements environnementaux qui provoquent la pandémie, et celui de la cuisine moléculaire, j'ai choisi de la raconter à mi-hauteur, depuis le chagrin des survivants et survivantes – à l'image de cette jeune Marseillaise, Alayseta Paula, qui a perdu toute sa famille et dont on suit le destin endeuillé. ■

Propos recueillis par Patrice Bollon

EXTRAIT

PESTE NOIRE
PATRICK BOUCHERON
576 P., SEUIL, 27 €. EN LIBRAIRIES LE 30 JANVIER.

BÉNÉDICTE ROSCOT/SEUIL

BRUNO LÉVY/CALMANN-LÉVY

Grands corps malades

Guy Groux, Richard Robert et Gilbert Cette soulignent ici combien les partenaires sociaux, qui font face à une crise de défiance, sont indispensables au bon fonctionnement de notre démocratie.

Avec un taux de syndication très bas (qui tourne autour de 10,3 %, l'un des plus faibles des pays de l'OCDE), une forte fragmentation organisationnelle affaiblissant la capacité de négociation et un financement atypique, dans lequel les cotisations des adhérents ne représentent que *« 3 à 4 % des ressources syndicales »*, la démocratie sociale française est mal lotie. C'est le constat que l'on tire de *Sauver la démocratie sociale*, qui revient sur la nécessité de la reconnaissance des corps intermédiaires, *« l'un des grands piliers garantissant le bon fonctionnement de toute démocratie digne de ce nom »*. Ce mode de représentation doit de surcroît affronter une crise de légitimité et de défiance : 61 % des salariés n'ont pas confiance dans les syndicats. C'est sans compter le taux de participation aux élections, qui ne cesse de chuter. La culture du conflit bien française et la politisation des syndicats n'arrangent pas l'état de la démocratie sociale, qui a pourtant connu de grandes étapes de réforme dans l'histoire récente : de la « nouvelle société » de Chaban-Delmas à la révolution juridique que constituent les lois Fillon (2004), Larcher (2007), El Khomri (2016), les ordonnances Macron (2017) et la loi Pénicaud (2018), ce pouvoir des corps intermédiaires est l'objet de toutes les attentions. Face à ce qui se présente pourtant comme un ensemble d'échecs, les auteurs avancent des propositions concrètes pour sortir de l'impasse et redonner vigueur à la démocratie sociale. Parmi elles, opérer une distinction entre social et politique, tenir des négociations interprofessionnelles au Cese (Conseil économique, social et environnemental) et non au Medef, pour garantir la neutralité, et valoriser la présence des salariés dans la gouvernance semblent des objectifs particulièrement bienvenus. ■

Solange Bied-Charreton

SAUVER LA DÉMOCRATIE SOCIALE
GILBERT CETTE, GUY GROUX, RICHARD ROBERT
220 P., CALMANN-LÉVY, 19,50 €

Une histoire de sœurs

Chercheuses et amies, Ana Garriga et Carmen Urbita se sont plongées dans les vies tumultueuses des nonnes de l'âge baroque en parcourant leurs écrits. Et y ont trouvé des parades aux problèmes de notre époque. Un texte piquant rempli de répliques qui font mouche.

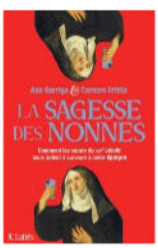
En pleine pandémie, confinées dans l'espace clos de leurs chambres universitaires, dans l'espace clos du campus, dans l'espace clos de l'île de Rhode Island, deux doctorantes en histoire hispanique s'enferment dans leur salle de bains, qu'elles tapissent pour en modifier l'acoustique, et s'enregistrent en train de parler nonnes et couvents d'il y a cinq siècles. Ainsi naît le podcast « Las hijas de Felipe », conversations d'aujourd'hui sur les religieuses et leurs vies aussi tumultueuses que confidentielles à l'âge baroque. « *Ce que vous traversez en ce moment est déjà arrivé à une nonne des XVIe et XVIIe siècles* », y promettent Ana Garriga et Carmen Urbita. Car les nonnes consignaient de nombreuses choses, de leurs déboires en gestion financière et administrative des couvents à des poèmes et déclarations sentimentales enflammées à leurs consœurs, de leurs confessions aux commentaires de voyage et de miracles. Plongées dans les méandres de ces textes poussiéreux, les deux étudiantes du XXIe siècle se mettent en scène en rates de bibliothèque cloîtrées et épuisées, reprennent, dans un parallèle décalé avec celles des nonnes en leur temps, les descriptions de leur routine dans sa trivialité, s'amusent à faire des liens et à trouver des réponses à leurs angoisses – et plus globalement à celles de notre époque, sans jamais se prendre au sérieux.

LA MANIÈRE EFFRONTÉE, LE TON DÉSINVOLTE

« *Cette concession faite à notre nature plus rigolote, ce mélange mièvre mais rigoureux, nous a empêchées de sombrer dans la monotonie sans retour* », racontent-elles dans *La Sagesse des nonnes*, où elles assument joyeusement leur manière effrontée de faire de l'histoire, à l'opposé du cloisonnement et de l'aridité de l'érudition universitaire (à laquelle elles n'ont toutefois pas renoncé). Comme dans le script de leur podcast, les deux autrices entrelacent d'un ton aussi piquant que désinvolte les anecdotes sur les affects des nonnes avec celles de leurs propres joies et peines. Elles appliquent aussi leurs doutes, leurs jugements, leur volonté aux phénomènes de notre époque – que ceux-ci se manifestent dans la culture populaire, le règne de l'image et du spectacle, l'économie de travail, les relations affectives, les travers des réseaux sociaux…

Ce sont des expressions que ces trentenaires contemporaines s'approprient comme des mantras, tel celui de « *la plus grande répugnance* » qu'exprima Maria de San José lorsque son confesseur lui ordonna de réécrire des carnets perdus par ses supérieurs et qu'elle avait écrits plus de six ans auparavant. Se plaindre devant l'absurdité de la charge de travail devient possible grâce aux « *complaintes des autobiographies spirituelles et des lettres de nonnes […], incantations partagées portant en elles les prémices de la rébellion* ». Si l'on soupçonne une certaine résistance dans le pas de côté effectué par ces femmes qui préfèrent vivre en communauté plutôt que de se marier et d'avoir des enfants, *La Sagesse des nonnes* fourmille de récits d'entêtements vaille que vaille, de répliques savoureuses et inattendues envoyées par des nonnes têtues. Qu'elles se nichent dans l'amitié sans faille qui lie la célèbre sainte Thérèse d'Avila à Marie de Saint Joseph, la réponse révoltée et acide de Juana Inés de la Cruz à un confesseur qui s'acharne contre elle, ou la détermination de Juana Esperanza de San Alberto, esclave noire débarquée au Mexique qui ne désespéra pas de son acceptation dans les ordres finalement obtenue à 75 ans… Autant de petites dissidences et de pieds de nez qui, grâce à nos autrices, montrent en quoi cette « *sagesse des nonnes* » peut encore nous parler. ■

Eugénie Bourlet



LA SAGESSE DES NONNES [CONVENT WISDOM]
ANA GARRIGA, CARMEN URBITA
TRADUIT DE L'ANGLAIS PAR JUSTINE COQUEL, 352 P., JC LATTÈS, 20 €

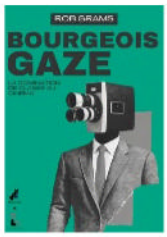
ARDEN.JJC LATTÈS

Bourge de là !

Et si le cinéma n'était qu'un miroir que la bourgeoisie se tend complaisamment à elle-même ? Rob Grams rallume la lutte des classes dans un essai engagé et piquant.

Avez-vous remarqué la surreprésentation des CSP+ chez les personnages de films ? Le fait qu'ils vivent tous à Paris, dans des logements cossus ? Que leurs professions intellectuelles confortables leur laissent du temps pour vivre des liaisons compliquées, et ruminer leurs problèmes existentiels ? Selon le journaliste Rob Grams, ce n'est pas qu'une impression : au cinéma, *« le monde est perçu à travers les lunettes déformantes de la bourgeoisie »*, c'est-à-dire de *« personnes privilégiées sur le plan économique »*, parisiennes, issues de milieux favorisés. Cela ne signifie pas que les films soient ratés ou condamnables, mais qu'ils témoignent d'un regard sur la société que l'auteur nomme « bourgeois gaze », par référence au concept féministe du « male gaze », l'idée d'après laquelle le cinéma ainsi que la publicité et les médias refléteraient en général un point de vue masculin et sexualisé. Après l'avoir testée dans un article de la revue *Frustration*, Grams développe sa théorie dans un livre irrévérencieux à souhait, qui tire à vue sur l'inconscient bourgeois et l'entre-soi du milieu du cinéma, parisien, privilégié, autocentré, fils à papa dans l'âme. *« L'absence de vécu consistant imbibe les œuvres. Beaucoup de cinéastes bourgeois se trouvent contraints de ne parler que de ce qu'ils connaissent : des bourgeois qui font du cinéma. »* L'auteur ne fait pas mystère de son orientation, à gauche toute, quitte à forcer le trait, comme quand il affirme que les comédies populaires à la Christian Clavier relèvent d'un *« dispositif de maintien de l'ordre bourgeois »*. On n'est pas obligé d'être toujours d'accord avec lui, mais cette charge vigoureuse témoigne d'un tel mauvais esprit qu'il méritait bien les honneurs de la présente rubrique. ■

Jean Hurtin



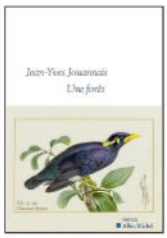
BOURGEOIS GAZE. LA DOMINATION DE CLASSE AU CINÉMA
ROB GRAMS
224 P., LES LIENS QUI LIBÈRENT, 15 €. EN LIBRAIRIES LE 4 FÉVRIER.

Oiseaux de malheur

Peut-on évoquer la fin de la Seconde Guerre mondiale à travers une histoire de mainates nazis ? Jean-Yves Jouannais a osé. Et en a tiré un ouvrage plus digne qu'on ne l'imaginait.

Soyons clair : la présence de ce livre dans cette chronique est un accident. Disons qu'en 1993 Jean-Yves Jouannais a publié un ouvrage intitulé *Des nains, des jardins. Essai sur le kitsch pavillonnaire* qui justifierait d'en explorer le mauvais goût ; mais il n'est pas question de cette œuvre aujourd'hui. Au vrai, avec *Une forêt*, Jean-Yves Jouannais prend le contrepied du kitsch malgré un thème qui ferait rêver les amateurs d'intrigues improbables. Dans la Brême détruite de l'immédiate après-guerre, un officier américain est chargé de gérer la « dénazification » d'une communauté très atypique : les mainates d'une forêt avoisinante. Pendant toute la guerre, ces bois étaient un terrain d'entraînement SS et les oiseaux ont fini par connaître les chants nazis. Mais depuis Nuremberg, ces antiennes sont interdites et quiconque les chante se verra condamné. Que faire de cette armée de volatiles qui perpétue la geste chantée des tueurs du Troisième Reich ? Un tel sujet aurait été un miel aux grandes heures de la fameuse « nazisploitation », dans les années 1970, sous-genre qui revisitait librement l'Histoire hors de toute décence. On imagine même les images sidérantes qu'un Dario Argento en aurait tirées. Las, on est plus près du *Questionnaire* d'Ernst von Salomon (en version réduite) que des délires visuels d'un giallo. Jean-Yves Jouannais tourne même le dos à la dimension baroque de son thème (et c'est bien son droit) pour une réflexion acide sur la notion de culpabilité, de responsabilité collective et de châtiment. Au terme, on a un récit bref et élégant ; une manière d'errance dans une nation en miettes, une promenade parmi les ruines. Mais nos penchants pour le mauvais goût décomplexé auraient rêvé d'un chapitre où les oiseaux marchent au pas, au milieu des décombres… ■

Nicolas d'Estienne d'Orves



UNE FORÊT
JEAN-YVES JOUANNAIS
112 P., ALBIN MICHEL, 16,90 €

HTTPS://WWW.FACEBOOK.COM/ROBGRAM - MYRIAM TIRLER/ALBIN MICHEL

Une plume en sa maison

À la fois romancier et éditeur à la tête de Tristram, Jean-Hubert Gailliot a été magnétisé dès son enfance par l'écriture et la lecture. Il en a fait ses lignes de force et de vie. Rencontre au moment de la parution de son dernier roman, *L'Ami universel*.

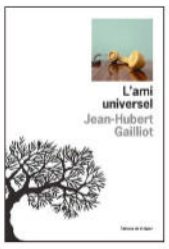
Le saviez-vous ? « *Auch est un nirvana pour être éditeur et romancier.* » Elle a démarré fort, notre interview téléphonique avec Jean-Hubert Gailliot, l'un des rarissimes éditeurs français, avec Jean-Marc Roberts, à ne pas avoir décroché son bac ni suivi d'études supérieures. Il vit et travaille dans la préfecture du Gers où d'Artagnan est statufié. Un signe, qui sait ? Car ce paisible port d'attache qu'il a choisi avec Sylvie Martigny est le point d'orgue d'une jeunesse « *plutôt turbulente* ». Verbatim : « *De retour de Grèce, on avait envie de continuer à vagabonder de par le monde. On avait un esprit aventurier, mais aussi une forme de rationalité. Dans une vie d'aventures, on a besoin d'une base arrière.* » Années 1980 : ils y ont lancé un festival avant-gardiste « Auch, danse et musique contemporaines », la foi du charbonnier chevillée au corps.

Du haut de leur vingtaine, à force de petits boulots, ils fondent en 1987 les éditions Tristram avec la complicité d'un ami graphiste, Thierry Dubreil. Le premier titre, début 1988 est… un disque CD ! L'acteur André Marcon signe une performance : il lit d'un seul souffle *Le Discours aux animaux* de Valère Novarina. Arrive 1989, deux livres, enfin : le volume inédit d'Isidore Ducasse, *Poésies,* et le recueil de textes d'Ezra Pound éclairants sur son œuvre, intitulé *Je rassemble les membres d'Osiris,* enthousiasment les critiques du *Monde des livres,* Philippe Sollers et Hector Bianciotti.

LE CATALOGUE, OU L'ART DU PARADOXE

La belle équipe des débuts est restée soudée. La maison a aujourd'hui pignon sur rue à Auch. Le passant est happé par la grande baie vitrée du siège de la maison. Les couvertures de six titres emblématiques du catalogue sont reproduites sur six stores ajourés qui forment cette vitrine. À l'affiche : *La Vie et les Opinions de Tristram Shandy* (littéralement *Tristram Tête-Fêlée*) de Laurence Sterne à l'origine du nom de l'entreprise, *Ramatuelle* de Pierre Bourgeade, *Eurêka* d'Edgar Poe, *La Foire aux atrocités* de J.G. Ballard, *Psychotic Reactions* de Lester Bangs et *Goethe et un de ses admirateurs* d'Arno Schmidt. « *On veut bâtir un catalogue où puissent se télescoper un classique anglais comme* Tristram Shandy *et un journaliste comme Lester Bangs. Chez ces deux auteurs si distants par le temps, il y a un même art du paradoxe, une même tournure d'esprit* », explique Jean-Hubert Gailliot, dont la politique éditoriale exigeante, patiente et perfectionniste, menée avec Sylvie Martigny, vient d'être récompensée par le prix Médicis étranger pour *Les Bons Voisins* de Nina Allan. Et vient de paraître un étonnant premier roman signé Camille Soulène, *106 jours. Les carnets d'Alice Azevedo*, arrivé par la poste, écrit par une linguiste spécialiste de l'implicite.

L'écriture comme manifestation d'une énergie et d'une percussion de la langue est la marque de fabrique de l'autre Gailliot, le romancier. En ce début d'année, L'Olivier son éditeur indéfectible, réédite *Le Soleil* (prix Wepler 2014), et publie *L'Ami universel*, son neuvième ouvrage, un objet littéraire qu'il avait commencé à fantasmer à l'âge de 14 ans. « Le Château *de Kafka et un livre de Freud m'ont inspiré ce roman dans lequel tout serait déformé, comme sous la pression d'un rêve.* » Et pour décoder l'univers décalé et drôle de Jean-Hubert Gailliot, les entretiens, *Aventures du roman*, accordés à Michel Jourde (Médiapop) tombent à point nommé en librairies. L'accomplissement de soi du rêve à la réalité, Jean-Hubert Gailliot, Janus éditeur-écrivain, en est l'incarnation vivante. ■ **Olivier Cariguel**



L'AMI UNIVERSEL
JEAN-HUBERT GAILLIOT
336 P., L'OLIVIER, 20 €. EN LIBRAIRIES LE 6 FÉVRIER.

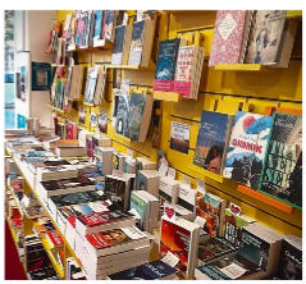
PATRICE NORMAND/L'OLIVIER

Les ailes de mon Moulin

Située sur la rive gauche du centre-ville d'Épinal, la librairie Au Moulin des lettres a pris de l'ampleur, faisant entre autres la part belle aux éditeurs méconnus, au polar et au club de lecture.

Antre rempli de trésors, comme on les aime, Au Moulin des lettres fut créée en 2007 puis reprise en 2013 par l'actuelle gérante, Laurence Grivot, qui en explique le nom : « *Dans le temps, le long de ce canal où nous sommes, se trouvaient des moulins à eau. Mes prédécesseurs ont repris l'image et ont ajouté "des lettres".* » Quai des Bons-Enfants depuis 2019 – elle était située à deux pas avant –, elle fait partie des trois librairies généralistes de la ville.

Bien que très tôt attirée par les livres, Laurence Grivot n'avait cependant qu'une mince expérience dans le domaine : elle découvre durant un an à Paris le métier de libraire, puis enseigne l'italien en région parisienne pendant vingt-deux ans. En 2010, elle revient à ses premières amours. Après une formation, une « *traversée de la France* » pour dénicher une enseigne en vente, elle finit par trouver celle-ci, dont la taille raisonnable (70 mètres carrés) lui permet de se lancer et, nous dit-elle, de développer « *le polar, genre que je lis beaucoup, ainsi que les livres pour enfants et la BD* ». Avant un déménagement en 2019, pour un lieu de 140 mètres carrés, sur deux niveaux.



UNE LIBRAIRIE QUI A SON PRIX

Chaque étage est accessible aux personnes à mobilité réduite. Dès l'entrée, les (nombreuses) tables présentent « *toute la littérature, les romans policiers, la poésie et les récits de voyage* ». Régulièrement, l'une d'elles met en avant un éditeur méconnu : fin 2025, ce fut L'Orma, avec sa collection « Les Plis », petits livres-objets reliés, conçus pour être expédiés par la poste, car ils renferment des correspondances d'écrivains. À l'autre niveau : BD adultes, romans ados, essais et vie pratique, puis l'espace jeunesse. Au total, ce sont 13 000 références ici répertoriées.

« *La clientèle est très variée,* précise Laurence Grivat, *des gens du centre-ville, jeunes et moins jeunes, mais aussi des lecteurs de tout le territoire, de Vittel, et même de Gérardmer.* » La gérante est l'une des deux libraires, avec son employée chargée des rayons jeunesse, mais aussi des animations dédiées. Car ici, on a monté de longue date des « *clubs de lecture* », et ils ont toujours eu du succès. Pour ados et préados, ainsi que les adultes. Avec ceux-ci, Laurence Grivot a créé en 2016 le prix du Moulin des lettres, pour mettre en avant une douzaine de titres présélectionnés, et récompenser un premier roman. Dernier lauréat en date : *La Disparition d'Aristoteles Sarr* de Pierre Corbucci (Paulsen, paru en 2024). Lectrices et lecteurs spinaliens : à vos pages ! ■

Hubert Artus

→ Au Moulin des lettres, 6 quai des Bons-Enfants, 88 000 Épinal. Ouverture du mardi au jeudi de 9 h 30 à 13 h et de 14 h 30 à 19 h, les vendredi et samedi de 9 h 30 à 19 heures, le dimanche de 14 h 30 à 18 heures et le lundi de 14 h 30 à 19 h. *aumoulindeslettres.fr*

LIRE MAGAZINE À GÉRARDMER

La rédaction sera présente au Festival international du film fantastique, qui mettra les lettres à l'honneur.

C'est désormais une habitude : si le septième art tient évidemment le haut de l'affiche, la littérature aura toute sa place lors du Festival international du film fantastique de Gérardmer, qui se déroulera du 27 janvier au 1er février. Entre deux séances, rendez-vous au Grimoire pour différents événements qui vous permettront de croiser l'équipe de *Lire Magazine.* Ainsi, Éric Libiot viendra présenter son ouvrage *Écran noir,* autour des *« histoires vraies derrière les films d'horreur ».* Nicolas d'Estienne d'Orves – dit « NéO » – fera, lui, découvrir en avant-première son nouveau roman, *La Reine de mai.* De nombreux auteurs seront présents en dédicace – parmi lesquels Bernard Werber, Emma Becker, Arthur de Pins… –, avec des débats animés par Baptiste Liger. Et on n'oubliera pas le concours de nouvelles, présidé cette année par l'écrivain-journaliste-influenceur Mehdi Omaïs *(lire aussi page 24).* L'un des textes primés sera d'ailleurs prochainement publié dans nos pages… ■

Jean Hurtin

festival-gerardmer.com

AU MOULIN DES LETTRES -- SLUMBERLAND DESIGN

« Ce que je redoutais, c'était que plus rien dans le film ne soit d'actualité »

Olivier Assayas adapte *Le Mage du Kremlin* de Giuliano da Empoli. Grande fresque historique contemporaine avec un Jude Law en Poutine étonnant et glacial.

Qui vous a mis entre les mains le livre de Giuliano da Empoli, *Le Mage du Kremlin* ?

Olivier Assayas. Giuliano da Empoli lui-même a donné le coup d'envoi. Il m'a fait parvenir son livre sans doute parce qu'il avait vu *Carlos* que j'ai réalisé. Il pensait que je pouvais l'adapter. Moi, j'étais plus sceptique. Je trouvais le livre très abstrait. Il n'y avait rien d'insoluble, mais ce sont des questions qui se posent au moment d'une adaptation. J'ai envoyé un message à Giuliano, que je connaissais un peu, pour lui dire à quel point le livre m'avait impressionné, mais que je n'étais pas sûr de voir le chemin par lequel il pouvait devenir un film. À ce moment-là, François Samuelson, mon agent et celui d'Emmanuel Carrère, intervient et insiste, parce que le livre est un succès. Emmanuel lit le livre, s'emballe, le fait lire à sa mère, Hélène Carrère d'Encausse, qui est aussi emballée. L'enthousiasme et l'énergie de tous m'ont fait réfléchir. Venant d'écrire plusieurs films personnels tout seul, je me suis demandé si ce n'était pas l'occasion de travailler avec Emmanuel Carrère. Nous sommes amis depuis toujours mais n'avons jamais eu l'occasion de collaborer.

Quelles ont été les premières étapes de cette adaptation ?

O.A. Tous les films ont une généalogie différente. Nous y sommes allés un peu à tâtons. Il y avait une évidence : améliorer le personnage féminin qui devait être politiquement impliqué. Ensuite, donner un souffle romanesque au récit : raccourcir le début, supprimer le grand-père, développer les velléités artistiques du jeune Baranov... Tout s'est fait sans heurts : un rythme s'est imposé et on s'est rendu compte que ça valait le coup d'aller plus loin.

Le livre se déroule sur plusieurs années. Est-ce un écueil pour un cinéaste de devoir toujours procéder par étapes et par ellipses ?

O.A. Non, pas forcément. Je l'avais déjà fait dans *Les Destinées sentimentales*. Raconter le passage du temps est un sujet qui m'intéresse au cinéma. La Russie n'est pas un pays, c'est un monde. Pour être crédible, il fallait que le récit s'étale sur plusieurs années. Comme le livre. Une fois le scénario écrit en français avec Emmanuel, puis traduit en anglais pour les acteurs, je l'ai repris tout seul pour le rendre plus cinématographique. Sachant que, si j'avais une question, je pouvais appeler Giuliano, qui restait très disponible. Si le début du film est finalement proche du livre, il a bougé constamment en passant du roman au scénario, du français à l'anglais, etc. Ce qui est proche du roman l'est au prix d'un processus complexe. Comme la présence plus importante du narrateur dans le film. On avait envie de quelqu'un qui puisse répondre à Baranov. Ça permettait aussi de donner son tempo au récit.

Sans la dévoiler, la fin est aussi très différente...

O.A. Elle s'est imposée à moi. Pendant le tournage, j'ai eu le sentiment que quelque chose n'était pas à la hauteur de ce qu'on était en train de raconter. En fait, on a tourné trois fins. Celle prévue dans le scénario, celle qu'a suggérée Paul Dano, qui joue Baranov, et celle que j'avais imaginée. J'ai tendance à laisser beaucoup d'espace aux acteurs pour improviser, même si Paul aime

GAUMONT

bien que tout soit très précis. Il travaille d'une façon très méticuleuse. Aussi pour des raisons de coût, j'ai tourné à Riga en Lettonie avec des acteurs lettons.

Pourquoi Jude Law dans le rôle de Vladimir Poutine ?

O.A. C'était le premier choix sérieux. Il ne ressemble pas beaucoup à Poutine mais Jude est allé chercher le personnage à l'intérieur de lui. Il n'y a pas de transformation physique, on aurait d'ailleurs pu le faire, mais plutôt un rapprochement dans l'attitude, le regard, etc. Jude Law a finalement une présence physique plus forte que celle de Poutine, qui, même s'il fait du sport, est un peu gringalet physiquement.

Le film a été présenté au festival de Venise. Tout semble s'être bien passé, non ?

O.A. Oui, très bien. Ce que je redoutais beaucoup, c'était qu'entre le livre et le film le monde ait à ce point changé que plus rien ne soit d'actualité. Mais pendant le tournage, j'ai eu le sentiment, au contraire, d'être encore plus dans l'histoire du monde actuel. Le passage du temps a donné raison à Giuliano. Son atout, c'est qu'il n'est ni cinéaste, ni romancier mais théoricien de la politique contemporaine. Il se doit d'avoir un peu d'avance sur tout le monde.

Êtes-vous devenu expert en géostratégie après le film ?

O.A. J'en sais un petit peu plus. La géopolitique m'a toujours paru être un important sujet de cinéma. Emmanuel Carrère et moi nous considérons comme des observateurs de l'histoire contemporaine, et lui plus que moi parce qu'il fait un travail de journaliste de terrain. Moi, je suis obligé d'être au rasoir sur ce que le film raconte parce qu'on va me demander des comptes. Giuliano, il ne me contredirait pas, est plus complaisant avec Poutine qu'Emmanuel et moi. Mais il écrivait avant l'agression de l'Ukraine. Le livre se termine avec l'annexion de la Crimée. Le spectateur du film sait aujourd'hui que ce qui s'est passé à ce moment-là est déterminant pour comprendre la situation actuelle. ■

Propos recueillis par Éric Libiot

→ **Le Mage du Kremlin** d'Olivier Assayas, avec Jude Law, Paul Dano, Alicia Vikander… En salles.

PHILIPPE QUAISSE/UNIFRANCE - 2025 PITCHIPOÏ PRODUCTIONS/FR

3 QUESTIONS À… VALÉRIE DONZELLI

Après *L'Amour et les Forêts* d'Éric Reinhardt, la réalisatrice adapte *À pied d'œuvre* de Franck Courtès, l'histoire d'un homme qui change de vie pour devenir écrivain.

Comment ce film est-il arrivé jusqu'à vous ?

Valérie Donzelli. J'étais en train d'écrire un scénario mais je n'arrivais à rien. Ma monteuse m'a donné le livre de Franck Courtès en pensant qu'il allait m'intéresser. Effectivement, j'ai immédiatement imaginé un film. D'abord, c'est très bien écrit. On ressent la pudeur du personnage, sa vulnérabilité, sa drôlerie. *À pied d'œuvre* raconte très justement la crise du travail liée au libéralisme économique. Le sujet, c'est aussi les sacrifices que demandent les choix de vie. Celui de Franck, c'est un choix d'artiste : devenir écrivain. Ce qui me plaît quand j'adapte un livre, c'est rendre au spectateur ce que j'ai ressenti en le lisant. En l'occurrence, la cohérence des sentiments qui traversent le récit de Franck. Ce qui s'est aussi traduit par les choix de mise en scène : être avec lui, dans sa tête.

Le livre est écrit à la première personne. Est-ce un handicap pour l'adaptation ?

V.D. Oui, parce que c'est vraiment l'histoire de Franck. Et puisque c'était important d'entendre le texte, la voix off était prévue dès le départ. C'est d'ailleurs le texte du livre. Je voulais même que le film soit entièrement raconté, mais c'était un peu radical… J'ai gardé les passages du livre que je trouve les plus cinématographiques pour la voix off, et l'histoire s'est construite avec les autres scènes que j'ai parfois un peu modifiées avec des dialogues et les personnages. Bastien Bouillon, le comédien, est plus jeune que Franck. Il a la quarantaine et le faire changer de métier à cet âge est aussi un acte politique. Qui me raconte un peu, d'ailleurs. Je peux rencontrer les mêmes difficultés quand je travaille, les mêmes peurs, le manque d'argent, l'enchaînement obligatoire des films… J'arrive toujours à rebondir mais ce n'est pas facile. J'ai peur que ça s'arrête. Cela dit, je ne vendrai jamais mon âme au diable pour travailler.

Quels sont justement vos projets ?

V.D. Je mets en scène *Les Figurants*, la pièce de théâtre de Delphine de Vigan. Ça faisait longtemps que je voulais m'attaquer à la scène. Quand j'ai lu ce texte, je l'ai trouvé touchant et drôle. Le théâtre et le cinéma n'ont rien à voir l'un avec l'autre. Un film se prépare, puis se tourne, puis se monte. On suit chaque jour une sorte de feuille de route. Au théâtre, tout se reconstruit. Il faut faire puis refaire, refaire, encore refaire. Au bout d'un moment, la pâte prend mais c'est très laborieux. On va d'abord jouer à Avignon. Ensuite, on verra. ■

Propos recueillis par É.L.

→ **À pied d'œuvre** de Valérie Donzelli, avec Bastien Bouillon, André Marcon, Virginie Ledoyen… En salles le 4 février.

DVD

FURYO
NAGISA OSHIMA
(METROPOLITAN)

→ **Célèbre grâce à sa musique signée Ryuichi Sakamoto et la présence de David Bowie, ce monstre sacré du cinéma japonais des années 1980 n'est autre que l'adaptation des écrits autobiographiques de Laurens van der Post. On peut aujourd'hui redécouvrir ce duel ambigu, dans un camp de prisonniers en pleine Seconde Guerre mondiale, entre un capitaine japonais et un major britannique.** B.L.

LIVRES

LE CINÉMA, C'EST LA VIE
MEHDI OMAÏS
(HUGO IMAGE)

→ **Et si une sélection de films pouvait servir de manuel de développement personnel ? C'est le pari du journaliste cinéma et influenceur Mehdi Omaïs avec ce volume qui recense pas moins de 300 longs-métrages *« pour se faire du bien »*. Entre grands classiques et découvertes (qui ne sont pas que des comédies !), une liste subjective afin d'*« égayer le quotidien »*, d'*« affronter ses phobies »* ou de *« surmonter les épreuves »*.** B.L.

L'HISTOIRE DE MARVEL STUDIOS
TARA BENNETT, PAUL TERRY
(HUGGIN & MUNINN)

→ **La somme des informations contenues dans ce beau livre compense un léger excès hagiographique. Au départ il y a Stan Lee, scénariste et papa de *Captain America, Thor, X-Men* ou *The Avengers*, superhéros en papier bientôt repris par le cinéma : Marvel Studios est aujourd'hui pourvoyeur de blockbusters et de franchises, parfois surprenantes ou sans intérêts. Cet album détaille l'aventure XXL de toutes ces productions entre 2008 et 2019. L'amateur sera conquis, la critique un peu moins. En 2026, que reste-t-il ? Un public qui s'est peu à peu lassé de ces films et un nouveau chapitre qui s'ouvre sur le petit écran avec Disney. Reste que ce livre raconte la meilleure partie de Marvel. C'est déjà ça.** E.L.

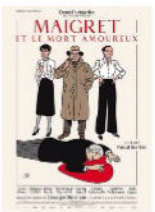
Travail au noir

Le Coréen Park Chan-wook adapte *Le Couperet* de Donald Westlake. Et livre avec *Aucun autre choix* un mélange de chronique sociale et de thriller sarcastique d'une sidérante virtuosité.

Après avoir adapté Sarah Waters (*Mademoiselle*) et, très librement, Zola (*Thirst*), Park Chan-wook s'empare du fameux roman noir de Donald Westlake. Qui fut déjà porté à l'écran par Costa-Gavras, avec José Garcia. Si la trame reste grosso modo la même, le décor et, plus encore, l'ampleur formelle n'ont rien à voir. À l'image du titre : *Aucun autre choix*. Cadre dans l'industrie papetière, Man-su voit sa vie sombrer lorsqu'il est brutalement licencié. Sa femme va-t-elle le quitter ? Sa fille, taiseuse mais surdouée, va-t-elle devoir arrêter le violoncelle ? Face au déclin de sa situation, il lui faut vite trouver une solution pour garder une position digne de son rang : se faire passer pour un chef d'entreprise et publier une petite annonce afin de connaître ses « concurrents ». Et de les éliminer… Dès les premiers plans, le cinéaste d'*Old Boy* distille un climat de faux-semblants, où tout peut se craqueler à tout instant, mêlant la chronique sociale, le thriller et la comédie avec maestria. Le scénario multiplie les rebondissements malins et, surtout, l'ensemble est porté par une sidérante virtuosité de mise en scène. La tension naît non seulement de la situation de son antihéros, mais aussi du sens du cadrage, du montage, du rythme. Symbole de la victoire, tout du moins du combat acharné, de la créativité humaine face à la mécanisation du monde ? ■ **Baptiste Liger**

En salles le 11 février.

Maigret à point



Après Agatha Christie *(Le Grand Alibi)*, le réalisateur Pascal Bonitzer s'attaque à Georges Simenon. *Maigret et les Vieillards*, rebaptisé *Maigret et le Mort amoureux*, n'est sans doute pas le meilleur de la série, mais le sujet du roman fait force de loi : le commissaire enquête sur la mort d'un homme, ancien ambassadeur, et fait face à des témoins (suspects ?) dont les silences et les propos nourrissent leur vie passée. Si le récit enchaîne les face-à-face, Bonitzer leur donne une vivacité certaine grâce à des dialogues tendus, aiguisés, précis. L'intrigue est replacée au début des années 2000 ; c'est un bon point. Et un deuxième qui a son importance : Denis Podalydès est un Maigret épatant, taiseux, ironique, épicurien. Il vaut le film à lui seul. ■ **Éric Libiot**

En salles le 18 février.

ET AUSSI…

On se souvient de *Sur la piste du Marsupilami* d'Alain Chabat avec Jamel Debbouze et une improbable reprise de Céline Dion par Lambert Wilson. C'est au tour de Philippe Lacheau de proposer, avec *Marsupilami,* une nouvelle aventure de la célèbre créature imaginée par Franquin (4/2). Pour rester dans le neuvième art, la bande dessinée à succès de Vincent Dugomier et Benoît Ers *Les Enfants de la résistance* trouve la voie des salles avec une adaptation signée Christophe Barratier (*Les Choristes*), avec Artus, Gérard Jugnot, Leslie Medina… (11/2). Enfin, on sera curieux de découvrir *« Hurlevent »* avec Margot Robbie, libre transposition du chef-d'œuvre d'Emily Brontë (11/2). B.L. et E.L.

2025 CJENM ARP

• SÉRIE TÉLÉ

Fluides fatals

Se déroulant près d'une centaine d'années avant la série matricielle, voici une nouvelle et déroutante plongée dans l'univers impitoyable de *Game of Thrones*.

Que serait une nouvelle année sans son itération de *Game of Thrones* ? Alors que la troisième saison de *House of the Dragon* devrait arriver en août prochain, les fans de l'univers créé par G.R.R. Martin pourront d'ores et déjà se faire les dents sur les six épisodes de *A Knight of the Seven Kingdoms*. Adapté du recueil de nouvelles, *The Hedge Knight*, ce nouveau spin off se déroule quatre-vingt-dix ans avant la série matricielle et raconte les aventures de Dunk, grand dadais, aussi vertueux que naïf, qui, à la mort du chevalier qu'il servait, décide de reprendre le flambeau en participant à un tournoi particulièrement prisé. Accompagné d'Egg, jeune garçon enthousiaste et mystérieux, il apprendra à ses dépens que le chemin vers la noblesse est semé d'embûches.

Amateurs d'aventures sombres et sulfureuses, passez votre chemin, *A Knight of the Seven Kingdoms* se démarque par une tonalité aux antipodes de ses illustres ainées. Au nihilisme de *Game of Thrones* et à l'atmosphère sulfureuse de *House of The Dragon*, répond ici un humour grivois inattendu faisant la part belle aux déjections, vomis et autres fluides sortant par différents orifices. Ici, point d'intrigues de couloir ou de batailles épiques, aucune stratégie fourbe, pas de parentés incestueuses, encore moins de générique d'ouverture fastueux ni de dragons, tout est sale, moche et d'une vulgarité sans nom. Un virage totalement inattendu révélateur d'une volonté évidente de moderniser le mythe en le rabaissant à ses aspects les plus triviaux. L'approche aurait pu être intéressante si elle avait apporté quelque chose à l'univers de Martin. Malheureusement, à trop jouer la carte de la grossièreté, cette première saison finit par se perdre dans la fange où elle ne cesse de se complaire, préférant accumuler les anecdotes plutôt que raconter une intrigue digne de ce nom. Il faudra attendre les deux derniers épisodes pour que la série renoue avec la violence et la cruauté de ses grandes sœurs, disséminant ici et là les promesses d'une seconde saison qui pourrait marquer l'essai pour peu qu'elle se laisse aller à davantage d'ambition narrative et esthétique. ■

Ilan Ferry

Sur HBO Max.

• THÉÂTRE

Promesse tenue

Une adaptation très réussie du roman de Romain Gary, se focalisant sur le lien fusionnel entre l'écrivain et sa mère.

Après avoir revisité *Les Fourberies de Scapin*, *Le Malade imaginaire* et *Don Juan*, le comédien et metteur en scène Tigran Mekhitarian s'est lancé un nouveau défi : adapter *La Promesse de l'aube*, le célèbre récit autobiographique de Romain Gary, que l'auteur a tiré de son enfance et de sa jeunesse auprès de Mina, sa mère follement aimante, depuis sa vie difficile de petit garçon juif à Wilno et son installation à Nice à l'âge de 14 ans, jusqu'à celle de ses premiers succès, militaires et littéraires, en passant par ses problèmes d'intégration, ses exploits d'aviateur, etc.

Sur la petite scène du Contrescarpe, ils sont trois : Tigran Mekhitarian, qui joue, avec une aisance tour à tour joyeuse et douloureuse, Romain Gary, dans un phrasé parfait ; Delphine Husté, qui incarne Mina avec une présence époustouflante et une justesse malicieuse ; Léonard Stefanica, qui s'empare avec maestria de tous les autres rôles, lorsqu'il ne joue du violon avec virtuosité. Tigran Mekhitarian (qui met aussi en scène ce spectacle) avait fait le pari de faire tenir son adaptation en une heure et demie. En éliminant les personnages secondaires du récit pour favoriser le lien fusionnel qui liait Gary à sa mère, il l'a gagné haut la main, sans coupe intempestive. L'essentiel de *La Promesse de l'aube* est là, les mots de Romain Gary aussi. On comprend pourquoi ce spectacle, bondé, vient d'être prolongé au moins jusqu'à fin mai. Cela n'empêchera pas l'impétueux et doué Tigran Mekhitarian (33 ans) d'être parallèlement *Le Misanthrope* sur la scène du Théâtre Antoine à partir du 18 mars, dans une mise en scène signée de lui. Encore Molière ? Encore et toujours… ■

Dominique Poncet

→ **La Promesse de l'aube**
de Romain Gary, adaptation et mise en scène de Tigran Mekhitarian. Théâtre Le Contrescarpe (Paris 5e), prolongations jusqu'à fin mai 2026.

HBO MAX – LAURA BOUSQUET/THÉÂTRE LE CONTRESCARPE

« Jean Ray sait remettre en question notre point de vue »

Avec *Retour à Silent Hill*, Christophe Gans nous rappelle que le célèbre jeu vidéo – ici adapté pour la seconde fois au cinéma – est un puits de références littéraires. Auxquelles le cinéaste du *Pacte des loups* a intégré les siennes… La preuve par trois.

H.P. LOVECRAFT

« Il est clair que *Silent Hill* a été marqué par l'univers de l'auteur de *L'Appel de Cthulhu,* avec toutes ces entités très anciennes, ces cultes antédiluviens, ces abysses dont on fait remonter les choses… Ma nouvelle favorite de Lovecraft, c'est *Le Cauchemar d'Innsmouth*, qui dépeint sa ville peuplée de choses nées de l'accouplement entre êtres humains, réunis sous forme de sectes, et de divinités issues des fonds marins, dans une ville en partie abandonnée, envahie par la moisissure… Ça ne vous rappelle pas quelque chose ? »

CLIVE BARKER

« C'est un grand écrivain, qu'il ne faudrait pas résumer à ses *Livres de sang*. J'adorerais porter à l'écran sa nouvelle la plus sidérante, *Dans les Collines, les Cités*, décrivant deux villes qui s'affrontent sous forme de géants constitués de villageois ! Aujourd'hui, il vit à Los Angeles et se consacre à la peinture. À la sortie du premier *Silent Hill*, il m'avait invité à Los Angeles, car il voulait que je transpose son jeu vidéo *Jericho*. Et j'ai rencontré un dandy qui ressemblait un peu aux créatures qu'il peignait ! Vous noterez que le héros de *Retour à Silent Hill* est un peintre torturé *(rires)*… »

JEAN RAY

« Après cinquante-cinq ans de lecture, Jean Ray est devenu mon écrivain préféré, dont je continue à redécouvrir le travail – notamment parce qu'il a écrit sous de nombreux pseudonymes. Dans son fantastique, il y a quelque chose d'indéfinissable, qui a trait aux dimensions parallèles qu'il amène de manière très subtile pour provoquer l'angoisse. Il sait nous déranger en remettant en question notre point de vue. Cela m'a évidemment marqué pour *Retour à Silent Hill*. J'adorerais adapter ses *Contes du whisky* ! Et être à la table de ces pêcheurs et contrebandiers, dans une taverne au bord de la mer, qui se racontent des histoires effroyables… » ■

Propos recueillis par Baptiste Liger

→ **Retour à Silent Hill** de Christophe Gans, avec Jeremy Irvine, Hannah Emily Anderson… En salles le 4 février.

• LES CLASSIQUES DE BOLL BATMAN

ALEKSANDAR LETIC - 2025 ROOM 318 PRODUCTIONS, INC - BOLL

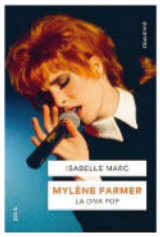
Ainsi soit-elle…

À la fois hommage et décryptage, l'ouvrage d'Isabelle Marc offre une analyse socioculturelle des tubes de Mylène Farmer, l'interprète iconique de *Libertine* et *Sans contrefaçon.* Passionnant.

CLICSOURIS/WIKIPÉDIA

À première vue, le livre signé par Isabelle Marc pourrait passer pour un énième hommage érudit à une icône déjà sanctifiée. Mais l'autrice de *Mylène Farmer. La Diva pop* n'encense pas, elle décrypte. Et c'est précisément là que son livre devient passionnant. L'idée est simple et judicieuse : raconter Mylène Farmer à travers trois tubes majeurs, comme autant de chapitres fondateurs d'un mythe pop. *Libertine*, *Sans contrefaçon* et *Désenchantée* ne sont pas ici des souvenirs FM, mais des objets culturels à haute valeur symbolique. Avec *Libertine*, Farmer est d'abord un corps mis en scène, une figure du désir façonnée pour le regard masculin. Isabelle Marc rappelle combien cette imagerie répond aux codes hétéropatriarcaux des années 1980 : transgression apparente, mais fantasme bien cadré. Puis *Sans contrefaçon* introduit le doute. « *Je suis un garçon* », chante-t-elle, sans explication ni clin d'œil. Le genre devient trouble, l'identité glissante, la pop se fait subversion douce. Enfin, *Désenchantée* marque la rupture. Hymne froid, colère collective, refus des assignations. Farmer n'appartient plus à ceux qui l'ont fabriquée : elle devient refuge et miroir pour les marges. Isabelle Marc pointe alors le grand paradoxe : conçue comme objet du désir normatif, Mylène Farmer s'impose, presque malgré elle, comme icône LGBT+. Non par stratégie, mais par cohérence esthétique. Une diva pop, oui, mais surtout un malentendu culturel devenu puissance politique intergénérationnelle. ■

Mathieu Alterman



MYLÈNE FARMER. LA DIVA POP
ISABELLE MARC
192 P., SEUIL, 19 €

VINCENT ZABUS & VALÉRIE VERNAY
MÉMOIRES D'UN GARÇON AGITÉ

GERMAIN a décidé de faire le point sur sa vie !
Et quoi de mieux qu'écrire ses mémoires,
de faire en sorte que le temps s'arrête ?
Seulement voilà, Germain a 10 ans…
Il entend au fond de lui cette petite voix,
familière, apaisante et pourtant si douloureuse
à la fois. Un grand secret indicible que Germain
doit à tout prix exprimer avec ses souvenirs
et ses mots…

Un récit d'une grande sensibilité qui aborde le sujet du deuil et de l'absence avec délicatesse, humour, et l'envie d'aimer la vie, plus que tout.

AU RAYON BANDE DESSINÉE
DARGAUD

© Vincent Zabus - Valérie Vernay / Dargaud 2026

LE COMPTE INSTAGRAM
@rdvau19
→ Grâce au soutien des éditions des Saints Pères, Chris Laquieze, influenceur et écrivain, a inauguré il y a quelques semaines un tout nouveau média littéraire où il donne la parole une fois par semaine à nos grands romanciers.

LE PODCAST
Les Admirations littéraires
→ Chaque dimanche soir à 19 h 20, depuis un peu plus d'un an maintenant, France Inter offre à une figure culturelle une carte blanche d'une trentaine de minutes pour une lecture des auteurs qui composent son panthéon personnel. Et de nombreux moments de grâce.

Booksider
Votre nouvelle émission littéraire

LA COLLABORATION
Booksider
→ La plateforme du groupe Editis, Lisez, et le média en ligne Loopsider se sont associés pour fabriquer une émission hebdomadaire d'entretiens littéraires, animée par la bookstagrameuse @idyllesculturelles. Une belle porte d'entrée vers un vaste catalogue.

Dis-moi, Céline

Diffusé fin décembre, un documentaire en trois épisodes, consacré à Louis-Ferdinand Céline, nous a époustouflé. Encore quelques semaines pour une séance de rattrapage sur france.tv.

À l'heure où l'on écrit ces lignes, 2025 arrive à son terme et un coup de chapeau s'impose pour saluer le travail de France 5. Non contente d'être la dernière chaîne de télévision française à programmer une émission littéraire en prime time, *La Grande Librairie* tous les mercredis soir, elle vient de conclure l'année en fanfare avec deux documentaires événement diffusés à deux semaines d'intervalle, en première partie de soirée. D'abord le formidable projet *Écrire la vie*, dans lequel la cinéaste Claire Simon filme la réception des livres d'Annie Ernaux par des lycéens ; puis, le 14 décembre dernier, un triptyque d'une quarantaine de minutes consacré au plus controversé de nos grands écrivains, Louis-Ferdinand Céline. Adapté de l'extraordinaire série documentaire historique développée pour France Inter par Philippe Collin et réalisé par Florence Platarets, *Céline. Le voyage sans retour* retrace le parcours d'un romancier dont la vie résume à elle seule les affres du XX^e^ siècle. Son trauma de la Première Guerre, sa vocation de médecin, sa destinée littéraire fulgurante dans les années 1930, son antisémitisme virulent qui le poussera sur la voie du collaborationnisme, les dernières heures grotesques de la France de Vichy à Sigmaringen croquées dans *D'un château l'autre*, la tentative impossible de justification après-guerre et, bien sûr en surplomb, la question de la responsabilité de l'écrivain : c'est tout cela que vous raconte la voix de Philippe Collin, entrecoupée par des interviews de l'auteur lui-même, des extraits de ses œuvres, des interventions d'historiens et des archives exceptionnelles. Un fascinant voyage au bout de la nuit. ■

Léonard Desbrières

• À ÉCOUTER

« UN THÉ AVEC AGATHA CHRISTIE »
SONIA FEERTCHAK
(PODCAST FRANCE INTER)

■ **Cinquante ans après la disparition d'Agatha Christie, l'écrivaine Sonia Feertchak revient sur la trajectoire de la romancière britannique, dont l'œuvre est la plus lue au monde après la Bible et le théâtre de Shakespeare. En cinq épisodes et à travers des extraits d'archives et des lectures d'invités divers, la série tente de décrypter le succès phénoménal de la reine du crime.**

JE VOULAIS VIVRE
ADÉLAÏDE DE CLERMONT-TONNERRE
LU PAR CLAIRE CAHEN
(AUDIOLIB)

■ **Couronné par le prix Renaudot, *Je voulais vivre* constitue une relecture habile des *Trois Mousquetaires* d'Alexandre Dumas. Lu par la comédienne Claire Cahen, le roman d'Adélaïde de Clermont-Tonnerre (présidente du jury du grand prix RTL-*Lire Magazine* cette année) participe à la réhabilitation de Milady de Winter et réécrit la légende de ce personnage perçu comme une figure du mal.**

LA REALIDAD
NEIGE SINNO
LU PAR L'AUTRICE
(ÉCOUTEZ LIRE/
GALLIMARD)

■ **À l'occasion des 20 ans de la collection « Écoutez Lire », un concert littéraire autour de *La Realidad* avait été organisé en fin d'année 2025 chez Gallimard, notamment avec l'acteur Julien Allouf. Dans sa version livre audio, Neige Sinno lit elle-même son texte, qui s'interroge sur la puissance de la littérature face à la réalité, à travers ses expériences au Mexique.**

Christophe Rioux

FRANCE-TV

Comment repérer les mensonges ?

Passionné de poker et habitué aux techniques de bluff, Alexis Laipsker nous propose un manuel fort utile, permettant de déceler, chez notre interlocuteur, les indices de potentiels mensonges.

« *I didn't have sexual relations with that woman.* » (« Je n'ai pas eu de relations sexuelles avec cette femme. »), a déclaré Bill Clinton, empêtré dans le Monica Gate, à la fin des années 1990. Nous le savons, les faits révélés ultérieurement ont prouvé le contraire… Alexis Laipsker, connu pour ses polars et ses thrillers, décèle, lui, dès cette première assertion, des indices du mensonge présidentiel – termes génériques (« *sexual relations* »), mise à distance (« *that* » à la place de « *this* ») signent un narratif trop beau pour être vrai. Grâce à son *Qui vous ment ?*, manuel de combat en milieu de suspicion, vous saurez immédiatement si on vous raconte ou non la vérité. Si le mensonge est pressenti, il faudra vous demander si celui qui le compose en tire un bénéfice et s'il est suffisamment solide. Mais on attachera aussi une attention toute particulière aux signes physiques qui trahissent le bobard : le regard, selon qu'il va à droite ou à gauche, le mouvement des yeux, de faux bâillements, la rétractation des lèvres et, même, un mouvement de recul de la part de votre interlocuteur. C'est sans compter les indices verbaux et comportementaux exposés par Alexis Laipsker, grand passionné de poker, ce qui le rend très familier des techniques de bluff. Procédez d'abord au test imparable de la chronologie, attendu qu'« *un menteur va vous raconter son histoire avec conviction, éventuellement des détails, mais si vous lui demandez de bousculer la chronologie des faits qu'il raconte, il peut éprouver des difficultés* ». Analysez enfin les éléments manipulatoires : victimisation, atténuation, caractère composite du mensonge, détournement de l'attention, dénigrement de l'accusation… Attention toutefois à ne pas devenir parano. Ainsi, prévient notre auteur, « *la chasse au menteur ne doit pas devenir une obsession* ». ■

Solange Bied-Charreton

QUI VOUS MENT ?
ALEXIS LAIPSKER
320 P., MICHEL LAFON, 18,95 €.
EN LIBRAIRIES LE 5 FÉVRIER.

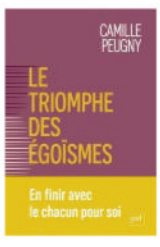
L'égoïsme est-il devenu un réflexe de survie ?

Dans un essai très documenté, le sociologue Camille Peugny s'alarme de la montée des égoïsmes collectifs générés par le tournant néolibéral de nos sociétés mondialisées.

Parmi les attitudes humaines déplorables, l'égoïsme, cette façon de préférer nos propres intérêts à ceux des autres, sans s'inquiéter d'eux, passe pour l'une des pires. Mais qu'advient-il quand ce comportement s'inscrit dans la structure même de nos économies, se muant ainsi en une sorte de « *contrainte sociale généralisée* » ? Dans *Le Triomphe des égoïsmes*, Camille Peugny soutient que tel est le cas de nos sociétés : l'égoïsme n'y est plus la caractéristique (a)morale de certains, mais un réflexe quasi obligé de survie de tous dans la concurrence accrue entre les uns et les autres. Il en voit pour preuve que, contre l'ancien objectif d'« *égalité des conditions* », tout le monde s'est aujourd'hui rallié à celui d'« *égalité des chances* », même si les enquêtes montrent que la promotion par le mérite reste en grande part illusoire. Bref, la « *lutte pour les places* » née de la mondialisation a introduit les idées de compétition comme mécanisme de régulation sociale et de notre « *responsabilité individuelle* » dans nos difficultés, de salaire, d'emploi ou d'ascension sociale.

Alors que la classe « *moyenne-supérieure* » penchait autrefois à gauche, elle s'est, toujours selon Peugny, « *droitisée* ». Elle reste attachée à l'État social, mais elle milite désormais pour sa réduction. Et il en va de même de ce « *nouveau prolétariat* » – les « travailleurs essentiels » du temps du covid –, lequel semble s'accommoder du reflux des protections sociales. Comme si les logiques néolibérales avaient induit un « *changement anthropologique* » profond dans nos sociétés. Ce qui pose la question de savoir si, sans solidarité, la nôtre en demeure vraiment une. De fait, pour Camille Peugny, c'est là un enjeu politique, l'un des débats majeurs de l'élection présidentielle à venir de 2027… ■

Patrice Bollon



LE TRIOMPHE DES ÉGOÏSMES
CAMILLE PEUGNY
240 P., PUF, 18 €

PASCAL ITO/MICHEL LAFON - MARGOT L&RSQUO ; HERMITE/PUF

EFFRACTIONS ROUVRE SES PORTES !

Cette année, rendez-vous du 18 au 22 février à la Gaîté Lyrique pour le festival de littérature contemporaine de la Bpi, qui nous fait voyager entre réel et fiction.

Voici déjà le retour d'Effractions, le festival de littérature contemporaine porté par la Bibliothèque publique d'information (Bpi), qui a lieu pour la première fois à la Gaîté Lyrique, à Paris. Du mercredi 18 au dimanche 22 février, vous pourrez retrouver les grands noms de la rentrée littéraire et celles et ceux qui font l'actualité de la rentrée d'hiver. Laurent Mauvignier, auteur du prix Goncourt 2025 *La Maison vide*, sera présent pour une conférence exceptionnelle, le samedi, à l'auditorium. Nathacha Appanah, Prix Femina et Goncourt des lycéens pour *La Nuit au cœur*, viendra raconter comment elle a trouvé les mots pour dire la violence. Mais aussi Rebeka Warrior, Constance Debré, Sara Forestier, Victor Pouchet ou Kaouther Adimi : chacun de ces artistes éclairera à sa manière ce qui est la raison d'être de ce festival, questionner le lien entre réel et fiction. Depuis la Gaîté Lyrique, Lauren Malka réalisera en direct son podcast « Par Effractions », Alice Moine animera des ateliers d'écriture à la Bpi, Agnès Desarthe et Olivia Elkaïm proposeront, en préambule du festival (le 11 février à 19 heures), une soirée littéraire et musicale au palais de la Porte-Dorée. Cinq journées, entièrement gratuites, pour vivre la littérature autrement. C'est déjà le retour d'Effractions, et ça n'est pas près de s'arrêter puisque le festival vous donne également « Rendez-vous » quatre fois au cours de l'année. Le premier aura lieu le 13 mars à la bibliothèque Benoîte-Groult à Paris, avec Hélène Laurain. **Antoine Leiris**

effractions.bpi.fr

Lire la Nature avec un œil neuf

Pour sa 8e édition, les 31 janvier et 1er février, le festival littéraire du musée de la Chasse et de la Nature est une invitation à regarder le vivant autrement.

Être « *un temps de rencontre et de partage autour des livres, des idées et du vivant* », c'est ce que revendique l'événement littéraire Lire la Nature, afin de réunir une nouvelle fois « *littérature et sciences pour mieux comprendre notre environnement* » : voici le premier sens que se donne la manifestation, dont l'édition 2026 a pour thème « Changer de regard ». Un thème multidirectionnel, décliné à travers une série d'animations, de grands entretiens, conférences, débats et autres lectures. Incarné par une quarantaine d'auteurs, chercheurs et artistes, parmi lesquels Isabelle Autissier, Wendy Delorme, Alain Badiou, Philippe Descola, Gaspard Koenig, Claudie Hunzinger, François Schuiten, Nanoucha Van Moerkerkenland, Antoine Wauters.

En plein cœur du quartier historique du Marais à Paris, dans son cadre habituel du musée de la Chasse et de la Nature ouvert gratuitement à cette occasion, Lire la Nature accueillera aussi Valentine Goby, lauréate 2026 du prix François-Sommer, qui honore depuis 1980 un ouvrage explorant les rapports entre l'homme et la nature. Entre autres débats, on signalera une rencontre le samedi à 14 h 15 : « Là où meurt le vivant », autour de Cécile Coulon, Sylvère Petit et Adèle Rosenfeld. ■ **Hubert Artus**

fondationfrancoissommer.org

LES CLASSIQUES LiRE magazine

Victor Hugo un géant et ses secrets

A-t-il été prédestiné par son prénom, issu du latin *victor*, qui signifie « vainqueur » ? Si l'écriture était un sport, Hugo trônerait, au sommet des classements ! C'est qu'il était de ces athlètes de la plume capables de briller dans plusieurs disciplines. La poésie, sa passion première, où il révéla très tôt une maîtrise absolue des formes canoniques et une prodigieuse inventivité. Le roman, par lequel il s'empara des codes et figures de la fiction populaire pour les élever au rang de mythes – voyez Cosette, Quasimodo, Valjean –, tout en y insufflant du réalisme. Le théâtre, qu'il renouvela de fond en comble, réfutant les règles classiques au profit d'une vision shakespearienne de l'existence, qui mêle volontiers comique et tragédie. Et Hugo s'est aussi fait essayiste, polémiste, homme politique, vedette médiatique ! C'est pourquoi les plus fameux épisodes de sa biographie jouxtent sa littérature dans notre patrimoine : la mort de sa fille Léopoldine, son exil à Guernesey, son retour triomphal en France… Victor Hugo n'avait pas tort de s'identifier à son siècle : il en avait l'envergure, et en incorporait les tensions. Avec Robert Kopp, Yves Vadé, Laëtitia Favro… ■ **Alexis Brocas**

→ Disponible chez votre marchand de journaux ou sur *lire.fr*

L'autre Claude Simon

Le musée Lambinet présente une quarantaine d'œuvres plastiques de l'auteur des *Géorgiques*, dévoilant l'artiste derrière l'auteur et l'importance de l'histoire de l'art dans son travail d'écrivain.

« *Je suis maintenant un vieil homme, la première partie de ma vie a été assez mouvementée : j'ai été témoin d'une révolution, j'ai fait la guerre dans des conditions particulièrement meurtrières (j'appartenais à l'un de ces régiments que les états-majors sacrifient froidement à l'avance et dont, en huit jours, il n'est pratiquement rien resté), j'ai été fait prisonnier, j'ai connu la faim, le travail physique jusqu'à l'épuisement, je me suis évadé, j'ai été gravement malade, plusieurs fois au bord de la mort, violente ou naturelle, j'ai côtoyé les gens les plus divers, des prêtres et des incendiaires d'églises, des paisibles bourgeois et des anarchistes, des philosophes et des illettrés, j'ai partagé mon pain avec des truands, enfin j'ai voyagé un peu partout dans le monde… et cependant, je n'ai jamais encore, à 72 ans, découvert aucun sens à tout cela.* » Le 9 décembre 1985, Claude Simon est couronné par le prix Nobel de littérature à Stockholm et prononce un discours de remerciements qui demeure dans les annales. L'auteur de *La Route des Flandres* (1960), *Histoire* (1967, lauréat du prix Médicis) et *Les Géorgiques* (1981), né sur l'île de Madagascar en 1913 et mort à Paris en 2005 à l'âge de 91 ans, brille par son destin hors norme. Que s'empresse de retracer le musée Lambinet à Versailles, à travers une rétrospective qui présente une sélection d'une quarantaine d'œuvres plastiques rarement montrées : des collages, des peintures, des dessins et des photographies. Elles complètent les manuscrits et les lettres de l'écrivain français, autant de prêts accordés par des collections publiques et privées qui s'égrènent dans les neuf salles composant le parcours. Car on a tendance à ignorer que Claude Simon fréquentait assidûment Pierre Soulages et correspondait avec Jean Dubuffet, admirait le talent de Nicolas Poussin, Pierre Alechinsky, Antoni Tàpies, et puisait constamment son inspiration dans l'histoire de l'art. Édifiant. ■

Gabrielle Martin

→ « Claude Simon. Sur les sentiers de la création », au musée Lambinet (Versailles), jusqu'au 22 mars 2026. *versailles.fr*

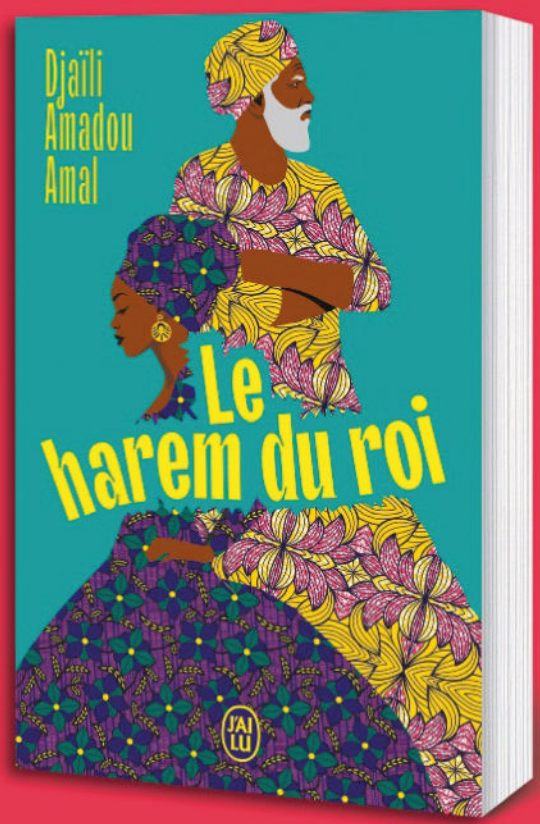
MUSÉE LAMBINET, VILLE DE VERSAILLES/RAPHAËLE FRESNAIS

"Un récit magistral" LE POINT

"Tragique et passionnant" LE MONDE

PAR L'AUTEURE DES *IMPATIENTES*
PRIX GONCOURT DES LYCÉENS

EN POCHE CHEZ J'AI LU

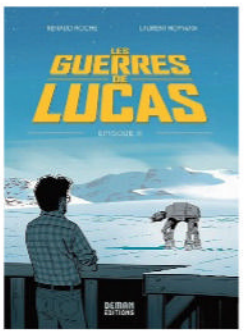


RÉSERVATIONS ET RENSEIGNEMENTS
www.lire.fr

SENS CRITIQUE

L'AVIS DES LECTEURS

Chaque mois, dans *Lire Magazine*, les contributeurs de la plateforme s'expriment sur les succès du moment.



30 ✶ Les Guerres de Lucas. Épisode II

Renaud Roche, Laurent Hopman (Deman)

« Je pensais n'avoir manqué aucune information sur la genèse de ma saga fétiche, dans laquelle je suis tombée dès les années 1980 et jamais ressortie depuis, parce que j'ai vu les films quinze fois chacun et, surtout, que j'ai lu pendant des années le magazine *Lucasfilm,* plein de potins et d'anecdotes de tournage. Mais non, j'ai encore été surprise par un certain nombre de scènes de cette excellente BD incontournable […]. Surtout, ce second opus permet de se plonger dans les angoisses d'une équipe de tournage confrontée une fois encore à tous les aléas possibles et imaginables, mettant à rude épreuve les nerfs de tout le monde, lectrice comprise. Je ne m'étends pas davantage sur le contenu, donc, profus et palpitant, qui laisse la part belle à toutes les petites mains qui ont participé à la genèse de cet épisode II, pour tresser également une couronne de lauriers au dessinateur. Comment peut-on, en si peu de traits, respecter les physionomies de gens aussi connus ? Jamais on ne se trompe de personnage, même quand il s'agit d'une silhouette privée de visage. L'interprétation aérienne de Renaud Roche a une allure folle. […] Bref, un tome 2 qui fait attendre avec impatience le troisième et donne envie de re-re-re-revoir *L'Empire contre-attaque,* que je tiens effectivement pour l'un des épisodes les plus réussis, sinon le plus réussi, de ces guerres galactiques qui m'auront accompagnée avec une certaine poésie et pas mal de fraîcheur toute ma vie. » ■ **#ChristineDeschamps**

3 ✶ La Petite Bonne

Bérénice Pichat (Le Livre de poche)

« Un livre inattendu, tant par son style d'écriture que par la manière dont les histoires s'entrelacent. Les personnages sont touchants, singuliers, et très humains. J'ai pris beaucoup de plaisir à cette lecture, malgré un sujet qui, au premier abord, pouvait sembler un peu lourd. L'histoire entre un maître et sa bonne aurait pu tomber dans le cliché, mais l'autrice réussit à éviter cela avec brio. Il en ressort une complicité silencieuse, presque pudique, mais d'une grande force. Le twist final est très bien amené, sans artifice. J'aurais bien prolongé un peu le voyage avec un ou deux chapitres de plus, juste pour rester encore un peu avec eux. » ■ **#Magicmonkey93**

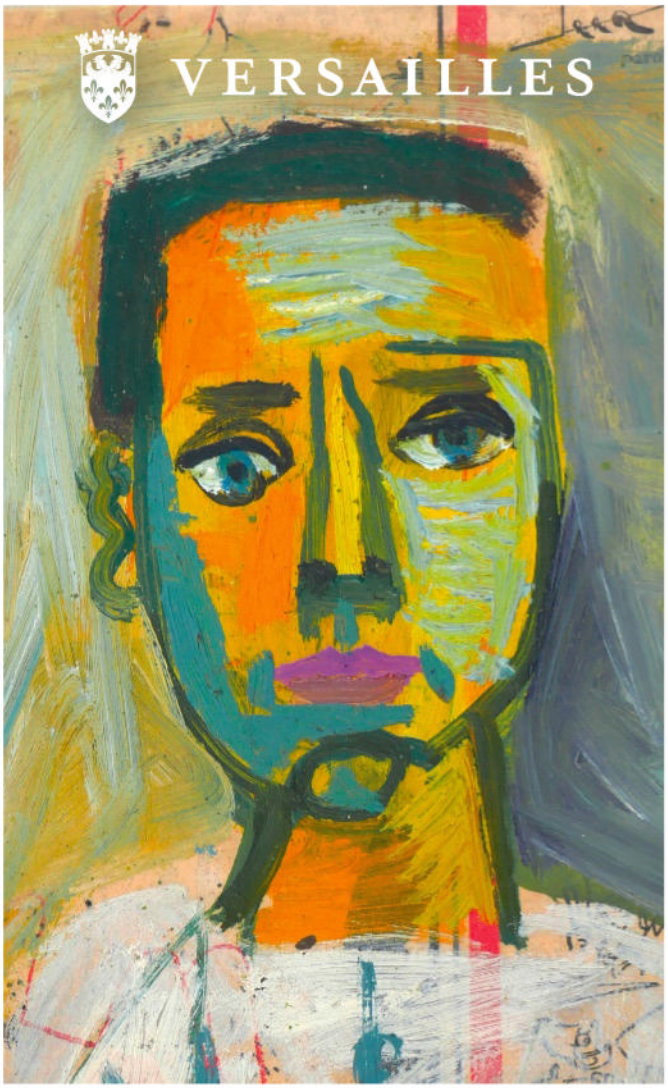
LES MEILLEURES VENTES

Palmarès réalisé par Datalib et l'Adelc - Association pour le développement de la librairie de création -, du 1er au 12 janvier 2026, à partir des ventes d'un réseau de 327 librairies indépendantes.

	Auteur	Titre	Éditeur	Catégorie
1	Pierre Lemaitre	Les Belles Promesses	Calmann-Lévy	Littérature
2	Laurent Mauvignier	La Maison vide	Minuit	Littérature
3	Marie-Hélène Lafon	Hors champ	Buchet-Chastel	Littérature
4	Didier Conrad, Fabcaro	Astérix en Lusitanie	Hachette	BD
5	Adèle Yon	Mon vrai nom est Elisabeth	Sous-sol	Littérature
6	Mélissa Da Costa	Fauves	Albin Michel	Littérature
7	Philippe Besson	Une pension en Italie	Julliard	Littérature
8	Nathacha Appanah	La Nuit au cœur	Gallimard	Littérature
9	Adélaïde de Clermont-Tonnerre	Je voulais vivre	Grasset	Littérature
10	Anne Didier, Olivier Muller, Clément Devaux	Anatole Latuile (t. 19)	Bayard Jeunesse	BD
11	Timothée de Fombelle	La Vie entière	Gallimard	Littérature
12	Mathilda Di Matteo	La Bonne Mère	L'Iconoclaste	Littérature
13	Emmanuel Carrère	Kolkhoze	P.O.L	Littérature
14	Ramsès Kefi	Quatre jours sans ma mère	Philippe Rey	Littérature
15	Yves Sente, Peter van Dongen	Blake et Mortimer (t. 31)	Blake et Mortimer	BD
16	Lola Lafon, Pénélope Bagieu	La Nuit retrouvée	Gallimard BD	BD
17	Gabriel Zucman	Les milliardaires ne paient pas d'impôt sur le revenu et nous allons y mettre fin	Seuil	Essais
18	Gaspard Koenig	Aqua	L'Observatoire	Littérature
19	Antoine Compagnon	1966, année mirifique	Gallimard	Essais
20	Nicolas Sarkozy	Le Journal d'un prisonnier	Fayard	Essais
21	Mathieu Bablet	Silent Jenny	Rue de Sèvres	BD
22	Constance Debré	Protocoles	Flammarion	Littérature
23	Paul Gasnier	La Collision	Gallimard	Littérature
24	Rufus Butler Seder, Charlotte Ameling	Petit (méchant) loup	Playbac	Jeunesse
25	Riad Sattouf, Saint-Exupéry	Terre des hommes	Gallimard	Littérature
26	Maxime Chattam	8,2 secondes	Albin Michel	Polars
27	Freida McFadden	Le Boyfriend	City	Polars
28	Jesse Remond Lacroix	Les Bateaux sur la terrasse	Robert Laffont	Littérature
29	Pauline Pinson, Magali Le Huche	Poisson-fesse	Les Fourmis rouges	Jeunesse
30	Laurent Hopman, Renaud Roche	Les Guerres de Lucas. Épisode II	Deman	BD
31	Benjamin Dierstein	14 Juillet	Flammarion	Littérature
32	Clément Viktorovitch	Logocratie	Seuil	Essais
33	Titiou Lecoq	Les Grandes Oubliées en BD	L'Iconoclaste	BD
34	Jorn Lier Horst, Céline Romand-Monnier	Une enquête de l'inspecteur Wisting	Gallimard	Polars
35	Alix de Saint-André	Cadre noir	Gallimard	Littérature
36	Mr Tan, Diane Le Feyer	Mortelle Adèle (t. 22)	Mr Tan and Co	BD
37	Asma Mhalla	Cyberpunk	Seuil	Essais
38	Vincent Munier	Le Chant des forêts	Kobalann	Beaux-arts
39	Cécile Coulon	Le Visage de la nuit	L'Iconoclaste	Littérature
40	Xavier Dorison, Félix Delep	Le Château des animaux	Casterman	BD

LES MEILLEURES VENTES DE POCHES

	Auteur	Titre	Éditeur	Catégorie
1	Freida McFadden	La Femme de ménage	J'ai Lu	Polars
2	Sandrine Collette	Madelaine avant l'aube	Le Livre de Poche	Littérature
3	Bérénice Pichat	La Petite Bonne	Le Livre de Poche	Littérature
4	Freida McFadden	Les Secrets de la femme de ménage	J'ai Lu	Polars
5	Freida McFadden	La femme de ménage voit tout	J'ai Lu	Polars
6	Salomé Saqué	Résister	Payot	Essais
7	Olivier Norek	Les Guerriers de l'hiver	Pocket	Littérature
8	François Bégaudeau	L'Amour	Folio	Littérature
9	Freida McFadden	La Psy	J'ai Lu	Polars
10	Freida McFadden	La femme de ménage se marie	City Poche	Polars



Claude Simon, autoportrait. Gouache sur papier journal - 1948. Collection particulière © Musée Lambinet, Ville de Versailles - Photo : Raphaële Fresnais. Réalisation : Direction de la communication, Ville de Versailles / Delphine Joly

Claude Simon

Peintre, photographe, écrivain

Sur les sentiers de la création

Exposition du 16 janv. au 22 mars 2026

Musée Lambinet · 54 bd de la Reine, Versailles

(arcs) ARCHIVE : CLAUDE SIMON ET SES CONTEMPORAINS

LIRE magazine

78actu

VERSAILLES·FR

François Bégaudeau

HABITER L'ORDINAIRE

Dans son appartement parisien sans fioritures, l'auteur d'*Entre les murs*, angoissé par le temps et stakhanoviste de la plume, enchaîne les projets et les écrits. Son dernier-né, *Désertion*, vogue de la Normandie au Kurdistan syrien. Rencontre.

D'emblée, il nous prévient : il a eu un dégât des eaux il y a… dix-sept ans. C'était en 2008, donc, François Bégaudeau venait d'acquérir, grâce au succès phénoménal d'*Entre les murs* (boosté par la Palme d'or du film de Laurent Cantet), ce 42 mètres carrés au septième étage d'un ensemble situé dans le 11e arrondissement de Paris. Démêlés avec les assurances, impatience (ou bien négligence) du propriétaire, bref, tout est resté en l'état. Ces murs délabrés, il s'en accommode. « *Je suis très jaloux de mon temps et le confort basique ne m'importe pas beaucoup* », nous confie le quinquagénaire aux allures d'étudiant. « *Et puis, j'étais tellement bien par rapport au studio du 14e que je louais lorsque j'étais prof à Dreux et que je me levais tous les matins à 6 heures…* » Et c'est vrai, au terme de notre entretien, on s'y est habitué, nous aussi, aux peintures écaillées. Comme au dépouillé encombré (pardon pour l'oxymore) de l'appartement indifférent au confort « bourgeois ». Ici, un divan noir, apparemment peu utilisé, là des piles de courriers, là encore une bibliothèque puis une table noire devant laquelle trône un fauteuil de bureau passablement défraîchi. C'est sur celui-ci qu'il a, un an et demi durant, peaufiné son palpitant et dix-septième roman, *Désertion,* et qu'il a, après six à sept heures d'écriture quotidiennes (« *jusqu'à épuisement* »), regardé, juste en pivotant, quelques films (notamment d'Abbas Kiarostami, son cinéaste préféré) ou séries sur l'écran de sa télévision. On l'aura compris, la chasse aux trésors, chère aux « univers » d'écrivain, va se révéler ardue.

APÔTRE DES CAUSES PERDUES

Heureusement, le natif de Luçon (Vendée), qui reconnaît ne pas être « *très consommateur* », a des amis. Qui lui font des cadeaux. On passera sur la passoire envoyée par la poste et qui s'est avérée, reconnaît-il, très utile pour préparer ses pâtes, afin d'évoquer le maillot vintage du FC Nantes, champion « *légendaire* » de France en 1995, et les écharpes de quelques clubs anglais, Liverpool, Manchester United, seuls éléments de « décoration » aux murs. On en profite pour demander à ce fan de foot (« *je me suis un peu calmé* »), sport qui lui a inspiré son premier roman *Jouer juste* en 2003, s'il avait vraiment voulu racheter le FC Nantes en 2008 comme en courait la rumeur. « *Mais non, c'était un canular*

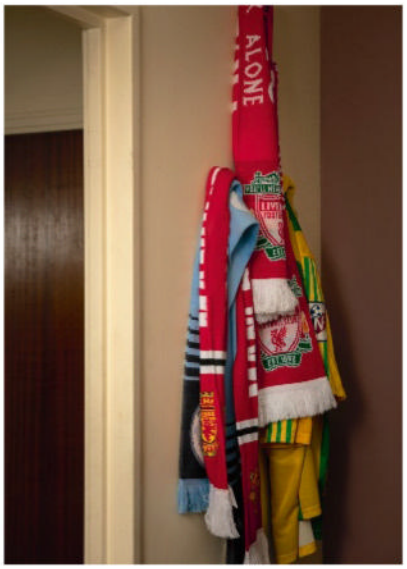
C'est entre ses murs à la peinture écaillée que François Bégaudeau nous accueille. Dans ce 42 m² parisien au style « dépouillé encombré », seules quelques peluches d'ânes ou de singes offertes par des lecteurs ainsi que des écharpes de ses clubs de foot préférés font office de décoration (ci-dessous).

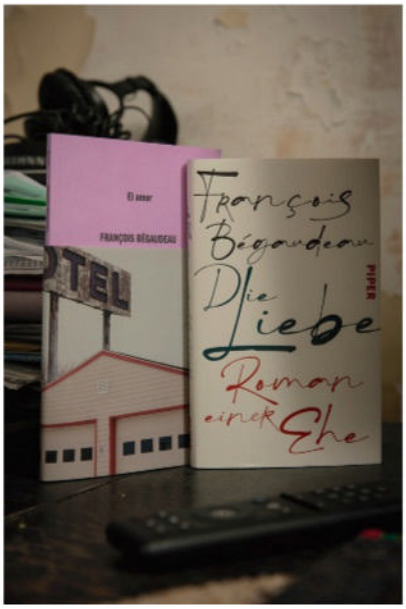
total. Cela dit, depuis les années 2000 et son nouveau propriétaire, le club a perdu son ADN, comme on dit en langue "corporate". » François Bégaudeau a aussi des lecteurs « *généreux* ». Témoins, disposées sur la bibliothèque, ces peluches de singes offertes lors des dédicaces de son livre *Deux singes ou ma vie politique* (2013) ou encore ces ânes à l'occasion de la parution de son abécédaire *D'âne à zèbre* (2014) dans la collection (éphémère) « Vingt-six » de Grasset. « *Les animaux en général m'émeuvent* », confie ce petit-fils d'agriculteur élevé en partie dans la campagne vendéenne, « *et ma passion des ânes est relativement connue, j'adore le film de Robert Bresson,* Au hasard Balthazar, *et l'âne est l'animal sur lequel le Christ entre à Jérusalem, cela n'est pas rien. Contrairement au cheval, trop beau et qui se la pète, ce quadrupède a un truc ingrat, laborieux, qui me plaît.* »

François Bégaudeau, apôtre des causes ingrates, voire perdues ? Justement, osons cette transition : Cause perdue est le nom de la maison d'édition qu'il a créée l'année dernière avec son noyau d'amis fidèles du collectif Othon (avec lequel il a également réalisé quelques documentaires). « *Nous étions en vacances entre copains, Gaëlle Bantegnie, Xavier Tresvaux, Gwenaël David, etc., dont beaucoup étaient avec moi à Nantes en hypokhâgne ou à la fac, et nous cherchions un nom. Cet été-là, j'étais nul à la pétanque, c'était une cata, j'ai proclamé être une cause perdue pour ce jeu, et là, illumination ! On a d'ores et déjà publié quatre livres, dont ceux d'Izza Amar, de Bénédicte Thiébaut et de Gwënael David et son formidable* Je ne suis pas une libellule. » Quatre comme le nombre d'albums produits par son groupe de punk rock Zabriskie Point entre 1992 et 1999 avec, entre autres, ce même Gwenaël en guise de bassiste. Une autre de ses passions, le punk rock, comme en atteste ce sous-verre à l'effigie de The Clash, offert par une amie de Londres. « *C'est avec ce groupe, fondateur, que j'ai découvert cette musique, à l'âge de 15 ans* », confirme l'homme-orchestre qui va bientôt, prétend-il, s'offrir une platine pour pouvoir enfin écouter ses vinyles préférés.

« J'ASSUME »

En attendant, il écrit, et parle, beaucoup (à son actif, dix-sept romans, une vingtaine d'essais, treize pièces de théâtre, cinq scénarios, quatre BD, etc.). Aussi sourit-il lorsqu'on lui demande s'il n'est pas un peu flemmard (« *fainéant n'est pas un mot qu'on m'attribue en général* »), son podcast de •••





Dans sa bibliothèque, *L'Amour,* publié en 2023 et succès de librairie, se décline en différentes traductions. À droite : un sous-verre à l'effigie de The Clash, un « groupe fondateur » pour ce fan de punk rock.

critique littéraire et cinématographique « La gêne occasionnée », créé après son limogeage du magazine *Transfuge* en 2019 (« *ils s'étaient sentis visés par mon* Histoire de ta bêtise ! »), n'ayant plus été approvisionné depuis sept mois : « *En fait, le podcast s'est interrompu et j'ai enchaîné sur une chaîne YouTube avec une émission intitulée "Tout va bien".* » Tout va bien, donc, même quand on l'invective pour ses idées sociéto-politiques, (on l'a eu qualifié de marxiste libertaire ou encore d'écrivain castagneur) ou pour ses écrits : « *J'assume. Si vous avez un propos politique public, il ne faut pas s'étonner que certains ne soient pas d'accord. Le vrai problème est que la parole est toujours très approximative, très biaisée. Vous êtes commenté, sans avoir été lu, sur la base de rien. Nous sommes dans l'ère du n'importe quoi de la parole de l'agora,* a fortiori *relayé par les réseaux sociaux.* » Cela dit, tout va encore mieux depuis le succès de son court et doux roman *L'Amour*, publié en 2023 (en Folio ces jours-ci) et plébiscité par tous. Cerise sur le gâteau, ces 90 pages ciselées sur cinquante ans de vie commune d'un couple de la France moyenne ont essaimé dans une dizaine de pays, de l'Espagne à l'Allemagne en passant par Israël.

Qu'en sera-t-il avec *Désertion* ? À l'époque de notre entretien, mi-décembre, la rumeur était plutôt bonne. Mais attendons les commentaires de ceux qui n'auront pas lu ce roman embrassant une multitude de sujets à travers la vie de deux frères normands engagés volontaires en 2016 dans le Bataillon international de libération, au Rojava, dans le Kurdistan syrien, pour combattre Daech. Soit les vies extraordinaires de deux personnages ordinaires de la petite classe moyenne. « *C'est un sujet que j'affectionne, oui, l'ordinaire m'intéresse beaucoup, et devient encore plus passionnant lorsqu'il est percuté par de l'extraordinaire, ici une zone de guerre.* » Certes, mais pourquoi le Kurdistan ? « *Je m'intéresse au sujet depuis longtemps, à Nantes, j'avais des amis kurdes qui avaient été virés par les Turcs. Le peuple kurde a toujours été le grand perdant de l'histoire [encore une cause perdue ?], et puis, il y a cette philosophie kurde de tout réinventer à partir des femmes que je trouve très belle.* »

AGRÉGÉ DE FRANÇAIS À VIE

Il doit le reconnaître, ce roman doit tout à la rencontre d'un jeune homme qui a marché sur les pas de son cadet parti batailler au Rojava sur un coup de tête (ou un coup de sang ?). « *J'ai passé deux après-midi intenses avec ce jeune homme qui, trois mois avant de s'engager, n'avait jamais entendu parler du Kurdistan. C'est un prolétaire et un suiveur, ce qu'il nie par orgueil. J'aime bien ces personnages pleins de candeur et d'inconscience ; en le quittant, j'étais bouleversé et mon roman s'est dessiné, j'avais mon personnage de Steve.* » Pour parfaire ses connaissances, Bégaudeau lit alors quelques livres sur le conflit, et recueille le témoignage de volontaires, conscients eux, enrôlés par idéalisme ou par envie d'en découdre – les motivations de ces Occidentaux, on le verra au fil du roman, sont des plus variées, du cassage de l'Arabe à l'adrénaline militariste en passant par le goût pour la fraternité d'armes. Aussi diverses que le sont les raisons de Steve Françon et de Mickaël, son jeune frère. On peut évoquer les échecs scolaires (harcelé par son ancienne bande, Steve n'a de cesse de se faire virer de l'école), la drogue qui pousse les Françon juniors à la petite délinquance, le centre éducatif fermé où se retrouve Mickaël par décision de justice, les jeux vidéo guerriers consommés à l'infini, l'absence de conquêtes féminines (seule femme dans le tableau, la formidable mère de famille), les attentats de 2015…

« *C'est la grande question du livre : pourquoi être partis ?* commente l'auteur. *J'ai procédé comme dans une enquête : plutôt que d'asséner des vérités, je donne les pièces du dossier et chacun se bricolera la généalogie qu'il entend.* » L'autre question du livre est : « *En quoi cette guerre a-t-elle affecté ou modifié Steve ?* » Toujours est-il qu'on est happé par le petit monde de Bégaudeau, narré dans le style indirect libre, avec ses échos d'oralité, qu'il fignole de roman en roman. Un style qui lui permet aussi de jouer avec les pronoms personnels, tel son écrivain français préféré, Jean Echenoz. « *J'aime bien cette espèce de farandole de pronoms, on circule d'un point de vue, d'une subjectivité, à l'autre, éventuellement dans une même phrase. Tout cela, l'auteur reprenant parfois la parole, se tresse, se pétrit, afin de faire en sorte que l'ensemble coule de source et que le lecteur s'y retrouve.* » On le voit, même démissionnaire, François Bégaudeau reste agrégé de français à vie… Mais à quand un diplôme de décorateur d'intérieur ? ■

Marianne Payot

Photos : Arnaud Meyer pour *Lire Magazine*

EXTRAIT

★★★★☆

DÉSERTION

FRANÇOIS BÉGAUDEAU

272 P., VERTICALES, 21 €

GÉRARD OBERLÉ

Tout à trois

L'adultère, passe-temps bourgeois trivial et rebattu, a copieusement ravitaillé les romans et vaudevilles des deux siècles précédents. Pour celles et ceux qui tiennent le mariage pour un sacrement, le cocufiage, bien que péché mortel, obtient une commode absolution derrière le grillage d'un confessionnal. Il en va tout autrement pour la bigamie, la polygynie et la polyandrie, mœurs jugées abominables et criminelles par l'Occident chrétien. En 1776, peu après la parution de *Werther*, le jeune Goethe conçoit *Stella*, une comédie écrite *« pour ceux qui s'aiment »*. Le protagoniste aime deux femmes en même temps, et avec leur accord. Trop audacieuse pour l'époque, la pièce est interdite après sa création à Hambourg. En 1806, Goethe la remanie en tragédie et fait mourir les fautifs. En 1833, le recueil collectif *Sélam* offre « Laquelle des deux », une nouvelle de Théophile Gautier sous-titrée « Histoire perplexe ». Le narrateur, jeune dandy romantique, rencontre souvent dans le monde Clary et Musidora, deux sœurs anglaises inséparables *« d'une beauté égale quoique différente […] toujours côte à côte dans le même coin du salon, s'épaulant l'une à l'autre avec une gracieuse familiarité »*. Impossible de glisser un billet à l'une sans que l'autre s'en aperçoive, impossible de dire un mot à Clary sans que Musidora ne l'entende. Cet étrange attachement déjouait tout abordage et faisait le désespoir des fashionables qui virevoltaient autour des frangines. *« Les deux petites s'amusaient, comme deux folles qu'elles étaient, de toutes ces tentatives infructueuses, et prenaient un malin plaisir à les provoquer et à les détruire ensuite par quelque saillie enfantine […]. Il faisait beau voir […] la mine piteuse et décontenancée des pauvres dandys, forcés de rengainer leur madrigal… »* Le gandin de l'histoire papillonne lui aussi, sans succès, autour des deux jouvencelles, avant de faire l'*« horrible découverte »* qu'il aimait à la fois les deux sœurs et, plus horrible encore, qu'il n'aimait en réalité ni Clary ni Musidora. *« Clary seule ne me plaisait qu'à moitié; Musidora, séparée de sa sœur, perdait presque tout son charme; quand elles étaient ensemble, mon amour revenait. »* Dès que les sœurs comprennent qu'il les avait fondues dans son amour comme une seule et même personne, elles lui témoignent une préférence sur tous ses rivaux. Il est reçu par la mère, fêté et bientôt compté au nombre des intimes. Il déchantera rapidement. Cette enviable position le rend malheureux et les sœurs sont en proie au même supplice que lui. Ne pouvant épouser les deux, ni les dépareiller en épousant l'une d'elles, il met fin à cette situation fausse et les quitte pour un voyage de six mois. À son retour, il apprend que l'une est mariée à un gros major, un ivrogne qui la bat, et l'autre à un juge avec une figure rubiconde. Il maudit les deux brutes qui n'ont pas craint de dédoubler l'individualité faite de deux corps et d'une seule âme et se répand en invectives furibondes sur le prosaïsme du siècle et l'immoralité du mariage.

> IL LES AVAIT FONDUES DANS SON AMOUR COMME UNE SEULE ET MÊME PERSONNE

Plus chanceux que le dandy de Gautier fut le bachelier See-Yeou Pé, héros de *Yu-Kialo-Li ou les Deux Cousines* un roman chinois du XVe siècle traduit par le grand sinologue Jean-Pierre Abel-Rémusat (1788-1832), publié en quatre volumes en 1826. Le jeune savant réussit à aimer en même temps les deux cousines, à s'en faire aimer également, et à épouser les deux. Gautier évoque ce roman dans « Laquelle des deux ». Abel-Rémusat est mort du choléra en 1832, un an avant la parution de la nouvelle de Théophile Gautier. ■

AUDREY SOVIGNET

Les écrivains et la drogue

SOMMAIRE

40 **Entretien avec Cécile Guilbert :** « Ouvrir les portes de la perception »
42 **Cercles littéraires et communauté de défonce…** Quelles bandes de drogués !
44 **Histoires d'addiction** Au fond de l'abîme, regardez-moi
46 **Inspiration et dépendance** Ces accros très discrets
47 **La bibliothèque illégale** Des romans stupéfiants !
48 **Cactus et crustacés** Quand Sartre et Michaux se la collaient douce

ÉRIC VANDEVILLE/AKG IMAGES

Imaginons que la guerre contre la drogue, proclamée par nos divers ministres de l'Intérieur, atteigne nos bibliothèques. Nous verrions Flaubert, Dumas et Gautier filer en garde à vue pour usage de haschisch en confiture ! Ils y retrouveraient Sartre, coupable d'ingestion de psychédéliques (sous contrôle médical, ce qui n'est pas une excuse), Stephen King, qui (ab)usa de la cocaïne comme d'un carburant, et les hirsutes de la Beat Generation et leurs descendants hippies, qui, sur ce plan, n'ont pas tout inventé. Certes, les affinités des écrivains aux stupéfiants relèvent de l'évidence : lorsque l'on fait commerce de son âme, convertie en style, il est tentant de se tourner vers ce qui permet de plonger celle-ci dans des états nouveaux. De là l'image d'Épinal de l'écrivain intoxiqué, et ses multiples variations. Le poète aux prises avec les tourments de la création, voué à se trouver des recours tout aussi extraordinaires, représenté par Baudelaire intoxiqué à la teinture d'opium. L'explorateur des gouffres, qui descend au fond de la déchéance pour revenir, plume en main, raconter ce qu'il y a trouvé – et gare à celui qui ne s'est pas tant drogué que ça, comme l'a appris l'Américain James Frey en publiant *Mille morceaux*. Le cynique qui colle à son époque jusque dans ses vices, comme Bret Easton Ellis, cocaïnomane impénitent. Autant d'exemples qui, considérés superficiellement, accréditent l'idée fausse que la drogue donne du talent. Quand, au contraire, la plupart des écrivains concernés persistent à créer malgré la drogue et son « *misérable miracle* » (Henri Michaux). Et pour un Coleridge découvrant dans un rêve d'opium les vers de son *Kubla Khan*, combien de gogos sous influence toxique agitant en vain leur stylo ? Bref, plutôt que de souscrire au cliché de l'écrivain drogué – l'un des plus dangereux sous-produits du romantisme –, mieux vaut se pencher sur ce qu'il recouvre…

Alexis Brocas

Entretien

« OUVRIR LES PORTES DE LA PERCEPTION »

De Baudelaire à Burroughs, de Gautier à Kessel, nombreux sont les écrivains à avoir été amateurs de paradis artificiels. Dans *Écrits stupéfiants* (2019), géniale anthologie de 300 textes et 220 auteurs, Cécile Guilbert, par ailleurs autrice de la récente autofiction *Feux sacrés*, compose une histoire parallèle de la littérature écrite sous influence.

Les drogues sont un invariant anthropologique : les hommes ont toujours consommé des psychotropes et les artistes ne sont pas en reste. À quel moment néanmoins deviennent-elles un objet littéraire ?

Cécile Guilbert. À l'origine, différentes drogues absorbées sous forme de plantes constituent une pharmacopée curative, antalgique, ainsi que le support de rituels et de cérémonies sacrées. Mais il faut attendre la fin du XVIIIe siècle pour que les écrivains s'emparent de leurs expériences liées aux stupéfiants pour en faire un objet de littérature. Cela nous vient d'Angleterre avec Samuel Coleridge et Thomas de Quincey, grands consommateurs de laudanum. Il faut noter que ce « continent littéraire » se développera avec la chimie, qui invente de nouvelles drogues – morphine, héroïne, cocaïne, LSD –, et d'une manière générale avec la science, qui permettra d'étudier plus finement les effets des substances végétales psychotropes – y compris les plus anciennes comme le cannabis, les champignons hallucinogènes, le peyotl et la mescaline, etc.

Certaines substances stimulent-elles davantage la créativité que d'autres ? Autrement dit : existe-t-il des « drogues de l'écrivain » ?

C.G. Il est clair que tous les psychostimulants – du café absorbé en doses massives par Balzac aux amphétamines chères à la Beat Generation, en passant par la cocaïne consommée par Freud et Stevenson – permettent d'écrire sur de longues durées en gommant la fatigue. Par ailleurs, il est notable que deux drogues spécifiques appartenant pourtant à deux « familles » différentes de psychotropes – le haschisch et l'opium – ont produit, tant au plan quantitatif que qualitatif, les plus grands textes de la littérature stupéfiante en raison de leurs effets spécifiques comme des imaginaires exotiques qui leur sont associés.

Votre anthologie montre qu'il existe des corrélations entre « familles » de stupéfiants et formes littéraires : l'opium, par exemple, incite au lyrisme, et la morphine à l'écriture de soi. Ce classement peut-il être étendu aux écrivains : Quincey appartiendrait à la famille des opiomanes, Gautier à celle des haschichins, Kessel à celle des cocaïnomanes, etc. ?

C.G. Oui, ce fut une découverte majeure pour moi de constater que de l'usage de certaines drogues découlaient presque naturellement certaines formes littéraires. Cela est dû à un certain imaginaire – extrême-oriental et raffiné par le cérémonial de l'opium qui prête à la poésie en prose et en vers – ou à la contrainte liée à l'assuétude dans le cas de la morphine et de l'héroïne, qui sont des drogues létales et font l'objet de journaux intimes pétris d'angoisse. Selon qu'il en prend pour des raisons médicales ou récréatives, chaque écrivain peut avoir une drogue de prédilection. C'est pourquoi il faut distinguer les usages ponctuels liés à la curiosité expérimentale – c'est le cas de Gautier au sein du Club des haschischins – de ceux que commande la souffrance psychique et physique d'un Quincey ou d'un Artaud, qui consommaient respectivement laudanum et morphine. Signalons cependant le cas singulier de Michaux qui a expérimenté toutes sortes de drogues de familles différentes à la seule fin de se procurer une matière littéraire spécifique.

> « DE L'USAGE DE CERTAINES DROGUES DÉCOULENT PRESQUE NATURELLEMENT CERTAINES FORMES LITTÉRAIRES »

Stevenson aurait rédigé *L'Étrange Cas du Dr Jekyll et de Mr Hyde* en six jours grâce à la cocaïne. Un bon écrivain est-il celui qui se révèle capable de produire des textes de qualité sous l'influence de psychotropes ?

C.G. Je ne pense pas que Stevenson ait consommé de la cocaïne pour écrire plus vite cette fameuse nouvelle, mais qu'il avait le désir d'y transposer un état de dédoublement psychique expérimenté grâce à cette drogue qui, paradoxalement, ne produit pas ce genre d'effet ! Par ailleurs, il me semble évident que l'écrasante majorité des écrivains qui rendent compte de leurs expériences ont peut-être pris des notes sous l'effet de leurs « trips », mais ont écrit leurs textes définitifs à jeun.

En 1990, William Burroughs déclarait dans une interview qu'il n'aurait certainement pas pu créer tout ce qu'il avait créé sans leur consommation. Dans vos recherches, avez-vous rencontré des textes indiquant que, au lieu de favoriser l'inspiration, la prise de stupéfiants l'avait anéantie ?

Cécile Guilbert.

C.G. Je ne crois pas que la prise de drogues favorise l'inspiration littéraire proprement dite : plutôt qu'elle ouvre les « portes de la perception », favorise des états de conscience singuliers, met en lumière des situations corporelles dont certains écrivains font leur miel ou pas. Ce que j'ai constaté, c'est que si certaines drogues comme la cocaïne étaient suivies de « descentes noires » propices à la dépression, la dépendance à la morphine ou à l'héroïne absorbait une grande part de l'énergie physique et psychique de ses usagers et ne favorisait donc pas la création. À cet égard, Burroughs constitue une exception, un cas limite tout à fait extraordinaire.

L'histoire littéraire est-elle marquée par des périodes de plus intense consommation ou les textes dont nous disposons laissent-ils entendre que les stupéfiants ont accompagné l'acte d'écrire, quelle que soit l'époque ?

C.G Il y a toujours eu des écrivains consommateurs de drogues, mais il est vrai que certaines époques ont favorisé un usage plus intense. C'est le cas des romantiques français intéressés par le haschisch dans le contexte « orientaliste » des expéditions en Égypte et en Algérie, bien que le Club des haschischins fût très marginal. Le cas aussi des écrivains fin-de-siècle, qu'ils aient été décadents (éther, morphine) ou familiarisés avec l'opium grâce à la conquête coloniale de l'Extrême-Orient. Les si libres années 1960-1970 ont été une période à la fois de retour à l'Orient et d'expérimentations de substances hallucinogènes qui étaient inconnues des siècles précédents en Occident.

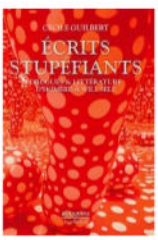
La mythologie de l'écrivain sous toxiques est-elle toujours active aujourd'hui ?

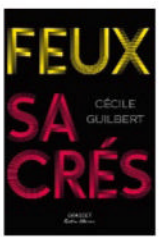
C.G. Il se publie de rares textes faisant état de l'usage de nouvelles drogues de synthèse – je pense notamment à la kétamine –, mais la page s'est refermée, sauf à informer des nouveaux usages médicaux des drogues hallucinogènes dans le traitement du stress post-traumatique et des dépressions. D'une façon générale, la consommation sociale est massivement orientée vers les psychostimulants qui – l'expérience sur deux siècles le prouve – ne sont pas de nature à développer la verbalisation écrite de leurs propres effets. Comme certains territoires géographiques complètement explorés, le continent des drogues a été entièrement documenté, on dirait.

Dans votre dernier livre, *Feux sacrés*, vous évoquez la place que l'Inde et ses textes anciens occupent dans votre vie. Ces derniers font-ils également état de consommation de stupéfiants ?

C.G. Les textes de l'Inde ancienne – notamment plusieurs hymnes védiques – font état d'une drogue mythique consommée par les dieux : le soma. S'agit-il d'une plante fermentée ? d'un alcool ? d'un champignon hallucinogène ? de cannabis ? la question demeure ouverte mais sans importance puisque le soma ouvre à la lumière et à l'immortalité : la drogue idéale, en quelque sorte ! ■

Propos recueillis par Laëtitia Favro





ÉCRITS STUPÉFIANTS. DROGUES ET LITTÉRATURE D'HOMÈRE À WILL SELF
CÉCILE GUILBERT
1 440 P., BOUQUINS, 38 €

FEUX SACRÉS
CÉCILE GUILBERT
400 P., GRASSET, 23 €

DR/GRASSET

Cercles littéraires et communauté de défonce

QUELLES BANDES DE DROGUÉS !

Du haschisch des romantiques au LSD psychédélique, puis à la cocaïne des années 1980: qu'il s'agisse de s'intoxiquer pour l'expérience ou le frisson festif, nombre d'auteurs se sont groupés sous la même bannière stupéfiante…

LES HASCHISCHINS

Quand Flaubert et Gautier s'essaient au cannabis

C'est à l'hôtel Pimodan (hôtel de Lauzun), sur l'île Saint-Louis, que se réunit dans les années 1844-1846 un groupe d'amis pour des séances un peu spéciales, sous l'égide du médecin aliéniste Jacques Moreau de Tours. Gustave Flaubert, Alphonse Karr, Henri Monnier, Honoré Daumier ou Ernest Meissonnier, d'autres encore, et bien sûr Charles Baudelaire qui en donna un récit dans *Les Paradis artificiels* (1860), y expérimentèrent les effets du « dawamesk », une confiture verdâtre à base d'extrait gras, de sucre et de résine de cannabis. Le poète et romancier Théophile Gautier a lui aussi évoqué ces séances plaisamment baptisées « fantasias », notamment pour noter que Balzac refusa d'en prendre, dans « Le haschisch », un article publié dans *La Presse* en juillet 1843, ainsi que dans « Le Club des Haschischins », nouvelle parue dans la *Revue des Deux Mondes* en février 1846. Gautier ne voit dans la prise de dawamesk qu'une expérience amusante propice à des rêveries drolatiques, depuis l'inévitable dérèglement des sens (« *L'eau que je buvais me semblait avoir la saveur du vin le plus exquis, la viande se changeait dans ma bouche en framboise* ») jusqu'au « *cauchemar cannabique* », en passant par le « *kief* », l'état de béatitude. Baudelaire, au contraire, y voit un terrible piège. Contrairement à ce que l'on pense généralement, et bien qu'il y fût initié dès le lycée par son condisciple Louis Ménard, le poète déconseillait l'usage du haschisch aussi bien que celui des drogues en général, qui « *ne révèlent à l'individu rien de l'individu* » et finissent par annihiler « *la volonté* » : « *la plus précieuse de toutes les facultés* ». C'est que, contrairement à Gautier, Baudelaire dut lutter toute sa vie contre une addiction au laudanum, une teinture d'alcool et d'opium qu'il consomma dès la fin des années 1840 pour soulager les « *crampes nerveuses* » que lui infligeait la syphilis. Bien qu'il essayât à plusieurs reprises de baisser les doses, il échoua à se sevrer, jusqu'à ce que la maladie ne l'emporte à l'âge de 46 ans.

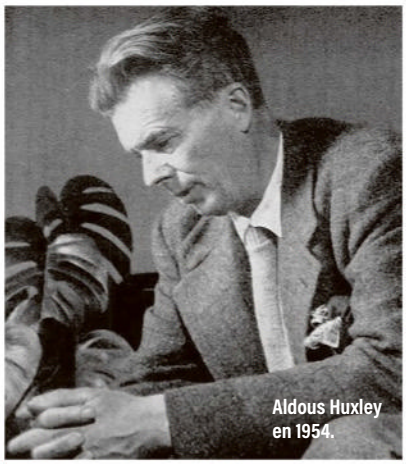
LES MERRY PRANKSTERS

Tom Wolfe et Ken Kesey promoteurs du LSD

En 1943, le chimiste suisse Albert Hofmann synthétisa, à partir de l'ergot de seigle, l'acide lysergique diéthylamide, plus connu sous le nom LSD. En ayant absorbé par erreur, il voit défiler « *comme dans un kaléidoscope une suite ininterrompue d'images fantastiques, de formes incroyables et d'un jeu de couleurs extraordinaires* ». Très vite, les propriétés hallucinatoires du LSD attirent les artistes et intellectuels anglo-saxons, au premier rang desquels Aldous Huxley dont l'essai de philosophie spirituelle *Les Portes de la perception* (1954) prend appui sur son expérience de la mescaline, un psychotrope synthétisé à partir du peyotl. Professeur de psychologie à l'université de Harvard, son ami Timothy Leary fait également grand usage des hallucinogènes. Écarté de l'établissement en 1963 pour prosélytisme, il

OCTAVE UZANNE, LE LIVRE, PARIS, A. QUANTIN, 1882 – BRIDGEMAN IMAGES

Ci-dessus : Portrait-charge de Théophile Gautier par H. Mailly. Ci-contre : l'écrivain Ken Kesey avec quelques membres des Merry Pranksters, Ken Babbs (haut rayé), Paul Berry (avec une canne), Caroline Coon vers 1960.



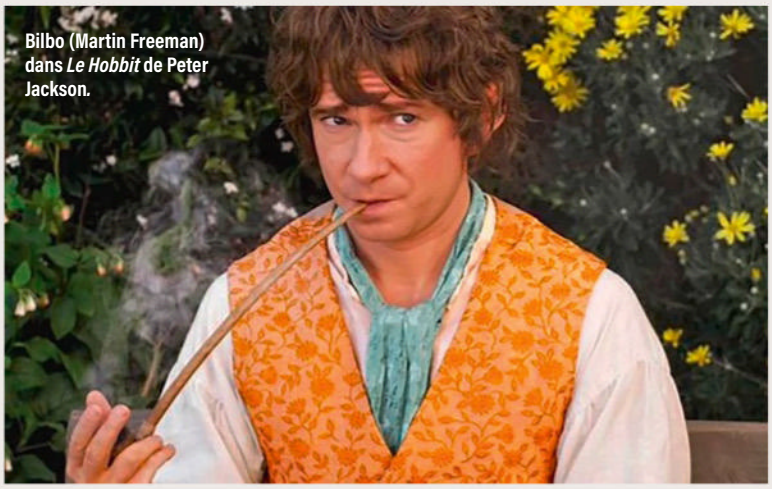
Aldous Huxley en 1954.

investit un manoir à Millbrook (New York) qui appartient à de richissimes héritiers amateurs de LSD, et le transforme en haut lieu du psychédélisme, Beatles et Rolling Stones y prenant leur premier « acide ».

Auteur du roman *Vol au-dessus d'un nid de coucou*, l'écrivain Ken Kesey ne manquera pas de faire halte en cette Mecque du LSD. Depuis le début des années 1960, il sillonne le territoire américain dans un bus nommé « Further » en compagnie d'un groupe de jeunes déjantés pionniers du mouvement hippie : les Merry Pranksters ou « joyeux lurons ». Figures emblématiques de la Beat Generation, les poètes Neal Cassady et Allen Ginsberg font partie de ce collectif semi-nomade qui sillonne surtout la Californie du Nord. Dans son livre *Acid Test*, l'écrivain Tom Wolfe a narré comment, à chacune des étapes des Pranksters, ces derniers organisaient des fêtes à tout casser : les « Acid-Test » où l'on consommait sexe et LSD en toute liberté. Jusqu'à ce qu'en octobre 1968 une loi fédérale sonne la fin de la récréation en rendant le LSD illégal aux États-Unis.

ALICE ET BILBO HAPPÉS PAR LA CONTRE-CULTURE PSYCHÉDÉLIQUE

« *Avez-vous déjà regardé la trilogie du* Seigneur des anneaux *sous LSD ?* » s'interroge benoîtement un fan sur Internet. « *Que fument-ils ?* se demande un autre. *Gandalf, Bilbo et même Saroumane semblent avoir un penchant pour la mystérieuse feuille de Fondreaulong…* » Serait-ce du cannabis ? Eh bien non ! Tolkien a été très clair sur la nature de son « *herbe à pipe* ». Dans *Le Hobbit* (1937), elle est appelée « tabac », et dans *Le Seigneur des anneaux* (1954-1955), elle est désignée sous le nom de « Nicotiana », qui reprend la classification scientifique du tabac. Qu'à cela ne tienne ! Pleine de rêve et de magie, l'œuvre de Tolkien a été une influence majeure pour la contre-culture anglaise des années 1960. Au premier rang de laquelle la musique psychédélique née à Canterbury avec des groupes comme Soft Machine ou Pink Floyd, dont la chanson *The Gnome* (1967) est un hommage direct au hobbit. Autre influence majeure du psychédélisme anglais qui essaimera rapidement aux États-Unis : Lewis Carroll, l'auteur d'*Alice au pays des merveilles*, dont il n'a jamais été prouvé qu'il ait expérimenté la moindre substance psychoactive. Cela n'a pas empêché le groupe américain Jefferson Airplane (*White Rabbit,* 1967) ou le chanteur Donovan (*Sunshine Superman*, 1966) d'associer l'aventure d'Alice à un trip sous acide. Ni, du reste, au réalisateur Peter Jackson de laisser planer volontairement le doute sur la nature de l'herbe fumée par les protagonistes de sa série cinématographique adaptée de Tolkien. **J-F.P.**



Bilbo (Martin Freeman) dans *Le Hobbit* de Peter Jackson.

LE BRAT PACK
La poudre aux yeux des années 1980

Au tournant des années 1980, le « fric roi » et le capitalisme triomphant ringardisent les hallucinogènes, réputés émollients. Priorité est donnée aux stimulants, amphétamines et cocaïne en tête, censés vous faire travailler plus et mieux. L'idée n'est pas neuve : Robert Louis Stevenson n'écrivit-il pas sous cocaïne – et en six jours ! – *L'Étrange Cas du dr Jekyll et de Mr Hyde* (1886) ? N'empêche, aux dires de l'un de ses grands laudateurs, l'Américain Jay McInerney, la cocaïne et ses dérivés « *fonctionnent comme une métaphore des années 1980* ». Durant cette décennie, elle est partout : dans les toilettes des banques de Manhattan comme sur la scène punk du CBGB, dans le *Scarface* de Brian De Palma comme dans les romans des jeunes écrivains les plus en vue. On les appelle le « Brat Pack », une expression que les médias ont forgée pour désigner ces vingtenaires (« *brat* » signifie « garnement ») : la romancière Tama Janowitz avec *Esclaves de New York* (1986), mais surtout Jay McInerney et Bret Easton Ellis que les respectifs *Journal d'un oiseau de nuit* (1984) et *Moins que zéro* (1985) ont rendus instantanément célèbres. McInerney raconte l'histoire d'un journaliste accro à la « *poudre tonique pour les bataillons de soldats boliviens* » et qui se consume dans les boîtes de nuit new-yorkaises. Ellis, qui n'a que 21 ans, fait dans ce premier roman le portrait au vitriol de la jeunesse dorée et paumée de Los Angeles, dont la prise compulsive de drogue n'est qu'une manière d'oublier un temps les traumas. Surnommés « les jumeaux toxiques », McInerney et Ellis sont souvent comparés à Fitzgerald, le gin en moins et la cocaïne en plus. ■

Jean-François Paillard

A CASE FOR ESP, PK AND PSI. LIFE MAGAZINE, 11 JANUARY, 1954 – METROPOLITAN FILMEXPORT

Histoires d'addiction

AU FOND DE L'ABÎME, REGARDEZ-MOI

Les récits où les auteurs relatent leur addiction à l'opium et à ses redoutables dérivés suscitent une curiosité relevant souvent du voyeurisme. Faut-il s'étonner que le genre ait produit tant de faux ?

Ils ont goûté, ils ont sombré, ils ont trempé la plume dans le sang et le malheur… Depuis deux siècles, les récits d'addiction occupent une place à part dans le paysage littéraire. De leur descente aux enfers (on ne parle pas ici de démarche volontaire – exploratoire, scientifique), nombre de poètes et de romanciers, éblouis parfois, dévastés souvent, marqués au cœur, en tout cas, ont rapporté une histoire, ouvrant sur un territoire limite, et redoutablement opaque, de l'expérience humaine. Comment bascule-t-on ? De quoi la chute est-elle le nom ? Pourquoi continue-t-on, alors que le corps lâche, que le lien se délie, que le langage même s'effrite ? Ce que le scribe rescapé donne à voir, ici, c'est tout à la fois la mécanique de l'effondrement et la nature de l'abysse. Le lecteur se fait non pas voyant, mais voyeur : confortablement installé au bord du précipice, il se penche mais ne risque rien, sinon un frisson d'appréhension ou de dégoût. À la fascination morbide s'ajoute une dimension morale. Lire le récit d'un effondrement, c'est consolider son propre sentiment de maîtrise et de vertu. La déchéance de l'autre devient parabole rassérénante : voilà ce qu'il ne faut pas faire, voilà, sans doute, ce que tu ne feras jamais. Le spectacle répugnant de l'addiction, dans sa brutalité, rend la normalité désirable. Qu'il fasse office d'avertissement, de catharsis ou de miroir, il remplit, également, une fonction profondément humaine : faire circuler l'expérience. Si ces livres nous touchent tant, c'est qu'ils nous rappellent une vérité essentielle. Chacun porte en soi une étincelle de chaos, un appétit pour la noirceur.

Et puis il y a l'écriture même : ardente, souvent chatoyante, mue par la force du désespoir, porteuse d'une lumière crue, méconnue ailleurs. La langue, ici, n'est pas un ornement. Elle est un outil de survie, porteuse d'une vérité dégueulasse. Paradoxalement, on le verra, cet âcre parfum d'authenticité a aussi engendré un autre phénomène : celui des faux récits.

Ci-contre : **Fumerie d'opium, en 1907.**

PICTURES FROM HISTORY/AKG-IMAGES

OPIUM, EXTASE ET DÉCHÉANCE

Le *Kubla Khan* de Samuel Taylor Coleridge, publié en 1816, est l'un des actes fondateurs du genre « confiteor ». L'auteur, qui en a rédigé une première version à l'automne de 1797 dans une ferme du sud-ouest de l'Angleterre, affirme que ce poème hallucinatoire lui a été inspiré par l'opium, qu'il prend à cette époque afin de combattre la dysenterie. Thomas de Quincey, lui, recourt au même produit pour soigner ses douleurs à l'estomac. Le résultat ? *Confessions d'un mangeur d'opium anglais* (1821), où il détaille sa relation à ce redoutable élixir, source de plaisirs et de douleurs sauvages. Charles Baudelaire, qui a traduit une partie de cet ouvrage en français, en a également livré un compte rendu dans *Les Paradis artificiels* (1860), traitant de la relation entre drogues et création. *« Le bon sens,* déplore-t-il, *nous dit que les choses de la terre n'existent que bien peu, et que la*

vraie réalité n'est que dans les rêves. »

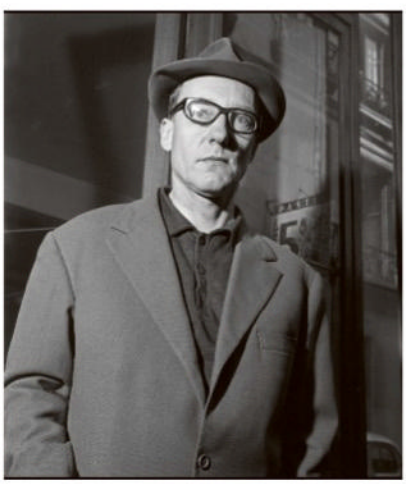
Cocteau, dans les années 1920, plonge à son tour. Il s'adonne à l'opium en 1924, après la mort de Raymond Radiguet. À la fin de l'été 1927, lors d'une inculpation pour « infraction aux lois sur les substances vénéneuses », la police découvre chez lui un attirail complet de fumeur. Peu de temps après, à la clinique de Saint-Cloud, le poète entame une cure de désintoxication, expérience qu'il relate dans *Opium. Journal d'une désintoxication* (1930). « *Vivre est une chute horizontale* », écrit-il alors. « *Tout ce qu'on fait dans la vie, même l'amour, on le fait dans le train express qui roule vers la mort. Fumer l'opium, c'est quitter le train en marche; c'est s'occuper d'autre chose que de la vie, de la mort.* » De ces années en cure naîtra aussi *Les Enfants terribles* (1929), rédigé en une semaine au cours d'un sevrage particulièrement difficile.

DE LA SOLIDITÉ DU TÉMOIGNAGE

Flash ou le Grand Voyage (1971) de Charles Duchaussois fait grand bruit lors de sa parution, en ce qu'il semble dévoiler les dessous peu reluisants du grand barnum hippie. L'auteur y livre le récit de ses folles pérégrinations sur la route du haschisch, de l'opium et de la cocaïne, « *de Marseille à Beyrouth, d'Istanbul à Bagdad, de Bombay à Bénarès* »… À Katmandou, mecque des hippies et de la contre-culture, il fait l'expérience des substances les plus radicales… et manque y rester. « *Ce mort à mon côté, c'est moi, tel que je serai dans quelque temps, dans la neige, quand je me serai fait mon overdose…* » Retour au bercail – à la raison ? Si le doute plane sur la solidité du témoignage, il semblerait que l'aventure se soit mal terminée pour Duchaussois qui fera, notamment, de la prison pour homicide. Dans une veine plus sombre encore, Yves Salgues, avec *L'Héroïne* (1987), offre le récit douloureux d'une lente dégringolade. Morphine, cocaïne et héroïne lui font connaître d'infinies misères physiques, que le souvenir des extases passées ne rachète en rien. Un témoignage sans fard, et un souci du réalisme que l'on retrouve avec *La Faux soyeuse* (2014) d'Éric Maravélias, roman noir aux accents hautement autobiographiques, l'auteur évoquant « *vingt ans de chute entre 1979 et 1999, des seringues de plus en plus crades du côté de Cachan et Bagneux* »… Attribué à Bertrand Delcour, *Les Rêveries du toxicomane solitaire* (1997), au contraire, est un objet littéraire non identifié où la joie et le malheur infusent en égales proportions. « *J'ai voulu connaître le prix de la liberté, j'ai voulu connaître le prix d'un instant. Mon royaume a été de ce monde. L'héroïne me fit le plus pauvre et le plus riche.* »

SURENCHÈRE TRAUMATIQUE

Plus à l'ouest ? En 1960, l'Écossais Alexander Trocchi, romancier connu, notamment, pour sa participation à l'Internationale situationniste (ami, par ailleurs, de Norman Mailer et de Leonard Cohen), fait paraître *Le Livre de Caïn* qui, en termes crus, détaille son addiction à l'héroïne, et lui vaudra maintes contrariétés judiciaires. Dans *Junky* (1953), William S. Burroughs



William S. Burroughs à Paris, en 1962.

Jean Cocteau, en 1939.

avait, lui, choisi une voie plus sociale, racontant le quotidien des toxicomanes sans héroïsme ni pathos. « *Les douleurs causées par la privation sont l'inverse du plaisir qu'on tire de la came.* »

À côté de ces récits puissants, le genre attire aussi ses faussaires et ses arrangeurs. Si la réalité des faits exposés dans *Moi, Christiane F., droguée, prostituée* paru en Allemagne en 1981, ne saurait être remise en question, le témoignage de la narratrice, travaillé et mis en forme par des journalistes, souffre d'un manque de naturel. Plus problématique, *L'Herbe bleue* (1971), attribué à une adolescente, est un faux journal intime écrit, en réalité, par la mormone Beatrice Sparks pour l'édification de la jeunesse américaine. James Frey, avec *Mille morceaux* (2003), illustre d'une autre façon la zone grise entre autobiographie et roman. « *Ce que j'aurais aimé plus que tout, c'est être proche de quelqu'un. Ce que j'aurais aimé plus que tout, c'est sentir que je n'étais pas seul.* » Las ! présenté comme le récit véridique d'un jeune homme brisé par l'alcool et la drogue, l'ouvrage obligera son auteur, quand la supercherie sera démasquée, à une contrition gênante, et son éditeur à un aveu tout aussi embarrassant : il n'a rien vérifié. Cela n'ôte rien à sa puissance littéraire, mais révèle combien l'industrie littéraire valorise la surenchère traumatique, auréolée d'une irrésistible dimension confessionnelle. La souffrance se vend. Quand elle manque, on la fabrique. L'économie du malheur a ses propres lois. ■

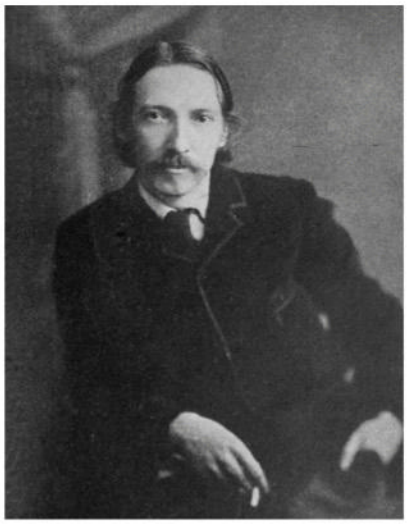
Fabrice Colin

WIKIPÉDIA – FARABOLA/BRIDGEMAN IMAGES – LAURE ALBIN GUILLOT/ROGER-VIOLLET

Inspiration et dépendance

CES ACCROS TRÈS DISCRETS

Si nombre d'écrivains ont fait publicité de leur usage de toxiques, d'autres y ont recouru sans trop en parler… Petit passage en revue d'amateurs méconnus de substances illicites.



Commençons par Stevenson, qui rédigea *Le Cas étrange du Dr Jekyll et de Mr Hyde* dans un état de fièvre qu'il attribuait d'abord à la maladie, mais que sa biographe Claire Harman, citée par *The Guardian*, éclaire autrement : la cocaïne prescrite pour soigner sa tuberculose aurait stimulé son imagination, nourri des visions fulgurantes ayant inspiré le récit. À Bournemouth, un cauchemar particulièrement vif – sa femme le réveilla en sursaut – lui fournit le noyau de l'histoire : *« Pourquoi m'as-tu réveillé ? Je rêvais d'une belle histoire de croquemitaine »*, aurait-il protesté avant de se remettre à écrire dès l'aube. Le manuscrit, rédigé en trois jours, fut intégralement brûlé puis réécrit, geste qui prend un sens particulier lorsqu'on sait dans quel état de surstimulation il vivait alors.

Poursuivons par Boulgakov, l'auteur du *Maître et Marguerite*. Dans sa biographie, l'ombre de la morphine apparaît en 1916, lorsqu'il exerce comme jeune médecin de campagne. Sa nouvelle *Morphine* décrit avec une précision clinique la dérive d'un praticien qui s'injecte le produit pour tenir. Ce texte est la transposition d'un épisode réel : l'expérience de 1916-1917, que Boulgakov n'a jamais commentée publiquement, mais que ses proches, ses biographes et ses éditeurs évoquent comme une période de grande fragilité. Cette continuité entre le vécu supposé et la fiction éclaire la force brute de ces pages, dont l'authenticité affleure sans être jamais revendiquée.

LES STIMULANTS COMME OUTILS DE TRAVAIL

Ajoutons que nombre d'écrivains ont utilisé les stimulants comme outils de travail, tel Jean-Paul Sartre. Au *Nouvel Observateur* en 1975, il se confia sur son usage du Corydrane – mélange d'aspirine et d'amphétamines – pendant la rédaction de *Critique de la raison dialectique* durant les années 1950 : *« J'en prenais vingt par jour »*, stimulant qui triplait, selon lui, sa vitesse de pensée et d'écriture. Mais la Corydrane ne fut pas sa seule expérience toxique *(lire aussi page 48)*.

Stephen King, lui, a mis longtemps à admettre sa dépendance. Dans une interview à *Rolling Stone*, puis dans *Écriture. Mémoires d'un métier*, il raconte les années 1980 passées entre l'alcool et la cocaïne, convaincu que ce mélange nourrissait son imagination. Il dit ne garder presque aucun souvenir de l'écriture de *Cujo* et évoque les mouchoirs ensanglantés qui jonchaient son bureau. La prise de conscience survient lorsque son épouse, Tabitha, rassemble les preuves de sa consommation et les pose devant lui et sa famille réunie, le confrontant à sa morbidité. Cet ultimatum l'amène à accepter une cure. King confie avoir longtemps cru que ces substances le portaient ; il découvrira qu'il écrivait mieux sans elles.

Chez Tennessee Williams, l'effet inverse s'observe : loin de soutenir l'inspiration, les drogues qu'il prenait pour apaiser ses accès d'angoisse finissent par gravement nuire à son travail. Dans sa biographie parue chez Gallimard, Liliane Kerjan décrit un usage excessif de psychotropes qui accompagne sa mélancolie, puis ronge peu à peu son énergie créatrice.

Enfin, plus tragique et ambigu est le cas de Raymond Roussel. Le procès-verbal de son décès, dressé à Palerme en 1933, conclut à un suicide aux barbituriques : l'écrivain, fortement dépendant au Sonéryl depuis des années, aurait ingéré une dose excessive dans la nuit du 13 au 14 juillet. Mais dans *Actes relatifs à la mort de Raymond Roussel*, Leonardo Sciascia réexamine minutieusement l'enquête italienne, en souligne les incohérences et rouvre la question : ce geste relevait-il réellement d'une intention suicidaire ? ■

Simon Bentolila

En haut à gauche : Robert Louis Stevenson.

Ci-contre à gauche : Mikhaïl Boulgakov.

À droite : Tennessee Williams.

WIKIPÉDIA – LIBRARY OF CONGRESS/WASHINGTON

La bibliothèque illégale

DES ROMANS STUPÉFIANTS !

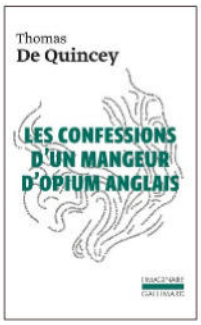
Quatre ouvrages à haute teneur en opiacés, par des auteurs bien renseignés sur le sujet.

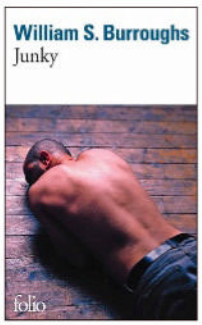
Sélection de Gladys Marivat

Les Confessions d'un mangeur d'opium anglais (1822)
Récit d'un précurseur

Thomas de Quincey (1785-1859) découvre l'opium durant ses études à Oxford, où il vit un temps comme sans-abri. De santé fragile, il en fait d'abord un usage thérapeutique. Ce n'est qu'une fois marié, père de six enfants, contraint de travailler comme journaliste pour entretenir sa famille, qu'il devient dépendant à l'opium. Six ans après son installation à Édimbourg, il écrit *Les Confessions d'un mangeur d'opium anglais*, où il analyse son rapport à la drogue. Ayant exposé ce qui dans son enfance a pu le prédisposer à la consommation d'opium, il en étudie les plaisirs et les souffrances, sans oublier le basculement jubilatoire dans un espace-temps sans entrave. De là à dire que Quincey a formaté deux siècles de littérature sur la drogue… ■

LES CONFESSIONS D'UN MANGEUR D'OPIUM ANGLAIS
THOMAS DE QUINCEY
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ROYAUME-UNI) PAR PIERRE LEYRIS, 406 P., GALLIMARD/L'IMAGINAIRE, 14 €





Junky (1953)
Un cauchemar éveillé

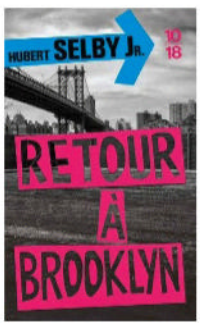
Junky est le premier roman semi-autobiographique de William Burroughs (1914-1997), fils d'une famille bourgeoise de Saint-Louis (Missouri), qui a étudié la littérature à Harvard, puis la médecine à Vienne, avant de s'établir à New York comme détective pour compte de la pègre. En 1944, Burroughs se met à consommer de l'héroïne et de la morphine. Il se marie avec une certaine Joan, avec qui il a un fils, avant de la tuer d'une balle en pleine tête (lui plaidera l'accident). Après un séjour express en prison, Burroughs voyage, en Amérique du Sud et au Maroc. Cette période est prolifique sur les plans de la drogue et de la littérature. Entre une prise d'ayahuasca et de cannabis, Burroughs achève *Junky*, la dérive d'un dealer, homosexuel refoulé et morphinomane. De quoi mériter son titre d'« ange noir de la Beat Generation ». ■

JUNKY
WILLIAM S. BURROUGHS
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR J.-R. MAJOR, C. CULLAZ, P. MIKRIAMMOS, 352 P., FOLIO, 9 €

Retour à Brooklyn (1978)
La fin du rêve

Quand Hubert Selby Jr (1928-2004) publie *Retour à Brooklyn* aux États-Unis, il est mondialement connu comme l'auteur d'un premier roman, *Last Exit to Brooklyn*, vendu à 750 000 exemplaires à sa parution, en 1964, jugé pour obscénité en Angleterre, interdit en Italie, et traduit en douze langues. Hubert Selby Jr est aussi cet écrivain tombé dans l'alcool et dépendant à l'héroïne, qui enchaîne les cures de désintoxication. Le désespoir hante chaque page de *Retour à Brooklyn*, plongée dans l'enfer de Harry, Marion, Tyron et Sara, fait de bons plans pour devenir riches et de jeux télévisés avalés entre deux psychotropes et autres coupe-faim. Culte, l'adaptation à l'écran par Darren Aronofsky (sous le titre original *Requiem for a Dream*) a confronté toute une génération à la part tragique du rêve américain. ■

RETOUR À BROOKLYN
HUBERT SELBY JR
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR DANIEL MAUROC, 312 P., 10/18, 10,30 €



Trainspotting (1993)
ou l'Écosse interdite

Le best-seller de l'Écossais Irvine Welsh est un choc esthétique à sa parution en 1993. La langue argotique et la forme décousue du roman impressionnent : des nouvelles suivant les aventures sous héroïne d'une bande de déjantés désenchantés, Renton, Tommy, Spud, Begbie et Sick Boy à Édimbourg, dans les années 1980. Loin d'une vision intello-romantique de la drogue, Welsh en montre le pendant violent, morbide et prolétarien. La critique française lui a trouvé une certaine condescendance pour les classes populaires écossaises qu'il représente – quand lesdites classes populaires l'ont reconnu comme un des leurs… L'adaptation au cinéma en 1996 par Danny Boyle parachèvera la légende, alimentée depuis par une suite (*Porno*) et un préquel (*Skagboys*), et ne lâchera jamais tout à fait ses personnages, les faisant réapparaître dans de nombreux romans. *Men in Love*, paru en juillet dernier outre-Manche, retrouve la même bande dans l'Écosse des années 1990. ■

TRAINSPOTTING
IRVINE WELSH
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉCOSSE) PAR JEAN-RENÉ ÉTIENNE, 456 P., POINTS, 10,20 €

Cactus et crustacés

QUAND SARTRE ET MICHAUX SE LA COLLAIENT DOUCE

Après le pionnier Antonin Artaud, le poète et le philosophe expérimentèrent la mescaline, hallucinogène issu du peyotl: *« misérable miracle »* pour le premier, voyage horrifique pour le second, qui lui inspira peut-être les visions de *La Nausée*.

À gauche : le philosophe Jean-Paul Sartre (1905-1980). À droite : le poète Henri Michaux (1899-1984).

Si la brigade des stupéfiants appliquait ses petits révélateurs colorimétriques sur les livres, combien de classiques se révéleraient positifs à la mescaline, ce puissant alcaloïde hallucinogène issu des boutons du cactus peyotl ? Sans doute *Les Tarahumaras*, où Artaud raconte son initiation, réelle ou fictive, en tout cas mexicaine, aux rites du cactus sacré. Assurément *Misérable miracle*, où le poète Henri Michaux retranscrit son expérimentation du produit… Faut-il y ajouter *La Nausée*, et la prise de conscience que Sartre prête à son héros Roquentin ? *« Je vois ma main, qui s'épanouit sur la table. Elle vit – c'est moi. Elle s'ouvre, les doigts se déploient et pointent. Elle est sur le dos. Elle me montre son ventre gras. Elle a l'air d'une bête à la renverse. Les doigts, ce sont les pattes. Je m'amuse à les faire remuer, très vite, comme les pattes d'un crabe qui est tombé sur le dos. Le crabe est mort : les pattes se recroquevillent, se ramènent sur le ventre de ma main. »* Tout amateur d'hallucinogènes pourrait reconnaître dans ce passage, révélant un aspect inconnu du réel, un reflet de ses propres voyages hallucinés. L'universitaire Carole Haynes-Curtis n'hésite ainsi pas à soutenir que le concept de l'être-en-soi, central dans la philosophie sartrienne, serait apparu à son inventeur après une pénible expérience avec la mescaline[1].

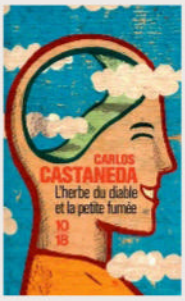
Remontons la piste du crabe. En 1935, Sartre, cherchant à explorer d'autres modes de perception pour l'écriture de *L'Imaginaire*, se fait injecter de l'extrait de cactus sous le contrôle de son ancien condisciple à l'ENS, le psychiatre Daniel Lagache,

AKG-IMAGES – JERSEY HERITAGE TRUST / BRIDGEMAN IMAGES

à l'hôpital Sainte-Anne. Le voyage, qu'il commenta dans ses « Notes sur la prise de mescaline », lui laissa une sévère dépression et, surtout, des hallucinations récurrentes : « *J'ai commencé à voir des crabes autour de moi, en permanence. Ils me suivaient dans les rues et en classe. Le matin, je leur disais "bonjour, chers petits, avez-vous bien dormi ?" Je leur parlais tout le temps. […] Commençant à croire que je devenais fou, je suis allé voir un psychanalyste, un jeune homme qui est depuis devenu mon ami, Jacques Lacan. Nous en avons conclu qu'il s'agissait d'abord de ma peur de la solitude.* » (*Entretiens avec Sartre*, John Gerassi, 2011). Les traces de cette expérience se retrouvent dans la nouvelle « La chambre », du recueil *Le Mur* en 1939, et la folie de son personnage. Ou dans la pièce *Les Séquestrés d'Altona* et la tirade de Frantz : « *J'ai retourné la situation ; j'ai crié "Voici l'homme ; après moi, le déluge ; après le déluge, les crabes, vous !" Démasqués, tous ! les balcons grouillaient d'arthropodes. Vous n'êtes pas sans savoir que l'espèce humaine est partie du mauvais pied ! j'ai mis le comble à sa poisse fabuleuse en livrant sa dépouille mortelle au Tribunal des Crustacés.* » Chez Frantz l'héritier, la pensée sartrienne de la responsabilité s'incarne en crustacés hallucinatoires… Écrite près de vingt-quatre ans après ce que nous devons appeler, avec Haynes-Curtis, le « mauvais trip » de Sartre, cette intégration d'un épisode délirant dans une mécanique théâtrale huilée semble indiquer que les arthropodes sont domptés !

CARLOS CASTANEDA
LE CHANTRE DU PEYOTL

Né au Brésil (selon lui) ou au Pérou (selon ses détracteurs), Carlos Castaneda fut-il un grand mystique ou un grand mystificateur ? Paru en 1968, son premier livre, *L'Herbe du diable et la Petite Fumée* – qui se présente comme son mémoire d'ethnologie – raconte sa rencontre avec un sorcier mexicain nommé don Juan. Interrogé sur le peyotl, don Juan prend le jeune Castaneda sous son aile pour lui révéler, entre autres, l'esprit du cactus : le grand protecteur Mescalito, qui se cache au cœur des visions hallucinatoires pour terroriser l'importun et instruire ceux qu'il apprécie. Proposant une transcendance liée à la prise de drogues psychédéliques redoutables (mescal, mais aussi datura et psilocybine) et l'inscrivant dans un *« savoir ancestral toltèque »* de synthèse, le livre est un triomphe d'édition. L'écrivain lui donna de nombreuses suites, permettant à ses détracteurs de souligner ses contradictions et incohérences, voire l'inexistence du fameux don Juan… Rien n'interdit, cependant, de lire Castaneda comme un écrivain fantastique, auteur d'un mémoire fictif des plus séduisants. Et certes, comme il est fascinant, ce monde où les drogues sont des puissances (et inversement), où le mescal s'incarne dans un chien joueur, puis dans un anthropoïde verruqueux à tête de fraise. Et comme ils paraissent justes, ces rites de transplantation et de rempotage respectueux des plantes psychotropes. Et comme les aphorismes de don Juan sonnent *indios* aux oreilles occidentales ! Castaneda n'est pas un styliste, mais c'est sans nul doute un écrivain, capable d'inventer et de faire vivre une cosmogonie indienne crédible, et coupable d'avoir incité ses lecteurs les plus crédules à brouter des cactus dangereux – bien qu'il mette régulièrement en garde les « non-initiés ». **A.B.**



L'HERBE DU DIABLE ET LA PETITE FUMÉE
CARLOS CASTANEDA
TRADUIT DE L'ANGLAIS PAR MICHEL DOURY, 336 P., 10/18, 7,50 €

UNE TRANSCENDANCE QUI SE PASSE DE DIEU

L'expérience mescalinienne de Sartre se rapproche, dans ses modalités (conseils médicaux, doses mesurées, du moins au départ, visées littéraires), de celles que conduisit Henri Michaux et dont celui-ci rendit compte en 1955 dans *Misérable miracle*. Est-ce pour cela qu'elles furent toutes deux très loin des épiphanies que chanteront les hippies ultérieurs ? « *Je trouve dans mon journal ces mots écrits plus de cinquante fois, gauchement, difficilement : Intolérable, Insupportable.* » Comme le note le poète François Emmanuel, dans l'article « Henri Michaux et les gouffres », « *la visée de Michaux dès le départ est double : être à la fois l'observant et l'observé, provoquer certes du texte – littéraire, poétique –, du nouveau Michaux, mais aussi produire une observation "scientifique" de l'expérience* ». Michaux se veut à la fois psychiatre et patient, artifice et artificier, pour reprendre ses termes ; et le poète, et le poème… Il y parvient, mais à quel prix ! « *Une parfaite nausée* », écrit-il à la fin du récit de sa première prise – en songeant à Sartre ? « *La Mescaline diminue l'imagination. […] Elle fait des images si exactement dépouillées […] et si uniquement visuelles qu'elles sont le marchepied du mental pur, de l'abstrait et de la démonstration.* » La mescaline serait donc une drogue de philosophe, et Sartre, un de ses destinataires idéaux ? Michaux révisera son jugement dans ses addenda. Ces ajouts font de *Misérable miracle* un « *récit d'expériences à comprendre non pas pour elles-mêmes, mais pour que puisse se révéler l'aboutissement de ce cheminement dans la drogue : le sentiment océanique, l'ineffable vide, l'aventure de la perte de l'avoir*[2] ». Au poète Michaux, la mescaline fournit une expérience transcendante, comme l'a été la nausée sartrienne. Une transcendance qui peut se passer de Dieu, à moins qu'elle ne soit elle-même perçue comme une entité supra-humaine. Les Tarahumaras d'Artaud la considéraient ainsi : « *Les choses ne sont pas telles que nous les voyons et telles que nous les ressentons la plupart du temps, mais telles que Ciguri [appellation sacrée du peyotl] les enseigne.* » Cependant, pour recevoir un tel enseignement, il faut l'approche empathique et prête à tout admettre d'Artaud ou celle, fervente, de ses amis indiens. « *Nous ne prenons plus Ciguri dans les Rites, mais comme un vice. Bientôt toute notre race sera malade* », lui confie l'un d'eux. Parlait-il de la race humaine ? ■ **Alexis Brocas**

1. « Sartre and the Drug Connection », Carole Haynes-Curtis, dans la revue *Philosophy* n° 70, Cambridge University Press., janvier 1995.
2. « Michaux, témoin halluciné », Anne Gouriau et Dominique Legallois, dans *Esthétique du témoignage*, Carole Dornier et Renaud Dulong (dir.), La Maison des sciences de l'homme, 2005.

Révélée en 2018 avec *Ça raconte Sarah*, subtile déclaration d'amour à la femme qui partage sa vie, Pauline Delabroy-Allard poursuit depuis une œuvre où l'intime se déploie dans une langue toujours plus maîtrisée. Professeure documentaliste, romancière et mère de deux filles, elle publie aujourd'hui *L'Immontrable*, un récit « *exigeant* » et bouleversant né d'une photo prise après la douloureuse expérience d'une interruption médicale de grossesse. Au-delà du témoignage, c'est la dimension politique de son geste littéraire que l'autrice souhaite mettre en avant.

Pauline Delabroy-Allard

ACTE DE RENAISSANCE

La voix singulière de Pauline Delabroy-Allard a surgi dans le paysage littéraire en 2018 avec *Ça raconte Sarah*, un premier récit flamboyant, publié chez Minuit, où l'intime se mêle à une plume vive et subtile qui conte la passion amoureuse, l'obsession pour Sarah, l'être aimé. On se souvient d'avoir été marqué par ce texte qui s'était retrouvé dans les listes des grands prix littéraires d'automne, de la finesse de l'écriture, de cette structure faisant écho à l'émoi. Nous rencontrons Pauline Delabroy-Allard en visioconférence ; il est 9 heures du matin, elle vient de rentrer à Paris après une autorésidence d'écriture avec une amie à Trouville – refuge apparemment cher aux autrices publiées aux éditions de Minuit… La semaine précédant notre échange, la maison pleurait la disparition d'Irène Lindon, éditrice de *Ça raconte Sarah* : « *Je pense beaucoup à elle*, nous confie l'écrivaine, *je me rends compte qu'elle m'a donné naissance à proprement parler. C'est-à-dire que la personne que je suis aujourd'hui est née à ce moment-là. Avec cette maison d'édition, c'est comme si j'avais trouvé un foyer… Ça a été très fort symboliquement pour moi.* »

Pauline Delabroy-Allard grandit dans une famille d'intellectuels, entre une mère professeure de lettres et un père universitaire et écrivain, Jean Delabroy, disparu en 2024. À 11 ans déjà, la vocation de l'écrit émerge dans son esprit, à la suite de sa rencontre avec un professeur de français qui encourage la classe à écrire : « *Depuis ces cours de français de sixième, l'endroit où je me sentais le mieux, c'était l'écriture. L'endroit où je suis moi. Et c'est pourtant difficile, à 11 ans, de savoir qui on est, mais je me disais que ce serait formidable d'avoir une existence où je puisse être moi-même.* » Pourtant, nous raconte l'autrice, elle vit cette passion secrètement, sans en parler à ses parents, qui ne découvriront son talent que lors de la parution de son premier roman, aussi surpris que fiers, ignorant même qu'elle avait envoyé un texte à des maisons d'édition. « *Je pense qu'il y a quelque chose d'un peu écrasant quand on est élevé par une telle figure parce qu'en plus d'être écrivain mon père était très érudit, très charismatique. Dans l'idée que je me faisais de ma famille, il y avait un écrivain, pas deux. Je me disais donc que la place était prise…* »

LE SUCCÈS AU PREMIER ROMAN

Après ses études de lettres, à 21 ans, Pauline Delabroy-Allard tombe enceinte de sa première fille, et renonce à ses ambitions de longues études pour trouver un emploi, subvenir aux besoins de son enfant. Elle obtient le Capes et devient professeure documentaliste dans un lycée de banlieue parisienne, où elle exerce toujours aujourd'hui. « *Je me suis attachée à ce métier, il me plaît énormément. Aussi, je me rends compte qu'il me permet de voir des gens. La période d'écriture, c'est tellement solitaire que c'est tout de même chouette d'avoir des collègues à la machine à café. Et j'adore observer les adultes de demain !* »

C'est donc en parallèle de sa profession qu'elle écrit *Ça raconte Sarah*, et l'envoie sans en parler à ses proches, à plusieurs éditeurs. « *J'ai reçu trois réponses simultanées… Je ne m'attendais pas du tout à ça, je ne pensais même pas qu'on pouvait avoir le luxe du choix ! Et Minuit, c'était la cerise sur le gâteau ! Je n'ai même pas tellement fêté, je n'y croyais pas du tout. À chaque étape, je me disais : "Attends la prochaine avant de célébrer, il pourrait se passer quelque chose entre-temps"…* » Mais le parcours du roman ne connaît pas d'accident, et il paraît en librairie, reçoit le succès que nous lui connaissons. La primo-romancière se voit propulsée dans un milieu qu'elle ne connaît que de loin, par le biais de son père et de ses études de lettres : « *Par exemple, pour moi – c'était naïf uniquement, sans prétention aucune –, il était tout à fait normal d'être sur la liste du Goncourt ou du prix Médicis ! Je n'avais pas compris qu'en réalité n'apparaissaient sur ces listes que des livres extrêmement triés sur le volet, que ça représentait vraiment un infime pourcentage par rapport à la rentrée littéraire… Heureusement qu'à l'époque je ne connaissais pas ces chiffres, parce que ça m'aurait mis la pression. Je croyais que c'était le trajet de tous les livres ! En revanche, je ne suis pas tombée de ma chaise quand je n'ai pas reçu ces prix. J'avais bien compris que c'était quelque chose d'exceptionnel.* » •••

COMME UNE IMAGE

À partir d'un drame personnel – l'accouchement d'un enfant mort-né –, Pauline Delabroy-Allard signe avec *L'Immontrable* un récit digne et poignant, doublé d'une interrogation sur l'image, l'écriture et l'existence.

Quand on y pense, ce titre, c'est l'une des meilleures définitions de la littérature : *L'Immontrable*. Ce que l'on ne saurait montrer, donc, et qui trouve une existence grâce à la puissance des seuls mots, permettant une représentation, intime et subjective. Ainsi, ne verra-t-on jamais une photographie prise par Pauline Delabroy-Allard, à laquelle elle a donné un titre : « *Autoportrait des amoureuses au petit cadavre* ». Dans une chambre jaune, l'autrice et son épouse, S., tiennent dans leurs bras leur bébé mort-né, Jacob. « *Cette photo n'est pas montrable parce qu'elle pose des questions sans donner aucune réponse. Elle interroge le rôle de l'image, le statut du regard, la place de la mère, l'esthétique même de l'amour. Elle est là, dans mon téléphone, comme une tumeur qui se tient tranquille. Elle ne circule pas. [...] Est-ce que c'est ça, alors, l'immontrable ?* » Et, au fond, « *pourquoi ce besoin que l'image circule ?* » Toute l'histoire de ce drame personnel, Pauline Delabroy-Allard l'évoque, de la procréation jusqu'aux adieux à cet enfant, comme pour lui offrir un tombeau de papier. Mais, au-delà de l'émotion et de la compassion naturelles que l'on peut avoir, le présent récit touche grâce à sa richesse, sa profondeur. On connaissait déjà, bien sûr, les qualités stylistiques de celle qui nous avait séduit en 2018, sous les habits des éditions de Minuit, avec l'histoire d'amour de *Ça raconte Sarah*. Disciple assumée de Marguerite Duras, Pauline Delabroy-Allard décrit ici sans fard tout son parcours, brisant le tabou de l'interruption médicale de grossesse – ou IMG. D'ailleurs, sous sa plume, les acronymes (PMA, TEC, DPA…) prennent une tonalité particulière, révélant tout le pouvoir des mots, notamment lorsqu'ils annoncent une mauvaise nouvelle. C'est également le rôle de l'image qui est interrogé, tout comme ce deuil si particulier et la maternité – qui plus est dans un couple féminin. Et, bien sûr, la place de tous ces enfants, ces passages éclair auxquels on veut offrir l'éternité. **Baptiste Liger**

EXTRAIT

★★★★★
L'IMMONTRABLE
PAULINE DELABROY-ALLARD
272 P., JULLIARD/CAMERA OBSCURA, 21,50 €

Tout en conservant son poste au lycée, Pauline Delabroy-Allard publie plusieurs albums jeunesse, un recueil de poésie, et un deuxième roman, *Qui sait*, chez Gallimard, avant de signer en cette rentrée d'hiver *L'Immontrable*. Ce nouveau texte est le deuxième titre de la collection « Camera obscura », chez Julliard, qui invite ses auteurs à déployer leur récit autour d'une image de leur choix, affichée en couverture du livre. Lorsque Caroline Broué, directrice de la collection, appelle Pauline Delabroy-Allard en lui proposant de se prêter à l'exercice, celle-ci pense d'abord refuser. Mais alors, une image s'impose à son esprit ; une image « immontrable », qui hante son téléphone depuis le mois de mai 2024. Une photo de famille où sa compagne et elle, à la maternité, posent avec leur fils Jacob, né sans vie après sept mois de grossesse, à la suite d'une interruption médicale de grossesse. Ce portrait de famille, l'autrice ne peut le montrer. Il ne sera pas sur la couverture du livre, il ne sera que décrit, et sa puissance évocatrice s'imposera par les mots, la tendresse, la pudeur, le regard d'une mère qui a vécu l'impensable et en a capturé l'image.

SORTIR DE LA PLAINTE

Refusant de qualifier ce texte de témoignage, l'autrice préfère parler d'une traversée, d'un récit littéraire, qu'elle construit par étapes : celles du développement d'une photographie, du flou à la fixation, en passant par le négatif : « *Bien sûr, ça part d'une expérience intime, et aussi de la façon dont chacun traverse une perte, mais je ne voulais pas écrire pour témoigner. Il fallait que j'écrive pour trouver une forme. La littérature, pour moi, ça n'est pas un journal intime. Je voulais avec ce livre essayer de déplacer, d'élargir, de donner aussi un sens collectif.* » Car la procédure de l'interruption médicale de grossesse demeure un sujet peu abordé, si ce n'est tabou. « *Il y a beaucoup de gens touchés, peut-être pas intimement dans leur chair mais qui, de près ou de loin, sont affectés par ces deuils-là. Et ça, on n'en parle pas. Il y a une dimension politique dans ce livre, dans le sens où j'avais aussi envie qu'on ouvre un peu tous les yeux collectivement sur quelque chose qui concerne énormément de femmes, de couples, d'enfants aussi, qui sont soit ceux qui ont précédé ou ceux qui ont suivi des enfants morts. Et ça donne des existences très particulières, quand on est un enfant qui naît après un petit mort. Dès lors qu'on*

MARIO WALLNER/PEXELS

« La littérature, pour moi, ça n'est pas un journal intime. Je voulais avec ce livre essayer de déplacer, d'élargir, de donner aussi un sens collectif »

donne une dimension politique, dès qu'on affirme ce qu'on sait tous, c'est-à-dire que l'intime est politique, ça sort de la plainte. »

Et si le texte, profondément poignant, ne résonne pas comme une plainte, on pourrait interroger sa portée thérapeutique pour son autrice, qui tempère cette dimension en se référant à l'exercice littéraire : « *Le livre ne m'a pas spécialement apaisée. Je me rends compte en l'abordant que je suis très formelle ; il m'a donné des contours possibles pour parler de cette histoire, mais n'est pas du tout une consolation. Ça n'a pas été un livre difficile à écrire, ça n'a pas été douloureux, mais plutôt exigeant.* »

Une exigence déparée du syndrome de l'imposteur, nous précise en souriant l'autrice : « *Personne d'autre que moi n'aurait pu raconter cette histoire-là de cette manière. Et puis en fait, mon père est mort, donc je n'ai plus l'impression de prendre sa place… Au contraire, j'ai plutôt l'impression de continuer quelque chose qu'il avait commencé. C'est bien, cette séance de psy au petit matin !* »

L'OMNIPRÉSENCE DE L'ABSENT

Au moment de cet entretien, *L'Immontrable* n'a pas encore été découvert par le public, et l'autrice craint qu'il soit reçu comme un déballage, une mise à nu. Ce serait insulter la délicatesse de sa plume, qui brosse le portrait sensible, émouvant, d'un absent omniprésent et de la tendresse qui l'entoure. Car le drame est aussi émaillé d'éclats de couleur ; le rire qui contre l'horreur, l'amour de deux mères, l'ouverture d'un possible, « *celui de nommer, de faire exister les absents, les fantômes* ».

L'épouse de l'autrice, Sarah, a donné son accord pour le livre : « *Déjà, la pauvre s'est tapé* Ça raconte Sarah ! *Je lui ai dit que je veillerais à ce que l'on entende uniquement ma voix dans le livre, à ne pas la spolier de son histoire, ni elle, ni mes deux filles.* » Ni de celles d'autres parents endeuillés, auxquels Pauline Delabroy-Allard ne réserve pas exclusivement son livre. « *Il peut s'adresser à tous ceux qui ont senti qu'il leur manquait des images pour dire une expérience. Et je pense que ça peut arriver dans d'autres moments de l'existence, de vivre des choses extrêmement fortes pour lesquelles il manque des traces, il manque des images.* »

Celle qui s'affiche en couverture de *L'Immontrable* est une nature morte photographiée par l'autrice, où un bouquet de fleurs séchées et une bougie encadrent une carte postale représentant *Le Nouveau-né* de Georges de La Tour, huile sur toile sur laquelle deux femmes contemplent avec tendresse un enfant aux yeux clos. Et la douceur qui émane de l'image résonne avec celle que l'on lit dans cet objet littéraire bouleversant, cet *Immontrable* qui montre tant de talent. ■

Margaux Morasso

GELUCK EXPOSE LE CHAT

MUSÉE MAILLOL – PARIS

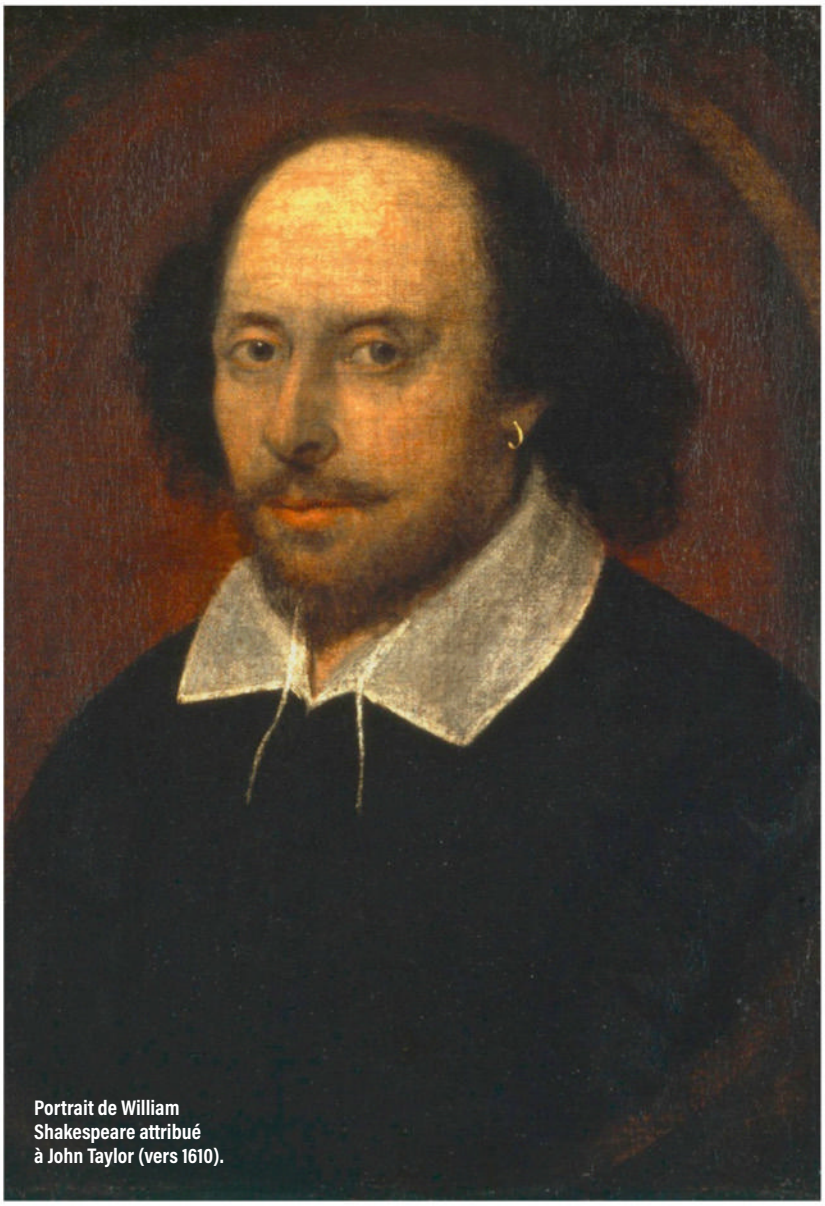
www.expo-lechat.com EXPO À voir maintenant !

tempora MUSÉE MAILLOL PARIS LCI LE FIGARO PARIS MATCH RATP sncfconnect PARIS PREMIÈRE RTL

De l'autofiction chez Shakespeare

LE BARDE EN SON MIROIR

William Shakespeare, pionnier de la mise en scène du moi ? À l'occasion de la sortie du film *Hamnet* – tiré du roman éponyme signé Maggie O'Farrell –, qui interroge le lien entre la tragédie subie par le dramaturge et la célèbre pièce *Hamlet*, *Lire Magazine* se penche sur la question du réel, nourriture première de la fiction, infusant l'œuvre du dramaturge.



Portrait de William Shakespeare attribué à John Taylor (vers 1610).

NATIONAL PORTRAIT GALLERY/LONDRES

Les zones d'ombre nimbant la vie de William Shakespeare sont si nombreuses et si denses que, pour déterminer à quel point son quotidien et sa production sont liés, on pourrait être tenté de commencer par se pencher sur cette dernière, dont la matière et les limites, au moins, sont connues, avant de partir en quête de ses origines. Ce serait, cependant, prendre le risque du sophisme de la cause unique : selon toute vraisemblance, ce ne sont pas tant, en effet, des événements précis qui ont informé le théâtre du Barde qu'un contexte général, un faisceau de circonstances – ce qui explique, par ailleurs, que la paternité de ses pièces soit attribuée à tant d'autres, de Francis Bacon à Christopher Marlowe en passant par Emilia Lanier née Bassano. Même si nous n'avons accès ni à des lettres ni à des journaux, il est clair que les œuvres de Shakespeare sont le reflet, entre autres, des évolutions de sa vie familiale, des progrès de sa vie professionnelle, des turbulences politiques et de sa vision d'un monde en perpétuelle évolution.

UN GÉNIE DES FORÊTS

Troisième des huit enfants de John Shakespeare et de Mary Arden, William voit le jour à la fin d'avril 1564 (le jour exact n'est pas connu) à Stratford-upon-Avon (Warwickshire), où son père occupe la charge de conseiller municipal. Très vraisemblablement scolarisé à la King's New School de la ville, proche de chez lui. Stratford, qui ne compte pas, alors, plus de 2000 habitants, est située au cœur d'un paysage de champs ouverts, de pâturages et de rivières. Des petits bois la bordent, mais la vraie forêt est celle d'Arden, à quelques kilomètres au nord qui, à cause de la présence humaine, n'est plus que l'ombre de ce qu'elle

***La Querelle d'Obéron et de Titania,* scène de *Songe d'une nuit d'été* peinte par Joseph Noel Paton en 1849.**

a été. Car ce lieu, autrefois, était un no man's land peuplé de brigands et de vagabonds, et nimbé de mille mystères. Dans *Songe d'une nuit d'été,* dans *Cymbeline*, dans *Titus Andronicus*, ce sanctuaire sylvestre symbolise la mémoire populaire, ancestrale. Dans *Comme il vous plaira*, il a l'allure d'un véritable mythe, intégrant à la fois certains éléments de *Rosalynde*, le roman de Thomas Lodge, dont Shakespeare s'est amplement inspiré, et d'autres de la forêt réelle, telle qu'elle était à l'époque, telle, également, qu'elle subsistait en ses rêves de jeunesse : rien moins qu'un autostéréotype nostalgique au parfum de Merry England. De fait, le Barde, toute sa vie durant, conservera un goût prononcé pour le surnaturel, le merveilleux. Les spectres et les sorcières ne sont pas étrangers à son temps – ils piaffent aux portes de l'Histoire, revêtus de la défroque de la métaphore. *Périclès* est l'une des histoires qu'on lui raconte au coin du feu, de même que les contes de son enfance imprègnent la trame de *La Mégère apprivoisée.*

INSPIRÉ PAR LES ANCIENS

Du contact naît l'imitation qui, peu à peu, engendre l'invention, et c'est dans ce creuset que le génie infuse. Mais sur quelles flammes ? Shakespeare est le produit d'une éducation principalement latine dominée, entre autres, par Virgile et Horace ; Ovide demeure l'influence primordiale. Dans *Titus Andronicus* (1594), le jeune Lucius parle des *Métamorphoses* à son grand-père. Les quinze livres du poète exaltent l'éphémère, le désir, le changement, et les vers du jeune prodige anglais magnifient sa verve naturelle, son art du développement et des effets de surprise. Parallèlement, William étudie Salluste, Plutarque, César, Sénèque, Juvénal, dont il est difficile de ne pas retrouver l'influence, à des degrés divers, dans des pièces telles que *Roméo et Juliette*, *Jules César* ou *Antoine et Cléopâtre*.

Les arts de l'élocution et de la rhétorique, leurs pièges et leurs attraits, contribuent aussi à la formation intellectuelle de l'auteur d'*Hamlet*. Le théâtre est, il faut le dire, l'une des pierres d'angle de l'enseignement élisabéthain. Au-delà des joutes orales, les bons mots et autres envolées lyriques dont les personnages de Shakespeare se rendront plus tard coupables trouvent leur origine dans cet apprentissage : voilà pour la forme.

« LE MONDE ENTIER EST UN THÉÂTRE »

Pendant ce temps, son père se débat dans des difficultés qu'il ne peut ignorer. Dès la fin des années 1570, John Shakespeare connaît d'importants revers financiers. Il cesse de se rendre aux réunions du conseil municipal (et finit par y perdre sa fonction) et, en 1592, est recensé parmi les hommes de sa région évitant les offices religieux par crainte d'être arrêtés pour dettes. Des archives indiquent qu'il est poursuivi pour commerce illégal de laine. Il accorde des prêts abusifs et peu rémunérateurs, à une époque où la loi punit sévèrement (amende, voire emprisonnement) le vice de l'usure. L'obsession de son fils pour les questions d'honneur, de réputation et de ruine (*Hamlet*, *Othello*) peut-elle avoir une autre origine ? La description de pères bafoués, ou confrontés à des revers de fortune – *Le Roi Lear*, *Le Marchand de Venise* – puise certainement à la même source. •••

EN FRANÇAIS DANS LE TEXTE

***Hamlet* par Frédéric Boyer, *Songe d'une nuit d'été* par Olivier Cadiot : cet hiver, deux écrivains ravivent la voix de Shakespeare dans deux traductions inédites.**

« *Chaque traducteur, suivant son goût et son tempérament personnels, sera sensible à telle qualité de Shakespeare plutôt qu'à telle autre et s'attachera spécialement à la rendre »,* écrivait André Gide. Parallèlement à la sortie du film *Hamnet* paraissent deux nouvelles traductions de pièces de Shakespeare : chez Gallimard, celle de *La Tragédie de Hamlet, prince du Danemark*, signée Frédéric Boyer, et chez P.O.L, celle du *Songe d'une nuit d'été* par Olivier Cadiot. Si ces deux écrivains sont des familiers du grand William – on doit au premier les traductions de *La Tragédie du roi Richard II* et des *Sonnets* et au second, celles du *Roi Lear* et de *La Nuit des rois* –, ils travaillent, chacun, très différemment. Olivier Cadiot privilégie la fidélité au texte originel, Frédéric Boyer cherche à le faire entendre avec plus de clarté, de modernité et de simplicité. Dans la qualité de leur réception par le lecteur, les deux options se valent : elles ont donné deux textes magnifiques, qu'on a hâte d'entendre résonner sur une scène de théâtre.

Dominique Poncet

NATIONAL GALLERIES SCOTLAND – GOOGLE ART PROJECT

À 18 ans, Shakespeare épouse Anne Hathaway, la fille d'un fermier de Shottery, près de Stratford. Sa hâte s'explique notamment par le fait que sa jeune épouse est enceinte. Six mois après la noce, elle accouche d'une fille, Susannah ; les jumeaux Hamnet et Judith naissent un an et demi plus tard. Hamnet meurt à 11 ans – un drame qui, probablement, influencera son père pour l'écriture d'une certaine pièce *(lire encadré ci-contre).* Susannah et Judith, elles, se marieront, vivront de longues vies et causeront à leur père quelques soucis. Nombre de ses pièces tardives – *Le Roi Lear*, *La Tempête*, *Périclès* – mettent en scène brouilles et réconciliations avec des filles.

Et le travail ? Fondée en 1594, la troupe du Grand Chambellan, au sein de laquelle Shakespeare travaille comme acteur et dramaturge, s'impose, en 1603, comme l'une des deux compagnies londoniennes majeures. La vie menée par le comédien au côté de sommités telles que Richard Burbage, Augustine Phillips, John Heminges ou le petit Will Kempe, le clown le plus fameux d'Angleterre, ne peut que façonner son écriture et son goût, répondant à ceux du public pour, pêle-mêle, la tragédie, l'humour, les histoires de fantômes, la musique, les duels, les joutes politiques, etc. La scène vibrante, l'esprit d'émulation le poussent à innover sans cesse.

Le Globe Theatre, à Londres, où Shakespeare a présenté ses œuvres les plus célèbres.

LOOK AND LEARN/BRIDGEMAN IMAGES

L'idée de l'existence considérée comme une pièce de théâtre n'est pas non plus sans importance. La métaphore de Jacques dans *Comme il vous plaira, « Le monde entier est un théâtre, et les hommes et les femmes ne sont que des acteurs ; ils ont leurs entrées et leurs sorties »* était déjà un lieu commun à la Renaissance. À Londres, au XVI^e^ siècle, elle devient un truisme. Si la vie est une pièce, alors la pièce se doit d'être plus grande, plus intense, plus tragique, plus folle que la vie même. Contrairement à ses confrères, cependant, qui se spécialisent dans un genre ou dans l'autre, Shakespeare excelle dans tous et ses œuvres, qui se répondent et s'annoncent les unes les autres, gagnent en force et en signification dès lors qu'on les met en regard. Et que l'on considère les trémulations de l'Histoire…

LE REFLET DES PRÉOCCUPATIONS DE L'ÉPOQUE

Travailler sous Élisabeth I^re^ (qui régna jusqu'en 1603) et Jacques I^er^ (qui mourra en 1625 – il est le fils de Marie Stuart, exécutée sur ordre de la même Élisabeth) signifie s'adapter aux goûts royaux et aux sensibilités politiques, tout en se gardant de la censure. Les deux monarques, figures marquantes de leur temps, fascinent évidemment Shakespeare et influencent son œuvre. Ses pièces historiques reflètent les angoisses liées à la succession et à l'identité nationale, et répondent aux préoccupations du moment. *Troïlus et Cressida*, par exemple, est jouée sous le règne des deux monarques, avec un succès auquel le mépris professé par les Anglais pour les Grecs n'est sans doute pas étranger.

Des comédies aux tragédies, puis aux romances, les étapes de la vie de Shakespeare se reflètent sans conteste dans sa production. Les années 1590 sont celles des pièces historiques de jeunesse, optimistes et énergiques. La période 1600-1608 représente une ère plus sombre (*Hamlet*, *Othello*, *Macbeth*, *Le Roi Lear*), celle de la perte et des incertitudes. Arrivent ensuite les fables dernières, le thème du pardon, des retrouvailles et… de la magie (*La Tempête*, *Cymbeline*, *Le Conte d'hiver*), coïncidant avec son retour à Stratford et une période plus calme de son existence, avant sa mort sans cause identifiée. Passé de l'autre côté du rideau, le Barde est devenu immortel. ■

Fabrice Colin

Cette gravure du XIXe siècle imagine Shakespeare lisant *Hamlet* à sa femme et à ses enfants.

THE ECLECTIC BY PERINE & GILES/GEORGE EDWARD, 1837-1885

HAMNET/HAMLET

LE DRAME PERSONNEL DERRIÈRE LA TRAGÉDIE UNIVERSELLE

Maggie O'Farrell raconte dans *Hamnet* comment Shakespeare, anéanti par la mort tragique de son fils unique, fera de cet épisode intime et douloureux un chef-d'œuvre intemporel, qu'il intitulera *Hamlet.* De quoi lever – ou nourrir ! – un peu le mystère sur la vie du dramaturge.

Damned ! Il aura donc suffi d'une lettre, dans un prénom qui en comporte six, pour troubler le regard des exégètes qui, de ce fait, et en l'absence de documents ou témoignages incontestables sur la biographie du plus grand dramaturge de tous les temps, ont dû, pendant plus de quatre siècles, supputer sur sa vie et ses sources d'inspiration. En 2020, la Britannique Maggie O'Farrell publie *Hamnet (lire l'entretien page 58).* S'appuyant sur son statut de romancière, l'écrivaine-journaliste a osé porter un autre regard sur le grand William. Elle fait de lui un jeune rebelle, tourmenté, bientôt éperdument amoureux d'Agnes (dans la réalité, une jeune femme nommée Anne Hathaway), une belle sauvageonne qu'il épousera dans sa ville natale de Stratford ; puis, au fil des pages, un père aimant ses trois enfants, malgré une carrière de dramaturge menée avec éclat à Londres. Toutes ces prémices d'aventures, de joie et de bonheur, pour essayer de donner une idée du cataclysme que fut, pour le dramaturge brillamment malicieux de *La Mégère apprivoisée,* la mort, à 11 ans, par maladie, de son seul fils, Hamnet.

Une mort qui le hantera toute sa vie de poète et qui rôdera ensuite dans toute son œuvre… On retrouve William environ quatre ans plus tard, à Londres où, après l'avoir écrit, il met en scène *Hamlet.* Maggie O'Farrell fait assister Agnes à la première représentation. Une Agnes qui comprend, au fur et à mesure de la représentation, l'origine de cette tragédie écrite par son époux, et qui perçoit, avec une évidence de plus en plus indiscutable, que derrière la beauté grandiose et inaltérable des tirades de la tragédie se cache en fait la douleur d'un père anéanti. Un père pudique jusqu'au secret qui, pour ne laisser aucune trace de sa vie privée ni de ses émotions, et peut-être aussi pour mettre son chagrin plus loin de lui, a eu l'idée saisissante d'inverser les rôles du père et du fils. Dans la pièce, le fils, Hamlet, est un jeune homme cultivé, passionné de théâtre, tourmenté par les questions existentielles et écrasé par la mort de son père assassiné qui lui apparaît désormais sous la forme d'un spectre… *« To be or not to be »* : rester et combattre, ou disparaître, brisé par le chagrin, que vaut-il mieux ? La tragédie s'écrit. Sous la force de ses mots, elle semble soudain sortir des entrailles d'un père sans plus laisser de place au doute sur sa dévastation. D'ailleurs, Shakespeare n'a-t-il pas donné le prénom de son fils au titre de sa tragédie ? Pourquoi alors « Hamlet » et non « Hamnet » ? En exergue de son roman, Maggie O'Farrell a pris soin de rappeler qu'à l'époque élisabéthaine, dans les registres paroissiaux, « Hamlet » et « Hamnet » étaient des noms interchangeables. Un détail essentiel qu'au fil du temps on avait oublié ! Histoire d'amour, roman d'une époque, tragédie d'un homme, et aussi, ici, celle d'une mère… Il était évident qu'un(e) cinéaste s'intéressât un jour au *Hamnet* de Maggie O'Farrell, qui, par la seule puissance de son roman, rend plausible la thèse suivant laquelle, malgré ses stratagèmes pour s'effacer de l'Histoire, Shakespeare fut un être de chair et de sang, s'inscrivant dans son époque et écrivant le plus souvent masqué, avec ses joies et drames personnels. Installée aux États-Unis, la réalisatrice chinoise Chloé Zhao (deux oscars en 2021 pour *Nomadland*) s'est emparée de cet *Hamnet (lire la critique page 59).* Avec un brio époustouflant. *Damned !*

Dominique Poncet

« Il était temps de rendre justice à Anne Hathaway »

Sorti au printemps 2021 en France, *Hamnet* de Maggie O'Farrell imagine la courte vie du fils de Shakespeare et le deuil de ses parents, centré sur le point de vue de la mère. La réalisatrice Chloé Zhao en a tiré une adaptation cinématographique sensible et à fleur de peau, écrite en étroite collaboration avec l'écrivaine.

Pourquoi avoir choisi de raconter la mort d'Hamnet, le fils unique de Shakespeare, non pas du point de vue du dramaturge, mais de celui de sa femme, Anne Hathaway ?

M.O.F. À l'origine, je pensais écrire un livre sur un père et son fils. Je voulais redonner vie à ce garçon, dont on sait si peu de choses si ce n'est qu'il est mort à l'âge de 11 ans et qu'il porte un nom quasi identique à celui d'une des plus célèbres pièces de son père. Seules quelques années séparent la mort de cet enfant et l'écriture de *Hamlet*. Pour moi, il était impossible d'y voir une coïncidence, la symbolique était forte. Je voulais qu'on se souvienne d'Hamnet, qu'on sente qu'il a compté, qu'il a été aimé et pleuré. Sans lui, nous n'aurions sans doute pas eu *Hamlet*, même *La Nuit des rois*. Et en effectuant mes recherches, j'ai été choquée par la manière dont sa mère était dépeinte. On ne nous a transmis qu'une version : celle d'une femme inculte, paysanne, qui aurait piégé un génie dans un mariage malheureux. Mais il n'existe pas la moindre preuve de tout cela ! Au contraire, si on lit les pièces de William Shakespeare, on y trouve beaucoup de femmes aimantes, intelligentes, loyales. Il était temps de rendre justice à Anne Hathaway.

> « Je voulais qu'on se souvienne d'Hamnet, qu'on sente qu'il a été aimé et pleuré »

Vous avez cosigné le scénario de l'adaptation cinématographique avec la réalisatrice Chloé Zhao, comment s'est passée votre collaboration ?

M.O.F. Quand Chloé m'a proposé d'écrire le scénario avec elle, j'ai d'abord refusé car je travaillais sur un autre projet. Mais après une longue discussion, je me suis laissé convaincre et je ne le regrette pas ! Nous échangions sans cesse nos versions, nos idées. Chloé adore laisser des notes vocales – parfois très longues, jusqu'à cinquante-huit minutes ! – pour réfléchir à haute voix. Moi, je fonctionne à l'écrit. Nous étions donc très complémentaires : elle dans la fluidité, moi dans la structure.

Le roman alterne entre passé et présent, tandis que le film suit un déroulement plus chronologique. Pourquoi ce choix ?

M.O.F. Passer d'un roman de 350 pages à un film de deux heures implique de resserrer le récit. Sur la page, on peut naviguer entre les époques sans perdre le lecteur. Mais au cinéma, cela peut devenir confus. Chloé tenait à une narration continue, et c'était la bonne décision.

Après *Hamnet*, verra-t-on un autre de vos romans adapté à l'écran ?

M.O.F. Oui, il y a un projet d'adaptation du *Portrait de mariage* par Audrey Diwan. J'admire beaucoup son travail, notamment sur *L'Événement*. Elle a un sens du détail et une finesse dans l'observation des rapports de pouvoir qui conviennent parfaitement à ce récit. J'ai hâte de découvrir sa vision. ■

Propos recueillis par Ilan Ferry

HAMNET
MAGGIE O'FARRELL
TRADUIT DE L'ANGLAIS PAR SARAH TARDY, 408 P., 10/18, 9,20 €

L'ŒUVRE DE MAGGIE O'FARRELL EST PUBLIÉE EN GRAND FORMAT CHEZ BELFOND.

FACEBOOK MAGGIE O'FARRELL

Hamnet de Chloé Zhao.

UN OSCAR POUR LA FAMILLE SHAKESPEARE !

La réalisatrice Chloé Zhao offre une adaptation austère et bouleversante du roman de Maggie O'Farrell, portée par l'actrice irlandaise Jessie Buckley. Immense *Hamnet*.

Une lettre vous manque et tout est dépeuplé. Ou, plus exactement, une lettre change. C'est ce à quoi on pense, spontanément, en voyant le titre du (magnifique) roman de Maggie O'Farrell, aujourd'hui adapté par Chloé Zhao : *Hamnet*. Un intitulé qui, évidemment, rappelle *Hamlet* et plus généralement Shakespeare. Celui-ci est au cœur de cette histoire, même si son nom n'est ici prononcé que très tard. Produit SVP par le duo Steven Spielberg-Sam Mendes, le nouveau long-métrage de la cinéaste oscarisée de *Nomadland* se focalise en effet sur un jeune couple, Will et Agnes, dans la campagne anglaise de la fin du XVI^e^ siècle. Ce jeune poète et précepteur, un peu fauché et qui doit payer les dettes paternelles, va s'amouracher de celle que certains considèrent comme une sorcière, qui passe son temps dans la forêt. Malgré l'opposition de la famille de cette dernière, les tourtereaux se marient, et auront trois enfants. Mais, alors que la carrière théâtrale de Will prend son envol – lui valant d'être souvent retenu à Londres –, un drame viendra bouleverser la famille, au moment où l'épidémie de peste bat son plein dans le pays.

Le petit Hamnet va en effet en mourir, à l'âge de 11 ans, sous les yeux d'Agnes. Et en l'absence de Will… Au-delà de la tragédie intime ici décrite, Chloé Zhao – aidée par Maggie O'Farrell, qui a cosigné l'adaptation (assez libre) de son propre roman avec la réalisatrice – livre une œuvre digne et austère. Après un passage pas totalement satisfaisant dans l'univers Marvel (*Les Éternels*), elle retrouve sa patte sèche et subtile en changeant pourtant d'univers. Il en résulte une œuvre poignante et poétique (quelle manière de saisir la nature !), à l'austérité salutaire, sur un sujet impossible. C'est bel et bien du deuil qu'il est ici question, mais plus encore de la façon de le vivre. Mais *Hamnet* s'interroge aussi avec brio sur les méandres de la création, jusqu'à un final insoutenable d'émotion, sur fond d'*On The Nature of Daylight* de Max Richter, nous montrant que les fantômes ne sont pas forcément ce que l'on imagine. Cette puissance émotionnelle, on ne l'avait pas ressentie sur grand écran depuis *Manchester By the Sea* ! On n'oubliera pas non plus les interprètes et, en premier lieu, Jessie Buckley – dont on voit mal comment elle pourrait rater l'oscar (enfin, on ne sait jamais), tant certains plans hantent votre mémoire. Les fantômes, on vous dit.

Baptiste Liger

→ **Hamnet**
de Chloé Zhao, avec Jessie Buckley, Paul Mescal, Emily Watson…
En salles.

FOCUS FEATURES, LLC. ALL RIGHTS RESERVED.

LE LIVRE À LIRE

BERNARD LEHUT

Dis-moi ce que contient ton smartphone et je te dirai qui tu es – tout du moins, pour partie… C'est ce constat, que nous avons tous sûrement fait, qui est à l'origine du nouveau roman de DELPHINE DE VIGAN, *Je suis Romane Monnier*. L'occasion pour cette romancière de l'intime, qui a par ailleurs intégré toutes les règles du thriller, de composer une étrange et captivante intrigue, à partir des codes langagiers des nouveaux modes de communication. Entretien en mode avion.

« Avec l'IA, comment distinguerons-nous la vérité du mensonge ? »

Un smartphone confié à un inconnu par une jeune femme, Romane Monnier : quel potentiel romanesque recelait pour vous ce point de départ ?

Delphine de Vigan. Je voulais écrire un texte sur les traces. Initialement, j'avais d'ailleurs envisagé d'appeler le livre « Les Traces ». Celles qu'on laisse aujourd'hui ne sont plus les mêmes que celles que les gens de ma génération ont récupérées de leurs parents. À l'ère du numérique, l'abondance, l'incroyable multiplicité des marques que nous laissons m'interrogent énormément. Au milieu de ces empreintes pléthoriques contenues dans un objet aussi petit que nos téléphones, comment distinguer l'essentiel de l'anecdotique ?

Tout au long du livre, le lecteur va découvrir Romane par les traces qu'elle a donc laissées sur son portable. Il y avait là un véritable défi formel à relever !

D.D.V. L'expérience a été passionnante. Il fallait faire vivre ce téléphone sans que ce soit fastidieux : choisir ce que je désirais en extraire et surtout matérialiser ce contenu, donner l'impression, en ouvrant une page du roman, d'ouvrir un écran de téléphone. Avec le service maquette de Gallimard, nous avons joué sur le visuel, les logos, les polices de caractère sans tomber dans le mimétisme ni le gadget. J'ai travaillé aussi les différents registres d'oralité selon les interlocuteurs de Romane.

SMS, WhatsApp, messages vocaux, données d'applis, faut-il y voir un nouveau champ d'écriture à explorer ?

D.D.V. Oui, j'ai toujours aimé faire entrer dans un texte littéraire une langue qui n'est pas noble voire méprisée. Je m'y étais déjà essayée dans mon livre précédent, *Les enfants sont rois*, avec la langue des influenceurs sur Instagram ou TikTok.

Parmi les obsessions de Romane révélées par son portable figure *« sa peur de douter de tout »*. Craignez-vous, vous aussi, l'ère de la post-vérité ?

D.D.V. C'est la grande question d'aujourd'hui. Elle va devenir de plus en plus prégnante. Avec l'IA et la fabrication de n'importe quelle image, n'importe quelle voix, comment distinguerons-nous la vérité du mensonge lorsque les moyens de détecter le faux seront dépassés par les moyens de déjouer ces outils de détection ? Paradoxalement, j'espère que la littérature, par sa créativité même, sera mieux armée pour résister à l'IA

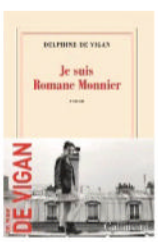
Vous êtes une romancière de l'intime, *Rien ne s'oppose à la nuit* en est une magnifique illustration, mais vous n'hésitez pas, comme ici, à embrasser les enjeux du présent. Quelle est votre conception de l'écriture ?

D.D.V. Je n'affirmerai jamais que la littérature doit être ceci ou cela. Je n'en sais rien, je cherche. Mon chemin passe par là. Il se trouve que je suis percutée dans mon intranquillité par l'époque. C'est ce que j'essaie de restituer dans un livre comme celui-ci. Je raconte le monde par le tamis de ma propre sensibilité.

Enfin, pour revenir au smartphone, utilisez-vous le vôtre dans votre travail d'écrivaine ?

D.D.V. Il m'arrive d'enregistrer des vocaux quand une idée me vient la nuit et que j'ai la flemme de me lever pour la noter dans mon carnet, à condition d'être seule sinon vous réveillez la personne avec qui vous êtes *(rires)*. En général, quand je les réécoute au matin, la voix embrumée de la nuit et le propos pas toujours cohérent donnent un résultat assez hilarant, et les idées qui semblaient géniales s'avèrent très déceptives ! ■

Propos recueillis par B.Le.



EXTRAIT

★★★★☆
JE SUIS ROMANE MONNIER
DELPHINE DE VIGAN
336 P., GALLIMARD, 22 €

➔ Retrouvez l'intégralité de l'entretien dans le podcast de Bernard Lehut, disponible sur nos réseaux sociaux et sur *ouest-france.fr*, à partir du 22 janvier.

AUDREY SOVIGNET – FRANCESCA MANTOVANI/GALLIMARD

64

LE JARDIN POÉTIQUE DE **THOMAS SCHLESSER**

62

JULIAN BARNES, SUR LE DÉPART

LE CAHIER CRITIQUE

84

HOMMAGE À **ANNEMARIE SCHWARZENBACH**

88

MAZAN OU LA CULTURE DU VIOL

ELLEN WARNER/STOCK – FONDATION HARTUNG-BERGMAN – SWISS LITERARY ARCHIVES (SLA) – FLORENCE DEMEUSY/HANS LUCAS VIA AFP

JULIAN BARNES

L'art de tirer sa révérence

L'écrivain anglais nous salue bien: c'est juré, il n'écrira plus de livres. Au moins a-t-il la bonté de nous le dire au bout d'un dernier tour de piste.

Voilà ce qu'on appelle une sortie réussie – même si elle nous serre le cœur. Désormais, il faudra donc faire sans Julian Barnes, c'est-à-dire sans ses analogies toujours inattendues et pertinentes sur l'amour ou la mémoire, sans sa façon joyeuse de mêler réflexion et narration, sans son scepticisme aimable qui ne l'a pas empêché de nous faire visiter le Paradis – au bout d'*Une histoire du monde en 10 chapitres 1/2* – et sans son style d'une malice accessible à tous. La perte est lourde: avec quelques camarades nommés Jonathan Coe ou Ian McEwan, Julian Barnes incarnait le souriant postmodernisme anglais, qui nous a prouvé qu'un auteur peut tout se permettre dès lors qu'il a fait du lecteur son complice! Sans ses romans, le monde sera un peu plus triste.

UN ROMAN TYPIQUEMENT BARNESIEN

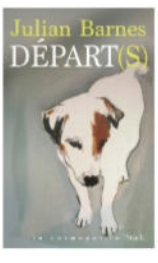
Alors, jetons-nous sur son dernier livre, ce *Départ(s)* typiquement barnesien, avec son histoire centrale percée d'un gros trou au milieu, ses plaisanteries existentielles (quand Barnes se découvre atteint d'un cancer « *incurable, mais gérable* »: « *Eh bien, comme… la vie elle-même, non?* »), ses métaphores à la fois incongrues et brillantes. Barnes est cet auteur qui, avant de nous avoir livré le moindre élément de narration, nous embarque dans une comparaison assimilant les relations du cerveau à la conscience aux rapports qu'entretient le QG des services secrets anglais avec ses agents dans les romans de John Le Carré! « *Comparez notre moi à un agent en opération, à qui l'on ne dit qu'une petite partie de tout ce qui est en jeu, juste assez pour qu'il puisse agir correctement et remplir sa mission. Cependant, comme on sait, les agents en opération peuvent être lâchés, désavoués, privés de fonds et d'informations, trahis. Le Circus nous manipule. Mais en même temps nous "sommes" notre cerveau.* » Ceci après nous avoir fait rire et penser avec le curieux cas d'un homme qui, frappé d'un AVC, s'est retrouvé doté du pouvoir de se rappeler dans l'ordre « *toutes les tartes aux pommes qu'il avait mangées jusque-là* » chaque fois qu'il savourait un tel dessert. Rares sont les auteurs capables de nous retenir par le seul spectacle de leur esprit en mouvement, mais on sait depuis *Une histoire du monde* que Barnes est de ceux-là. Capable aussi de lever des paradoxes des moments les plus noirs de sa vie: « *Il en était de même quand* [ma femme] *Pat mourait. La terreur et l'angoisse étaient tenues à distance en écrivant sur la terreur et l'angoisse, qui revenaient quand je n'écrivais pas.* » Page 20, il nous prévient sans précautions: « *1. Il y aura une histoire – ou une histoire dans l'histoire –, mais pas tout de suite; et 2. Ceci sera mon dernier livre.* »

> JULIAN BARNES INCARNAIT LE SOURIANT POSTMODERNISME ANGLAIS, QUI NOUS A PROUVÉ QU'UN AUTEUR PEUT TOUT SE PERMETTRE DÈS LORS QU'IL A FAIT DU LECTEUR SON COMPLICE

ET SI CE LIVRE D'ADIEU ÉTAIT SUIVI D'UN AUTRE?

Première promesse tenue (« *mais pas tout de suite* »): Barnes nous parle de Jean et Stephen, qu'il a connus à la fac, où ils formaient un couple. Quarante ans plus tard, Stephen sollicite l'auteur pour qu'il l'aide à retrouver son amour de jeunesse – après tout, il avait été le confident des deux. Barnes pense que « *c'est une très mauvaise idée* » et monte néanmoins un scénario cousu de fil blanc pour organiser « *de Grandes Retrouvailles* ». Mais on ne plaque pas impunément des clichés littéraires sur la réalité, et Barnes, qui le sait très bien, se retrouve passager d'une de ces fictions auxquelles seuls les mauvais romanciers osent donner des fins heureuses. Et c'est en tirant les leçons de cela qu'il nous souhaite bon vent, avec un dernier sourire grinçant: « *Permettez-moi plutôt de vous remercier pour votre fidèle présence – invisible mais persistante, comme mon cancer.* »

Auparavant, on aura découvert, grâce à Jean, qu'il est des gens que « *le bonheur ne rend pas heureux* ». Que la vie n'est pas, comme le prétend chaque film hollywoodien, une « *tragédie qui finit bien* »: plutôt « *une farce qui finit tragiquement* ». Que Proust, dans des brouillons de la scène de la madeleine, parlait d'un « *petit morceau de pain grillé* ». « *Et, dans la version suivante, c'était une biscotte* » – ce qui prouve que lorsque les romanciers évoquent leur méthode, « *nous pouvons être cordialement sceptiques* ». Cela vaut-il pour Barnes et sa décision d'arrêter là? Un espoir nous prend, lorsqu'il nous explique, Mallarmé en renfort, que « *la poésie des départs mène rarement à la gare ou aux aéroports* »: et si ce livre d'adieu était suivi d'un autre? Après tout, Barnes n'a pas tenu la promesse faite à Jean et à Stephen de ne pas écrire sur eux. Mais non, les dernières lignes sont trop belles, trop définitives, trop poignantes pour que l'histoire qui nous lie à l'auteur depuis plus de quatre décennies ne se termine pas là… ■ **Alexis Brocas**



EXTRAIT

★★★★★

DÉPART(S) [DEPARTURE(S)]
JULIAN BARNES
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ROYAUME-UNI) PAR JEAN-PIERRE AOUSTIN, 240 P., STOCK, 20,90 €

MARZENA POGORZALYSTOCK

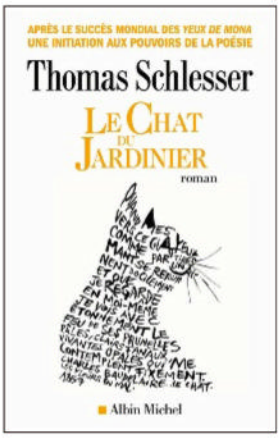
Thomas Schlesser

Le Chat du jardinier

Deux ans après celui formé par un grand-père et sa petite-fille, le nouveau duo imaginé par Thomas Schlesser est différent, tout comme le cadre de cette histoire. Nous voici dans un hameau de l'arrière-pays provençal, où la tempête de l'extérieur fait écho à celle qui dévaste Louis de l'intérieur depuis quelques heures : une tumeur mortelle a été diagnostiquée au chaton qu'il a adopté. Enfant de la région, homme dans la force de l'âge, jardinier solitaire déclaré hypersensible, il ne se résoudra jamais à faire piquer son animal. Une voisine récemment arrivée a déjà repéré l'étrange jardinier : Thalie, professeure de lettres fraîchement retraitée, qui vit là avec son compagnon un peu fantaisiste. C'est à reculons, mais avec son chat, que Louis se rend au premier apéro où elle l'invite : elle lui cite rapidement des vers de Desnos, d'Éluard ou de García Lorca. Et s'il ne trouve pas le sens de tout ça, il est saisi par la beauté qui s'en dégage. On lui a également conseillé de réciter des vers au chaton, pour lui faire entendre cette grâce.

Oui, le principe du *Chat du jardinier* est le même que celui des *Yeux de Mona* ! Ici, Thalie convainc Louis d'un pacte : chaque soir, autour d'un pastis, elle lui apprendra des vers, et leur sens, par dizaines (et autant d'écrivains). En échange, Louis soigne et redresse les plantes et les arbres meurtris de son domaine. Mais le scénario est plus fantasque, avec des personnages qui viennent s'immiscer dans ce pacte. Notamment ce voisin qui veut abattre les arbres pour planter… du chanvre et le vendre. Du chanvre qui, bien utilisé, pourrait calmer les douleurs du chat… Malgré quelques longueurs, le troisième roman de Schlesser ne se contente donc pas d'appliquer une recette connue.

Hubert Artus



THOMAS SCHLESSER
384 P. 22,90 €. COPYRIGHT ALBIN MICHEL.
EN LIBRAIRIES LE 28 JANVIER.

PASCAL ITO/ALBIN MICHEL

BIO EXPRESS

1977

Thomas Schlesser naît à Paris. Il s'orientera vers des études en histoire de l'art, soutenant en 2006 une thèse en histoire et civilisations : « Réceptions de Courbet. Fantasmes réalistes et paradoxes de la démocratie ».

2014

Il devient professeur à l'École polytechnique, puis est nommé à la tête de la Fondation Hartung-Bergman à Antibes, deux postes qu'il occupe encore. Biographe, essayiste, conférencier, il est reconnu pour son engagement envers la diffusion des connaissances sur l'art.

2024

Parution de son deuxième roman *Les Yeux de Mona* (Albin Michel). L'histoire d'une petite fille de 10 ans, condamnée à devenir bientôt aveugle, que son grand-père emmène une année durant dans les musées parisiens pour l'initier à la beauté de la vie par l'art. Succès phénoménal : 500 000 exemplaires vendus en France en un an, plusieurs millions dans le monde.

PREMIÈRE PARTIE

La voix des tempêtes

1

Saigner

Le chaton sommeillait, minuscule et tiède, dans une paume colossale. C'était celle de Louis, jardinier puissant et taiseux, dont le poids faisait craquer le cannage d'une chaise. Il se tenait assis à l'étage d'une humble maison en pierre. Son visage, inquiet, semblait près de se défaire. Du pouce, il effleurait un point, juste au creux de la gorge de la bête. Un point infime, qui pourtant occupait tout son esprit.

Louis veillait ainsi l'innocente boule de poils enroulée sur elle-même. Rêvait-elle ? À quoi donc pouvaient ressembler les songes d'un être si récemment venu au monde ? Tandis que cette pensée le traversait, il regardait par la fenêtre le balancement des grands arbres centenaires. La tempête s'intensifiait, tordait l'air, brisait les rameaux des oliviers. Mais le chaton, indifférent au vacarme, ronronnait. Dehors, les vrombissements anarchiques de l'orage ; dedans, le murmure régulier, apaisant, de l'animal…

Où avait-il appris que la fréquence de ce son oscillait entre 26 et 44 hertz ? Il ne s'en souvenait plus. Peut-être l'avait-il inventé. Mais il en était certain : le ronronnement est un signe plus ambivalent qu'il n'y paraît. Si le corps d'un chat vibre ainsi, de façon presque tellurique, ce n'est pas seulement pour manifester une joie pleine et entière, c'est aussi pour lutter. Ce souffle feutré soigne les blessures, guérit les maux, répare les os, les tissus, le sang. Louis caressait le pelage gris et blanc. Il aurait pu continuer sans fin.

Le ciel convulsait à présent, et emportait dans sa furie les paysages du Midi. Les pins penchaient, ployaient, sifflaient. Ils périraient peut-être. À chaque branche brisée, ils criaient leur peur de tomber jamais. Le vent accélérait encore, ivre de sa propre vitesse. Toute la campagne priait en secret pour que cesse cette frénésie insensée de l'air et de la pluie qui, sous l'effet des bourrasques, tombait à l'oblique. Et ce n'étaient ni les lances du mistral ni les colères familières de l'orage ou de la foudre, si fréquentes sur les côtes méditerranéennes, qui faisaient ce soir-là claquer les volets et sursauter les enfants, mais un tumulte d'une violence inconnue, presque surnaturelle.

Louis observait, inquiet, la saignée qui entamait les prairies et les champs. Dans la demeure voisine, il perçut un descellement de pierres sèches. La déflagration se confondit avec le désarroi qui l'habitait depuis le matin, comme si les éléments, dans leur déchaînement, donnaient corps à sa colère mêlée de chagrin.

Cette rage avait pour cause une funeste nouvelle. Le chaton était condamné à court terme – il mourrait prématurément, sans espoir possible, lui avait-on dit. Une dizaine de jours auparavant, l'homme avait noté que son compagnon lapait son lait avec moins d'appétit. L'animal se montrait contrarié au moment de plonger le museau dans sa coupelle. Louis l'avait alors conduit chez une vétérinaire fraîchement sortie de l'université et installée dans une ville voisine. Après une série d'examens, elle avait eu les mots fatals. Sous la douceur des poils s'était nichée une vilaine tumeur, au niveau de l'œsophage. Il n'y avait rien à faire. La jeune femme avait suggéré l'impossible : envisager une euthanasie, pour épargner à la bête les souffrances à venir.

Louis n'avait rien répondu. Il n'avait pas posé de questions ni dit « au revoir ». Il s'était contenté de reprendre le chaton contre lui et, instinctivement, de tourner son pouce là où le mal avait mystérieusement germé, espérant ainsi dissiper le cancer naissant. Puis il était revenu chez lui, meurtri. Alors, le vent avait commencé à se lever. Au début, il ne s'agissait que de souffles épars et tourbillonnants, mais à mesure que l'heure avançait, ils se changèrent en tornades. Les nuages, eux, restaient agglutinés, figés dans le ciel, prêts à déverser leurs trombes sans jamais s'arrêter.

***

Louis était de cette espèce d'individus qu'on qualifie de sensibles. Et même, selon un vocabulaire que la psychologie a fini par imposer dans le langage courant, il était ce qu'on nomme un « hypersensible ». Ce trait constitutif, voire central, de sa personnalité s'avérait d'autant plus déroutant que sa carrure de colosse lui conférait, en surface au moins, l'image d'une force invincible, presque métallique. Mais la bonté de son cœur avait transformé celui-ci en un organe tendre et friable comme l'argile. Naît-on « hypersensible » ? Ou le devient-on à la faveur des événements, notamment ceux de l'enfance ? Difficile à dire. Chez Louis, les premiers signes de cette extrême porosité à son entourage étaient apparus dès son plus jeune âge, au contact de la faune et de la flore. Fils unique de modestes bergers de Provence, il avait tôt ressenti une affection indéfinissable pour l'écorce des arbres et le pelage des bêtes – une tendresse si vive qu'elle avait éveillé en lui une empathie magnétique, propice aux sourires et aux larmes. Aussitôt jeté dans l'existence, il aima les moutons et les chiens de troupeau, bien sûr. Mais surtout les chats. Et pourquoi donc ? Parce que, dans une bergerie, un tel animal ne servait à rien,

DU POUCE, IL EFFLEURAIT UN POINT, JUSTE AU CREUX DE LA GORGE DE LA BÊTE. UN POINT INFIME, QUI POURTANT OCCUPAIT TOUT SON ESPRIT

disait-on… S'il était là, c'était à titre de compagnon, ce qui ne pesait pas lourd dans le nécessaire labeur du quotidien. Cette prétendue inutilité avait jadis touché le petit Louis au plus haut point, le renvoyant peut-être à sa propre sensation d'insignifiance et de vulnérabilité.

La Provence est sujette aux incendies – c'est son drame, son supplice de feu. Louis y avait assisté, terrifié et prostré, dès l'enfance. Souvent, des animaux fuyant les flammes et la fumée venaient se réfugier à la bergerie. Dans l'indicible douleur de voir périr les grands pins et les vignes, il trouvait pourtant une forme de joie : celle d'accueillir – il préférait ce mot à •••

recueillir – et de sauver des bêtes, parmi lesquelles ses compagnons félins. À l'époque, alors que sa main était encore trop menue pour servir de berceau, il leur offrait ses souliers vides en guise d'abris. Les chatons s'y glissaient, et les vieilles chaussures du garçon devenaient leur maison.

Depuis toujours, il croyait que son rôle était d'aider le vivant sans langage, celui qui ne pouvait articuler sa souffrance. Il était devenu un jardinier remarquable grâce à une qualité d'observation et une compréhension de la terre peu communes. L'hypersensibilité de Louis nourrissait son intelligence du monde et, derrière ses airs taciturnes, son cerveau foisonnait d'intuitions et de rêveries. Mais jamais il n'aurait imaginé accueillir un jour un chaton sans pouvoir veiller sur sa vie. Cette fois, l'incendie brûlait en lui, tandis qu'au-dehors, la catastrophe insistait.

Louis finit par s'assoupir sans trop savoir comment. L'aube venue, il cligna des paupières. Il s'aperçut que son énorme carcasse

DEPUIS TOUJOURS, IL CROYAIT QUE SON RÔLE ÉTAIT D'AIDER LE VIVANT SANS LANGAGE, CELUI QUI NE POUVAIT ARTICULER SA SOUFFRANCE

n'avait pas bougé de la chaise. Il y était demeuré assis, le torse replié vers les genoux, formant ainsi une cavité douillette pour le chaton, lequel ronronnait encore… Il se redressa. La petite bestiole s'éveilla à son tour et, d'un mouvement gracile, vint chercher du museau la main de son maître. « Bonjour », pensa Louis, sans que les mots franchissent ses lèvres.

Les deux compagnons se séparèrent enfin. L'homme se leva et le chaton bondit à terre. D'un même pas, ils s'approchèrent de la fenêtre baignée d'un arrogant soleil. Vu de dos et à contre-jour, le contraste de leurs silhouettes était saisissant. À gauche, un géant : cou de taureau, épaules massives d'où coulaient d'énormes bras flanquant une large cage thoracique et des hanches replètes, portées par des jambes si épaisses qu'on les aurait dites moulées dans du mortier. À droite, un minuscule bout de queue tout hérissé se faufilait, surmontant un arrière-train fluet et poilu. De part et d'autre de la petite tête jaillissaient des moustaches comme les gerbes d'une fontaine et, à son sommet, pivotait une paire d'oreilles à la pointe légèrement arrondie. Elles étaient si fines qu'elles semblaient découpées dans du papier.

Le duo entendit des cris à l'extérieur. Une voix masculine, pétrie d'accent slave, une autre, féminine, s'entremêlaient en une boucle de « Oh là là ! », « Pas possible ! », « Bon sang de bon Dieu ! » – autant d'exclamations dont la forme policée dissimulait une envie de jurer plus grossièrement. Louis finit par apercevoir les auteurs de ce lamento : c'était le couple de voisins qui venait d'investir la grande maison de l'autre côté de la route. Ils arpentaient leur propriété, dévastée pendant la nuit. Lui, agile octogénaire, s'agitait en tous sens, ramassait une à une les branches éparpillées, les examinait avec l'air désarmé d'un rescapé. Elle, vraisemblablement plus jeune, s'était juchée sur le tronc d'un pin couché au sol. Pointant du doigt le terrain raviné – où la boue avait déjà séché sous l'effet du jour naissant –, elle lança d'un ton théâtral les mots de Federico García Lorca : « Revoici le soleil. Le jardin saigne, jaune. »

Le chat miaula. Louis s'accroupit, l'attrapa, le serra. L'image d'un « jardin qui saigne » lui fit pleinement réaliser l'horreur des dégâts qui s'étalaient sous son regard. La nature s'apparentait à ces survivants d'un naufrage qui ont encore au fond de la pupille des traces d'épouvante et des poussières de folie. Les arbres, les pauvres arbres avaient souffert et leur bois brisé avait libéré des odeurs qui s'amalgamaient dans l'air matinal : l'éclat mentholé de l'eucalyptus, la fraîcheur acide des citronniers, le flot doux et mielleux du tilleul, la note résineuse des ifs flamboyants… Les prairies s'étaient retournées sur elles-mêmes, l'herbe métamorphosée en une incommensurable motte brune.

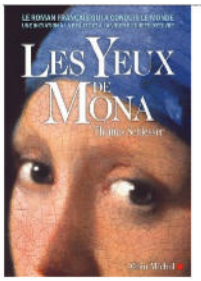
Dans le hameau où se blottissaient quelques demeures abandonnées, on remarquait un peu partout des volets pendant à un seul gond, des constellations de brisures de verre, des barrières descellées, des tuiles envolées. Les dégâts, bien que fâcheux, restaient cependant limités. Les habitations, rudimentaires, ne possédaient guère plus qu'une cour et un bout de gazon râpé. Seule la maison des voisins, face au logis de Louis, se distinguait par sa taille et l'étendue de son terrain. C'était une ancienne magnanerie, où l'on élevait autrefois le ver à soie. Trois siècles auparavant, elle faisait partie d'un immense domaine appartenant à la noblesse provençale. Il comprenait un mas central et des dépendances – dont l'une correspondait à la maison de Louis. Le mas avait été complètement saccagé lors de la Révolution. Démantelé, le domaine était devenu un hameau. Logiquement, on lui donna le nom de « hameau du Mas ».

***

Tout en continuant sa marche hagarde au cœur du désastre, l'octogénaire tonna :

— Ah là là ! Ne va pas te faire mal, ma sauterelle ! Il s'entendit répondre d'une voix enjouée :

— Tu me prendrais pour une vieille dame ? Et leurs rires chantants se mêlèrent. ■



L'INFO EN PLUS

Fin octobre 2025, la traduction en anglais des *Yeux de Mona (Mona's Eyes,* Europa Editions) se voyait décerner le très prisé prix Book of the Year outre-Atlantique. Thomas Schlesser devenait le premier lauréat non anglophone de cette récompense annuelle, remise par la grande chaîne de librairies Barnes & Noble. Elle assure au lauréat la mise en avant de centaines de milliers d'exemplaires à travers le territoire. L'ouvrage a ensuite intégré la prestigieuse « Best-sellers list » du *New York Times*, dépassant un temps Freida McFadden. **H.A.**

PATRICIA REZNIKOV

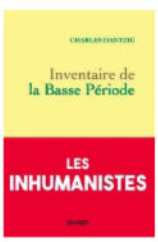
Quelle époque !

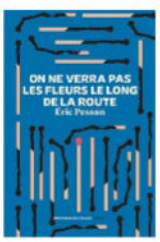
Vous avez le sentiment diffus que l'époque est funeste ? Vous éprouvez un certain vertige ? Vous n'êtes pas seul. Notre civilisation vit une marée basse, c'est-à-dire, selon Charles Dantzig dans son *Inventaire de la Basse Période* que, ayant quitté les sommets, nous naviguons en eaux troubles. « *Il y a eu l'âge de pierre, l'âge de fer et l'âge littéraire. L'âge littéraire est cette géniale période où la littérature a aéré le monde.* » Ce serait donc un passage nécessaire entre deux périodes de hauteurs sublimes et de promesses philosophiques. En attendant, il nous faut nous garder des dangers : vulgarité, populisme, tyrannie. N'ayons pas d'ambition, dit-il, mais des songes. Dantzig évoque ses héros imparfaits – Harvey Milk, James Baldwin, Proust, Gertrude Stein – et ses détestations – Houellebecq, Céline, écrivain brutal, Orwell le délateur, saint Paul le fanatique, Sade. Pierre Bayle, Laurent Tailhade, Maïakovski, Sidoine Apollinaire y ont toute sa considération. À la rubrique « Avant » : tout a toujours été pire. Gardons-nous de la moindre nostalgie et des causes, ce fantasme d'une machinerie impeccable. En cette Basse Période, la rapacité et l'incapacité sont devenues si déchaînées que leur rencontre ne peut qu'aboutir à la guerre. L'empereur Trump, et son « *bantoustan de dégénérés blancs et hétérosexuels au langage réduit à cent mots* », est le nom de la tyrannie, le machisme est son étendard. La décadence commence avec l'admiration de la force, l'histoire du XX^e^ siècle l'a assez prouvé. La bêtise est plus retentissante que l'intelligence, c'est là, hélas, son charme et on ne devient célèbre qu'avec des moyens malhonnêtes, pour cela il n'est besoin que de purin.

Les cools sont ennuyeux, préférez les angoissés ! nous exhorte-t-il. Un ordinateur n'est qu'un moulin à café électrique en mieux, et seuls les livres nous sauvent de la dématérialisation du monde. Quant aux commentaires des réseaux sociaux, ils ne servent qu'à noyer la pensée. Ayons de la pensée, justement, et non des idées ! Élégance, liberté de ton, tendresse, ironie envers les postures et amour de l'instant : « *Je crois à l'espace, je crois à l'imagination, je crois aux êtres, je crois aux actes et aux pensées. Basse Période ? Ce n'est pas triste. C'est une cause de combat. La vie, féroce vie, toujours à dompter.* » Tout est dit avec grande beauté. Après cela, nous voilà un peu moins désœuvrés.

« *Et pourquoi dans ces temps d'ombre misérable, des poètes ?* » se demande Éric Pessan citant Hölderlin dans son roman ambitieux et génial. *On ne verra pas les fleurs le long de la route* conte le road-trip d'un couple d'artistes performeurs, deux idéalistes blessés, décidés à fuir une société en proie aux cataclysmes climatiques et gangrenée par la cupidité, un monde où il n'y a plus de livres. Pour construire son récit, il puise dans pas moins de 1 034 citations d'auteurs classiques ou contemporains, de Dante à Hugo, de Kafka à Duras, de Borges à Beckett, de Shakespeare à Virginia Woolf, Kundera et McCarthy. Il s'agit de repeupler le monde moribond et analphabète par la littérature et la poésie. Le couple taille la route, détruit les symboles de la bêtise et de l'argent, s'aime, se quitte, jusqu'à trouver un lieu où les livres ont été sauvés du désastre. Roman politique, oulipien, audacieux, plein de grâce et d'admiration pour les écrivains. Une gageure, un pari magnifique qui réjouit l'âme ! ■

SEULS LES LIVRES NOUS SAUVENT DE LA DÉMATÉRIALISATION DU MONDE





★★★★☆
INVENTAIRE DE LA BASSE PÉRIODE
CHARLES DANTZIG
448 P., GRASSET, 24 €

★★★★☆
ON NE VERRA PAS LES FLEURS LE LONG DE LA ROUTE
ÉRIC PESSAN
208 P., AUX FORGES DE VULCAIN, 19 €

AUDREY SOVIGNET

SYLVIE GERMAIN

Les honneurs éprouvés

À 71 ans, l'autrice voit son œuvre consacrée par les Cahiers de L'Herne, tandis que *Murmuration*, son dernier ouvrage, évoque l'itinéraire d'un écrivain à la carrière chahuté par un milieu où vouloir faire du langage un art ne suffit pas.

TADEUSZ KLUBA/ALBIN-MICHEL

La dernière fois que l'on écrivait quelques mots sur Sylvie Germain, c'était il y a un peu plus de trois ans, en juin 2022, alors qu'elle était aux prises avec une affaire lunaire, victime d'une campagne de cyberharcèlement menée par une horde de lycéens passablement énervés par la difficulté d'un extrait de son roman, *Jours de colère*, choisi par l'Éducation nationale pour l'épreuve de français du baccalauréat. Passé la sidération, un goût amer pour ce qui devait être un honneur, accordé à une écrivaine qui, depuis quarante ans maintenant, explore sous toutes les coutures, avec une étrangeté aussi poétique qu'inquiétante, les turpitudes de notre si fragile condition humaine.

Pour célébrer en grande pompe ce tout récent anniversaire littéraire, la romancière s'offre en ce mois de janvier une double actualité. Avec d'abord un bel hommage qui lui est rendu par les prestigieux Cahiers de L'Herne. Évelyne Thoizet et Milène Moris, deux spécialistes de littérature contemporaine, deux « germainophiles » confirmées, se sont attelées à la radioscopie minutieuse d'une œuvre inclassable, insaisissable, parfois mystique, en faisant appel à un casting de choix : la philosophe Catherine Chalier, l'éditeur spécialiste de spiritualité Jean Mouttapa, le dramaturge Benoît Chantre et, bien sûr, de nombreux auteurs comme Alice Ferney, Véronique Ovaldé, Pierre Assouline, compagnons de route de l'écrivaine invités à dialoguer avec les essais et surtout les romans qui ont fait son succès. On reparcourt avec bonheur *Jours de colère*, fable maléfique au fond des bois, couronnée en 1989 du prix Femina ; *La Pleurante des rues de Prague* (1992), kaddish païen récité par une étrange créature en l'honneur des souffrances d'une ville maudite ; *Chanson des mal-aimants* (2002), course en avant d'une vagabonde, seule loin de la foule déchaînée ou encore *Magnus*, prix Goncourt des lycéens en 2005, récit déchirant d'un enfant de dignitaire nazi confronté au poids de l'Histoire.

À l'aide de fragments de journaux, d'essais d'actualité, de nouvelles inédites et même de la transcription d'un rêve à l'origine de ses premières œuvres, on est invité à pénétrer dans l'atelier où la romancière peint ce clair-obscur tourmenté qui sied si bien au chaos du monde et à l'actualité. D'ailleurs, Sylvie Germain fut souvent en avance dans les thématiques abordées. En 1991, dans *L'Enfant Méduse*, elle faisait déjà de l'inceste un sujet romanesque, un sujet de société, insistant sur la question du traumatisme et du silence imposé. Voilà finalement une récompense bien méritée que de figurer dans une bibliothèque où trônent en majesté les géants classiques, Proust, Dumas, Colette et les champions contemporains Echenoz, Ernaux, Bobin.

ENTRE HARMONIE ET LUTTE

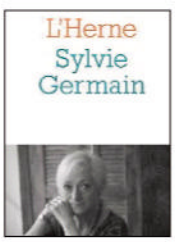
Mais il faut se méfier des honneurs en littérature. Ils ont tendance à glorifier le passé plutôt qu'à célébrer le futur. Rassurez-vous, à 71 ans, Sylvie Germain en a encore sous la chaussure. La preuve avec un nouveau roman, le premier depuis quatre ans, intitulé *Murmuration*. Un texte court d'à peine 200 pages mais qui contient en son

sein tout ce qui fait le sel de sa littérature et qu'on pourrait tout à fait interpréter comme une profession de foi. Elle s'en amuse même avec cette formulation inscrite en lettres d'or sur la couverture de son livre : « *Portrait de l'écrivain au crépuscule* ». L'écrivain en question, reflet trouble de l'autrice, c'est Samuel Nart. Assailli par les doutes et les fantômes. Il repense à son parcours, à cette existence traversée comme un rapport de force avec la littérature, entre harmonie et lutte, épanouissement et souffrance.

Son enfance au sein d'un milieu ouvrier modeste, avec très vite, dans une famille où les mots ne sont que des outils, où raconter des histoires à table, c'est « parler pour ne rien dire », l'envie de faire du langage un art. Son entrée en littérature, ses débuts irrévérencieux où sa « *veine bouffonne et pathétique* » séduit, son grand roman, son grand succès aussi, qui lui vaut un prix mais qui le coupe de sa famille parce qu'il a fait d'eux les personnages de son récit. Une fêlure qui le détournera de l'écriture pendant vingt ans, privilégiant les contingences d'une vie « normale », malgré la fadeur, les désillusions. Enfin le retour douloureux dans le milieu, dont il dit la cruauté avec un cynisme désabusé. Le tableau devient sombre et, il faut bien l'avouer, à mesure que Sylvie Germain déroule les revers qui jalonnent l'itinéraire d'un enfant pas gâté, on se dit que la vie d'écrivain n'est pas celle qu'on a parfois pu fantasmer. Puis, dans le dernier quart du livre, surgit un moment de grâce où le quatrième mur est brisé, où la fiction s'invite dans la réalité. Sous la forme d'un être multiple aux visage changeants, les personnages qu'il a créés viennent se rappeler au romancier pour le confesser, pour demander des comptes, pour évoquer ensemble ce qui leur a manqué pour briller. Dans la solitude de sa chambre à coucher, Samuel prend enfin la mesure de l'écriture et de sa terrible beauté. ■

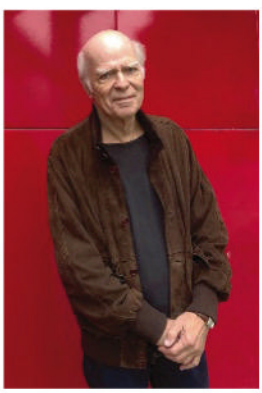
Léonard Desbrières

★★★★☆
MURMURATION
SYLVIE GERMAIN
208 P., ALBIN MICHEL, 19,90 €



★★★☆☆
SYLVIE GERMAIN
MILÈNE MORIS ET ÉVELYNE THOIZET (DIR.)
240 P., L'HERNE/LES CAHIERS DE L'HERNE, 39 €

Présence fantôme



AUDREY SOVIGNET - SOPHIE NAULEAU/ÉDITIONS HARDIES

Saluons d'abord le geste, celui de Sophie Nauleau et André Velter, de lancer, « *par défi et plaisir* », une maison d'édition avec un premier titre déclarant qu'*Il n'y a pas de place pour la mort*. La mort, les femmes et les hommes traversant ce récit tissé de merveilleuses fulgurances la fuient, en s'aimant, souvent, en se quittant sans un regard, parfois. En tentant de survivre dans les ruines d'une ville détruite par la guerre, et face à l'indifférence d'une mère. Mêlant souvenirs autobiographiques et littéraires, figures de grandes vivantes et de globe-trotters, Pascal Quignard s'interroge sur notre présence au monde, et ce qui reste de cette présence après que la vie s'est elle-même enfuie. S'il n'y a pas, dans ce texte, de place pour la mort, il y en a une pour les fantômes, qui « *nous poursuivent dans nos rêves* » et « *nous supplient pour rester avec nous* ». ■

Laëtitia Favro

★★★★☆
IL N'Y A PAS DE PLACE POUR LA MORT
PASCAL QUIGNARD
160 P., HARDIES, 19 €

MARQUE-PAGE

par Baptiste Liger

Couples de cinéma

Il a craqué. Patrick Besson – ou tout du moins son alter ego – vient de craquer pour une femme : l'actrice américaine Jennifer Carpenter, vue entre autres dans *L'Exorcisme d'Emily Rose* et, surtout, dans la série *Dexter*. « *L'équilibre charmant [de son] visage asymétrique* » obsède tellement le juré Renaudot qu'il part outre-Atlantique pour épouser celle qui campe Debra Morgan. Est-ce une bonne idée de s'enflammer pour la sœur d'un *serial killer* (à l'écran) ? Ce sera le début d'une odyssée déjantée, à la réussite très aléatoire (l'écrivain ne risque-t-il pas de passer pour un satyre ?) – qui pourrait coûter la vie à quelques stars d'Hollywood. Oui, il y a des facilités, des petites provocations superflues, mais *Le jour où je suis tombé amoureux* a des phrases qui font mouche, et un humour irrésistible – bref, un bon cru Besson. C'est à un couple de cinéma bien réel que s'intéresse la journaliste et romancière Emily Barnett, à savoir les Toscan du Plantier. Précisément à l'épouse, Sophie : celle que le grand public a découverte en décembre 1996, assassinée aux abords de sa résidence irlandaise. *Debout, comme une reine* revient sur ce fait divers retentissant, sur la vie et la personnalité de la victime et sur le cas très particulier de son meurtrier (le journaliste Ian Bailey, aujourd'hui décédé – condamné en France, mais jamais dans son pays !). C'est également un « romanquête » s'interrogeant sur la place des femmes et sur l'obsession d'Emily Barnett pour cette affaire. Qui compte bien des zones d'ombre et des éléments sidérants, tels ces mots de Sophie Toscan du Plantier : *« On meurt au vent, à la mer, à la terre ici, la pourriture s'étale au grand jour, rien de plus naturel. »*

★★★☆☆
LE JOUR OÙ JE SUIS TOMBÉ AMOUREUX
PATRICK BESSON
176 P., ALBIN MICHEL, 19,90 €.
EN LIBRAIRIES LE 29 JANVIER.

★★★☆☆
DEBOUT, COMME UNE REINE
EMILY BARNETT
216 P., GALLIMARD, 20,50 €

ET AUSSI...

★★★☆☆

LE DERNIER ROI DE MARETTIMO

GRÉGOIRE DOMENACH

272 P., CHRISTIAN BOURGOIS, 20 €

Ils ont grandi sur une île sicilienne, et se retrouvent au bout de cinquante ans. Dans l'intervalle, l'un des deux a vécu une vie extraordinaire : parti en 1938 en France, résistant dans les Glières, déporté à Mauthausen, libéré, il devient dans les années 1950 l'un des principaux cimentiers du pays. Mais au prix de quelles compromissions… Grégoire Domenach condense toute une vie dans ce roman bref et dense, l'ascension et les aventures pas toujours reluisantes d'un ambitieux dans la France de la guerre et des Trente Glorieuses. C'est brillant et très rythmé, avec un récit-cadre (les retrouvailles des vieillards en Sicile) qui élève l'histoire au rang de méditation sur l'amitié.

Bernard Quiriny

★★★★☆

APPEL MANQUÉ

CAROLE FIVES

128 P., L'ARBALÈTE/GALLIMARD, 17 €

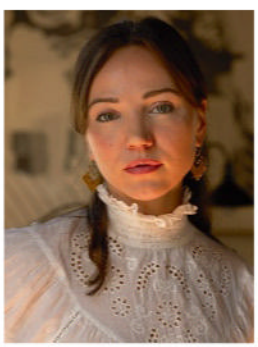
Neuf ans après *Une femme au téléphone*, Charlène est de retour avec son soliloque tragi-comique. À 73 ans, sa peur de mourir et d'être abandonnée par sa fille, mère d'un petit garçon, est exacerbée par la pandémie de covid. Elle s'ennuie ; elle n'a plus un sou ; elle se sent menacée par ses locataires : elle appelle. Et toujours sa fille décroche, se blindant face à la vague de culpabilisation qui déferle sur elle. Loin d'épuiser le dispositif, Carole Fives signe avec cette suite une réflexion sur la transmission. Dans chaque appel de Charlène résonne l'inquiétude d'avoir vécu sans partager ce qu'elle sait du couple et de la parentalité. Composer avec ce doute – représenté ici par le silence de la fille que l'on n'entend jamais –, c'est peut-être cela, l'amour maternel.

Gladys Marivat

MATHIEU SIMONET • CLARISSE GOROKHOFF

Deuil pour deuil

Des êtres chers qui ont disparu mais qui continuent cependant à vivre dans l'esprit de ceux qui les ont aimés ou côtoyés, tel est le sujet que partagent les bouleversants *Grain de beauté* et *Femmes tout au bord.*



Avant de mourir, Benoît avait demandé à Mathieu d'écrire sur lui, sur leur histoire d'amour, sur le grain de beauté signalant le cancer qui allait l'emporter en 2020. Suivant sa volonté, Mathieu Simonet livre un bouleversant roman autobiographique, où l'intime devient politique, où l'euphémisme n'est pas de mise mais les mots finement choisis pour évoquer la maladie, le deuil, la mort, *« ce nouveau grand projet qui [leur] tendait ses bras. »* Parmi les premiers couples homosexuels à convoler en justes noces après le vote de la loi de 2013, tous deux se voient confrontés à des questions auxquelles on ne pense pas devoir répondre à l'aube de la quarantaine. Partant en quête de l'homme qu'il a aimé, découvrant grâce à ses proches des traits insoupçonnés de son passé et de sa personnalité, Mathieu Simonet trace avec *Le Grain de beauté* un tendre et vivant portrait du disparu et d'une relation fauchée dans son âge d'or, dans lequel ni l'injustice ni l'amertume n'ont le premier rôle.

Femme tout au bord va aussi dans ce sens. Ainsi, à mesure que l'on avance dans ce récit à deux voix, quelque chose se resserre : la mort qui approche, l'amour qui s'échappe, les questions qu'on n'ose pas poser. Anouk atterrit à Albuquerque avec le cœur en vrac et l'idée un peu folle de rencontrer la mère de l'homme qui l'a quittée. Elle trouve plus qu'un fantôme : Faye, femme lumineuse dont les mails, la lucidité et la façon d'affronter son cancer continuent de vibrer dans la maison qu'elle a quittée. Entre la *casita* aux murs ocre, les marches au bord du canal, la kiva où brûlait le feu du quotidien, tout devient indice d'une vie qui déborde encore. Clarisse Gorokhoff sait ici capter ces frictions infimes où naît la vérité : la gêne du veuf, les silences d'un fils musicien, un rouge à lèvres au nom de chanson, un dossier de police enfoui dans une valise. Elle tisse un roman qui avance comme une enquête intime, avec une tension presque organique. Sa langue, ardente, sensuelle, fait de la peur et du rire deux forces qui s'aimantent. Ce livre ne parle pas seulement du deuil : il raconte comment une femme morte peut remettre une vivante sur pied. Certaines images sont de celles qui marquent une vie de lecteur. ■

Laëtitia Favro et Simon Bentolila

EXTRAIT

★★★★★

LE GRAIN DE BEAUTÉ

MATHIEU SIMONET

352 P., PHILIPPE REY, 22 €

★★★☆☆

FEMMES TOUT AU BORD

CLARISSE GOROKHOFF

240 P., ACTES SUD, 20 €

PH. MATSAS/EDITIONS PHILIPPE REY - STEPHAN GLADIEU/ACTES SUD

JULIE WOLKENSTEIN

Le tyran de ses dames

À travers les voix de cinq femmes, l'autrice livre dans le détail une enquête familiale visant un homme détesté.

Jeu de piste, escape game, de *L'Excuse* à *Et toujours en été*, Julie Wolkenstein est passée maître dans le saupoudrage d'indices, sa manière à elle de s'approcher de la vérité. Avec, ici ou là, quelques invariants : l'héritage d'une tante, un mariage raté, les jeunes des années 1990 fauchés par le sida, les tubes dansants de quelques décennies… et la demeure familiale normande de Saint-Pair-sur-Mer, « personnage » à part entière d'*Et toujours en été* (2020) que l'on retrouve dans ce onzième et fascinant roman de la fille de l'académicien Bertrand Poirot-Delpech, subtil kaléidoscope tressé autour d'un homme, un dénommé Osmond, trucidé un beau jour de 1994 sur un pont romain. Il fut le père, le mari, le frère, l'amant, l'ennemi de nos protagonistes. Le temps du confinement, entre Florence, Rome, Paris et Saint-Pair, cinq femmes prennent la parole, racontent, se racontent, et disent tout le mal qu'elles pensent d'Osmond, cet artiste raté et tyran domestique installé en Italie. L'une, tante Lidia, quasiment aveugle dans sa villa florentine, écrit un long mail à son petit-fils ; Amelia, la sœur cupide, parle toute seule ; Henriette, journaliste, prend des notes, et l'intrigante Serena se confie à un psy… Dans *Chimère*, on admire les procédés de narration de l'autrice, qui, détail après détail, témoignage après témoignage, affine les personnalités de ses créatures, traite de sujets graves (la pédopornographie, l'emprise) et n'hésite pas à revenir sur certains faits pour mieux les remettre en question. Le lecteur ne s'en lasse pas, si bien qu'il voudrait que ce jeu ne cesse jamais. ■ **Marianne Payot**

★★★★☆
CHIMÈRE
JULIE WOLKENSTEIN
384 P., P.O.L., 22 €.

Un amour de papier

Dans ce bref *L'Attrape-mots* aussi percutant que déstabilisant, Gilles Paris dessine une frontière entre invention littéraire et mensonge, entre écriture et dérive psychiatrique. La première partie donne voix à Jade, adolescente fragile qui s'imagine amoureuse de Holden Caulfield, le héros de *L'Attrape-cœur*. Rien d'innocent : le roman de Salinger a traîné une réputation sulfureuse, associé à quelques lecteurs tristement célèbres. Puis un second chapitre, plus court, renverse tout ce que l'on croyait savoir ; un troisième rebat encore les cartes – et ainsi de suite. Chaque partie éclaire ou contredit la précédente, comme une série de matriouchkas où s'inventent des vies parallèles, toutes traversées par le même amour toxique pour Salinger. À la chute, on interroge autant sur la fiction que sur la psychologie des lecteurs, loin du poncif de la littérature qui sauve. ■ **S.B.**

★★★☆☆
L'ATTRAPE-MOTS
GILLES PARIS
160 P., HÉLOÏSE D'ORMESSON, 18 €

HÉLÈNE BAMBERGER/P.O.L

QUE VAUT ?

LE NOUVEAU CHRISTOPHE BOLTANSKI

Sur le trait de côte normand, le narrateur du *Trait de côte* a hérité d'une maison, la maison du douanier, son aïeul. Une demeure qu'il n'habite pas mais qu'il *« occupe, comme un clandestin »*. Car ses véritables habitants ne sont plus, mais continuent de hanter les lieux. *« Je les ai toujours vus là, accrochés dans la première pièce en entrant, au-dessus du secrétaire en acajou. »* Sur le portrait de famille, cinq visages, déjà évanescents, condamnés par la tuberculose. Une maladie si terrible que le médecin lui-même évite de prononcer son nom. *« Une lente consomption. Un incendie sans flamme, la braise qui crépite et, in fine, un tas de cendres au fond du poêle. »* Dans cette maison où aucun objet ne lui appartient, le narrateur découvre cinq poèmes datés de 1929 et 1930, et se met en quête de leur plume. Progressant sur la pointe des pieds, paragraphe après paragraphe comme pour ne pas heurter la mémoire des défunts, Christophe Boltanski brosse le portrait de ces inconnus, pour qu'ils ne disparaissent pas une seconde fois, consumés par l'oubli. Indissociable des paysages côtiers, refuges des contrebandiers, leur caractère esquisse des personnalités auxquelles le lecteur s'attache, sensible à la pulsion de vie qui les anime quand la mort resserre autour d'eux son étreinte. D'un sanatorium de la Creuse à l'enfer des camps de concentration, un captivant jeu de piste se met en place à la recherche du temps perdu, dont la vie triomphe *in fine*. **L.F.**

★★★★☆
LE TRAIT DE CÔTE
CHRISTOPHE BOLTANSKI
288 P., STOCK, 20,90 €

KINGA WYRZYKOWSKA ▪ JULIA LEPÈRE

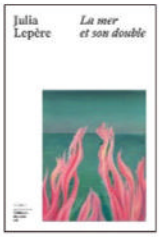
Arrêtez-les si vous pouvez

Deux romans féminins, audacieux et inspirés, qui brouillent nos repères avec le réel. Dans lesquels l'évasion peut prendre bien des formes.

Le rapport entre des doigts retrouvés dans une barquette de jambon, un plombier polonais et un lapin ? La patte de Kinga Wyrzykowska à l'œuvre dans son nouveau roman. On ouvre *Princesse*, et cela vous saute à la figure. Non pas l'étrange lapin aux yeux vairons qui donne son titre au roman, mais ce qu'il faut bien appeler le talent de l'écrivaine et traductrice franco-polonaise. Il y a dans la rapidité des portraits, les carambolages des scènes et des métaphores, la souplesse de la langue capable de trouver le détail propre au 16e arrondissement de Paris comme à un village en Pologne quelque chose qui vous emporte. Et qu'importe si le topo vendu en quatrième de couverture – la rencontre entre Barbara Lis, fille d'immigrés polonais et cadre dans une entreprise d'agroalimentaire, et Bébel, plombier polonais – ne se concrétise qu'au bout de cent pages, nous avons d'emblée l'essentiel : un roman qui travaille, ici à Paris et là-bas en Pologne, les questions de l'immigration et de la condition des femmes. C'est quoi, venir d'un pays qui est « *nulle part* », où les superstitions anciennes ont toujours cours ? C'est quoi, être un brave fils, une bonne immigrée ? La réponse malmène le couple parti s'installer en Pologne avec le lapin de Barbara. Tandis que l'animal grossit, la jeune femme ne tombe pas enceinte. Est-ce à dire que la greffe ne prend pas ? Un roman jubilatoire sur l'ambivalence de l'exil et l'attachement au pays des origines.

En plus d'avoir largement contribué à l'émergence en France de la « narrative non-fiction », les éditions du Sous-Sol assument depuis quelque temps une autre mission : servir de tribune aux voix féminines les plus inventives, les plus troublantes aussi, de la nouvelle génération. Après l'alchimiste Laura Vazquez, la « dure à queer » Phoebe Hadjimarkos Clarke et la déflagration Adèle Yon, c'est au tour de la poète Julia Lepère de venir triturer le langage pour infuser nos imaginaires. *La Mer et son double* est un premier roman foisonnant, sorte de matriochka littéraire où les récits s'enchâssent, où le réel s'effrite et s'illusionne. Western métaphysique dans une ville fantôme caniculaire, devenue le décor d'un film impossible à tourner, voyage paranormal sur un cargo du bout du monde où se multiplient disparitions et apparitions, conte fantastique empruntant au folklore inuit, quête intime d'une femme cherchant à appréhender son histoire et à dompter ses traumas : perdez-vous sans crainte dans le labyrinthe. Quand *Paris Texas* rencontre le roman *Terreur* de Dan Simmons. Vertigineux. ■

Gladys Marivat et Léonard Desbrières



★★★★☆
PRINCESSE
KINGA WYRZYKOWSKA
368 P., SEUIL/CADRE ROUGE, 22 €

★★★★☆
LA MER ET SON DOUBLE
JULIA LEPÈRE
272 P., SOUS-SOL, 21 €

L'ivresse d'un Paris perdu

Quadragénaire chômeur et jamais nommé, le nouveau héros d'un Florent Oiseau remarqué en 2023 pour *Tout ce qui manque* supporte que sa femme découche pourvu qu'il ait assez à boire. Il est aussi le père aimant d'une élève de CM2 dont il devra participer au spectacle de fin d'année dans un rôle de fée très déconstruit. Cette mise en abyme de son quotidien le sauvera peut-être, à moins que ce ne soit l'identification d'un mystérieux défunt du cimetière de Charonne où il nourrit les chats errants entre deux arrêts au bistrot. À suivre dans *Ma gloire* les longues phrases de ce monologue intérieur qui retombent toujours sur leurs pieds, on se dit que sur un thème bu et rebu l'auteur mérite qu'on trinque à sa santé : tout fonctionne par la grâce d'une écriture originale et d'un humour très au point, au service d'un fameux cocktail d'émotions. Triste, joyeux ou absent, le sexe sonne juste comme rarement ; c'est aussi le cas des pages sur la paternité, voire sur la résistance dérisoire des ultimes perdants qu'abrite l'est de Paris. Ni béquille ni fardeau, l'alcool projette dans une dimension parallèle ceux qui refusent d'être au monde. Ils y feraient pourtant plus de bien que beaucoup d'autres. ■

Antoine Faure

★★★☆☆
MA GLOIRE
FLORENT OISEAU
176 P., GALLIMARD, 19 €

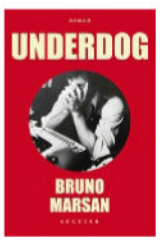
BÉNÉDICTE ROSCOT/SEUIL – ASTRID DI CROLLALANZA/ÉDITIONS DU SOUS-SOL

Sylvester Stallone dans *Rocky*.

Mon double d'Amérique

Demandez à votre moteur de recherche la traduction française du mot *underdog* et il vous répondra : « outsider ». Un sourire en coin, vous vous rappellerez que l'intelligence artificielle est artificielle et, pour avoir votre réponse, vous pourrez vous plonger dans le premier roman de Bruno Marsan. L'*underdog*, c'est celui ou celle qu'on n'attendait pas, donné perdant d'avance, un moins que rien, un « *bum* », comme le dit Sylvester Stallone tout au long de son premier long-métrage *Rocky*. C'est par une scène de ce film que Bruno Marsan commence son histoire, à la fois une biographie de l'acteur américain et un récit personnel, qui prend ses racines dans un petit village du « *Béarn primitif, dans le nord-ouest de la chaîne des Pyrénées* », en 1975. Le rapport entre les deux ? On se le demande un peu, jusqu'à ce que le responsable du ciné-club du collège glisse une VHS du film devant les yeux éblouis de l'auteur. « *Rocky, c'était moi* », et le parcours extraordinaire du narrateur a d'ailleurs peu à envier à celui de l'étalon italien. L'Amérique, les affaires, l'argent, le petit orphelin sans instruction est devenu quelqu'un. Mais qui ? Avec quelques longueurs, des morceaux de bravoure et beaucoup d'humour, *Underdog* tente d'y répondre. ■

Antoine Leiris



★★★☆☆
UNDERDOG
BRUNO MARSAN
576 P., SÉGUIER, 23,50 €

Voies avec ou sans issue

Haïti parle. Lyonel Trouillot le sait et écoute, comme on tend l'oreille pour sentir les pulsations d'un pays qui, en surface, apparaît livré aux gangs et au chaos, abandonné par la scène internationale. Avec *Bréviaire des anonymes*, l'écrivain redonne la voix à des ordinaires, inscrivant l'action de son court roman dans un village côtier paisible. Bien qu'il n'y ait pas eu d'élections depuis dix ans pour remplacer le maire, rivé à sa chaise par la maladie, aucune révolte ne se dessine quand arrive le narrateur. Grâce à son oncle politicien, le jeune homme a hérité d'un emploi au titre ronflant : « *évaluateur itinérant des biens culturels* ». Sa mission consiste à archiver l'imposante bibliothèque d'un docteur. Alors qu'il s'attelle à la tâche, le narrateur entend trois voix. Celle de Manie, une bossue bavarde qu'il pourrait avoir déjà croisée dans la rue ; celle d'Ayan « Ti Savé », ancien camarade de classe, aussi brillant mais moins chanceux que lui, et qui veut se venger ; et celle de Macho, patron de l'unique débit en bord de mer. En entremêlant ces récits dans ce lieu aux airs de bout du monde, Lyonel Trouillot interroge la notion de réussite, créant un chœur haïtien engagé dans une lutte contre l'oubli. ■

G.M.

★★★☆☆
BRÉVIAIRE DES ANONYMES
LYONEL TROUILLOT
192 P., ACTES SUD, 19 €

CHARTOFF-WINKLER PRODUCTIONS - MARC MELKI/ACTES-SUD

3 POCHES EN PLUS

★★★★☆
FRANCIA
NANCY HUSTON
304 P., BABEL, 8,90 €

Au fil d'une journée au bois de Boulogne se dessine le destin d'une femme trans venue de Colombie, passée de l'enfance meurtrie aux cabanes de fortune où elle travaille pour survivre et aider les siens. Les clients qui défilent – un étudiant gauche, un professeur en quête d'oubli, un veuf silencieux – composent un miroir inattendu de la société. Nancy Huston en tire un roman d'une grande justesse, où la vulnérabilité et la ténacité d'une vie marginalisée deviennent une source émouvante de lumière. **Simon Bentolila**

★★★☆☆
LA COURONNE DU SERPENT
GUILLAUME PERILHOU
224 P., POINTS, 8,70 €

Guillaume Perilhou s'empare de la trajectoire de Björn Andrésen en imaginant ses lettres. On y voit l'adolescent de *Mort à Venise* affronter l'héritage d'une beauté qui l'a figé pour toujours, tandis que Visconti, en contrepoint, laisse affleurer ses propres souvenirs. L'auteur recompose ces voix avec une précision troublante : la vulnérabilité du jeune acteur, l'épuisement de l'icône vieillissante, la célébrité précoce. Cette correspondance fictive dévoile un destin captif d'une image qui ne cesse de le poursuivre. **S.B.**

★★★☆☆
GENS DU NORD
PERRINE LEBLANC
208 P., FOLIO, 8,60 €

Le récit s'ouvre sur un assassinat commis au cœur des troubles nord-irlandais, qu'une documentariste venue du Québec veut éclairer. Un reporter français, rompu aux zones d'ombre du conflit, l'accompagne dans cette enquête où se mêlent archives, confidences et coups tordus. Perrine Leblanc orchestre ce duo pris entre désir et prudence, et soutient une grande tension. Mêlant l'intime et l'histoire, l'autrice révèle peu à peu la manière dont chacun se répare à travers cette quête. **S.B.**

3 RAISONS DE LIRE

EXPLOSIVES D'HÉLÈNE COUTARD

Une première fiction à l'entrée en matière retentissante
La journaliste décrit, dans le prologue d'*Explosives*, une scène fictive, la mort d'une femme : non pas un féminicide, mais un attentat-suicide à Madrid, en 1999, un geste féministe aussi. Un acte isolé pour certains, déclencheur pour d'autres, des années après, à des degrés différents. Des degrés qui, ici, deviennent les personnages du premier roman d'Hélène Coutard.

Un regard cru sur l'activisme féministe
Clara, adolescente dans une station balnéaire de province, monte à Paris pour des études de droit payées par les parents, mais bifurque sans leur dire vers un cursus d'études de genre. Elle, dont l'éducation féministe venait des livres, participe à des soirées, des réunions, et rencontre Ari, détective privée le jour, activiste la nuit. Dans la vie et le monde d'Ari, il y a Judith, une prostituée qui ne lésine pas sur la violence quand un client va trop loin. Il y a d'anciennes camarades parties, rangées ou planquées. Ce faisant, vous lirez la suite des opérations (ou non) mais aussi le passé de toutes ces femmes, à travers différents degrés de violence, de racisme et de dominations.

Entre récit initiatique, politique et polar
Journaliste (à *Society*), autrice de deux non-fictions (dont l'enquête *Les Fugitives. Partir ou mourir en Arabie saoudite*, 2021), Hélène Coutard scrute les raisons et les impasses de la radicalité. Mixant récit initiatique, fiction politique et polar, son premier roman est engagé, raisonné et renversant. **H.A.**

★★★☆☆
EXPLOSIVES
HÉLÈNE COUTARD
240 P., GRASSET, 19 €

DON WINSLOW

Retour surprise

Dix-huit mois après avoir annoncé son retrait, le maître du polar américain revient avec un recueil de (très bonnes) nouvelles.

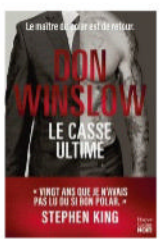
Il est recommandé de ne pas toujours croire un écrivain sur parole. En mai 2024, Don Winslow publiait *La Cité sous les cendres*, et annonçait que c'était son dernier livre, juré craché. Référence majeure du roman criminel, il refermait là une trilogie mafieuse située entre Rhode Island (*La Cité en flammes*), la Californie (*La Cité des rêves*) et Las Vegas. La campagne électorale s'intensifiait outre-Atlantique, et l'auteur raccrochait les stylos pour, comme il l'avait fait lors du premier mandat Trump, contrer les outrances de celui-ci, en produisant des vidéos et postant des infos sur les réseaux. Il avouait aussi vouloir prendre du temps pour lui. De ces élections, on sait ce qu'il advint. Alors Winslow est revenu, et cela représente au moins une bonne nouvelle.

UNE PALETTE DE THÈMES WINSLOWIENS

En littérature, justement, une « novella » est une longue nouvelle. Un format qu'il avait déjà pratiqué, et dans lequel son écriture minimaliste, cash et visuelle s'épanouit. Le calibre idéal pour sortir d'une retraite (trop vite ?) annoncée. C'est chose faite, avec *Le Casse ultime*, recueil de six histoires courtes, entre 50 et 100 pages chacune, déclinant une palette de thèmes winslowiens. La première, qui donne son titre au livre, dévoile les coulisses de l'ultime gros coup du sexagénaire John Highland, qui sent arriver la fin de carrière et veut assurer l'avenir de la femme de sa vie. Il a visé l'impossible : un casino au sommet d'une colline, base arrière du blanchiment d'argent à proximité de la frontière mexicaine. Le récit millimétré de toute l'opération est de haut calibre. Dans une autre nouvelle, on retrouvera Boone Daniels, le surfeur et détective privé déjà vu chez Winslow, devenu garde du corps de Brittany McVeigh, une star de cinéma toxico… qui a un contrat sur sa tête. Tantôt cocasses, tantôt sentimentales, abordant les liens du sang ou la course contre le temps, ces nouvelles sont portées par des dialogues de feu, si caractéristiques de sa rythmique et de son verbe incisif. À noter : cette année sortira le film *Crime 101* sur la plateforme Amazon[1] (aucune date prévue en France), adaptation d'une des nouvelles de son précédent recueil (*Le Prix de la vengeance*, 2020). C'est par un coup double que Don Winslow se relève du coup de blues ! ■ **Hubert Artus**

EXTRAIT

1. Une édition poche de *Crime 101* paraîtra le 4 février chez HarperCollins.



★★★★☆
LE CASSE ULTIME (THE FINAL SCORE)
DON WINSLOW
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR JEAN ESCH, 384 P., HARPERCOLLINS NOIR, 22,50 €. EN LIBRAIRIES LE 28 JANVIER.

ROBERT GALLAGHER/HARPER COLLINS

OTO OLTVANJI ▪ ENES HALILOVIĆ

Rémanence yougoslave

Dans une enquête interlope comme dans la quête vibrante d'un fils de criminel, le souvenir de l'ancienne république fédérale imprègne identités et drames.

Ancien journaliste d'investigation, Le Sceptique travaille comme détective privé, opiniâtre mais non violent. Il accepte de rechercher la femme d'un camarade de régiment au sein de l'armée yougoslave, volatilisée dix ans plus tôt alors qu'elle cherchait à élucider la disparition de sa propre mère. L'enquête mène Le Sceptique vers la station balnéaire d'Istrie où un groupe de bourgeois hédonistes se réunissait à la veille du fractionnement de la Yougoslavie. Ses recherches s'étendront au capitalisme postfédéral, dont les très lucratives privatisations de l'époque. De facture classique mais efficace dans sa construction, *Le Champ des méduses* rappelle la formidable adaptabilité des oligarchies d'un régime à l'autre.

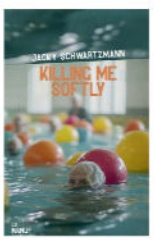
Dans *Gens sans tombe*, Semir Nemić, un musulman de basse extraction, sert les repas dans un hospice. Le père du jeune bègue est resté fameux pour sa longue cavale après un crime d'honneur. Avec son histoire familiale, le lettré Semir déroule le passé et le présent d'une Yougoslavie où coutumes et superstitions ancestrales étaient toujours prégnantes dans les années 1980, un monde fait de combines et de discriminations. Le récit de ce poète, gardien de but, éleveur d'autruches et lanceur de javelot est construit comme une succession de nouvelles truculentes à propos des familles qu'on subit ou choisit. Un texte inclassable et vibrant, hanté par une guerre qu'il évoque pourtant peu. ■ **Antoine Faure**

★★★☆☆
LE CHAMP DES MÉDUSES (POLJE MEDUZA)
OTO OLTVANJI
TRADUIT DU SERBE PAR SLAVICA PANTIĆ-LEW, 384 P., AGULLO NOIR, 22,90 €

★★★★☆
GENS SANS TOMBE (LJUDI BEZ GROBOVA)
ENES HALILOVIĆ
TRADUIT DU SERBE PAR CHLOÉ BILLON, 368 P., LE BRUIT DU MONDE, 23 €

Je tue ils

De l'humour noir acidulé pour un récit qui avance en ligne droite, tout en préservant quelques tours et détours au milieu des ronces. C'est (quasi) la marque de fabrique de Jacky Schwartzmann, l'un des rares auteurs français à baigner dans le polar avec le sourire. Ses romans réinventent régulièrement une sombre réalité pour l'emballer d'une légèreté qui la rend supportable, et ce *Killing Me Softly* (titre mondialement célèbre des Fugees) n'échappe pas à la règle; au vu de sa distance (192 pages), il serait même la quintessence du schwartzmannisme. Madjid, père de famille heureux, tueur à gages efficace et bienveillant, accepte de supprimer l'un des pensionnaires de l'Ehpad de Besançon, mais le commanditaire du contrat a une autre idée en tête: être présent et se venger du mal que le vieillard lui aurait fait. Personne ne s'étonnera que cette mise en orbite vire au fiasco… Rien n'est vraisemblable et tout y est formidablement juste. Tel est le pari gagné de Schwartzmann, qui se glisse dans la peau de Madjid (c'est raconté à la première personne) pour mieux coller aux basques d'un type attachant, dont chacun pourra mesurer la difficulté du boulot. Schwartzmann a l'écriture légère et drôle mais ne s'en satisfait jamais: il parvient aussi à ménager des rebondissements aussi excitants que surprenants. Voici la marque des conteurs qui se la jouent modeste tout en faisant preuve d'un talent très sûr. ■ **Éric Libiot**



★★★★☆
KILLING ME SOFTLY
JACKY SCHWARTZMANN
192 P., LA MANUF, 15,90 €

La trace du kamikaze

Si vous cherchez un polar politique affûté, en voilà un! Linwood Barclay propose un excellent cru qui ne laisse aucun répit – et le titre, *Je vais te détruire,* donne le ton. Richard Boyle, professeur de littérature, parvient à déjouer un attentat visant son propre établissement. L'ancien élève, bardé d'explosifs, avait pour cibles certains membres du personnel éducatif qu'il juge responsables de son naufrage professionnel et psychologique. En calmant le jeu, l'enseignant a tout juste le temps de faire sortir le jeune garçon quand celui-ci trébuche, activant accidentellement son attirail. À la mort de l'adolescent, Boyle est happé dans un engrenage sordide, pris entre l'enquête de police et un collègue bien décidé à lui faire payer ses révélations… Haletant de bout en bout! ■ **Marie Jouvin**

★★★☆☆
JE VAIS TE DÉTRUIRE (I WILL RUIN YOU)
LINWOOD BARCLAY
TRADUIT DE L'ANGLAIS (CANADA) PAR RENAUD MORIN, 416 P., BELFOND, 22 €. EN LIBRAIRIES LE 5 FÉVRIER.

PHOTOTOOLT VANJI/AGULLO – AGUNA MATIJA KRSTIĆ/LE BRUIT DU MONDE

GABRIEL TALLENT

Un duo au sommet

Après *My Absolute Darling*, son premier et inoubliable roman, l'auteur choisit cette fois de délaisser la noirceur au profit de la lumière, mettant en scène deux adolescents que l'amitié, a priori étonnante, porte haut et vers le dépassement de soi.

La Voie, c'est celle qu'il faut trouver pour échapper à la pesanteur. Daniel Renburn – Dan pour les intimes – et Tamarisk Callahan (Tamma) sont amis pour la vie. Mais la vie, qu'est-ce que c'est, au juste ? Une ascension très incertaine, dirait-on, plombée d'horribles difficultés techniques. Ils ont 17 ans, des rêves plein le cœur, ils habitent au bord du désert de Mojave, ils terminent le lycée. Lui est un élève brillant, introverti et sérieux à qui, scolairement, on promet monts et merveilles. Une ombre plane, cependant : sa mère qui, très jeune, a écrit un best-seller, n'a jamais confirmé par la suite, et souffre maintenant d'une bicuspidie aortique – un grave problème cardiovasculaire. Tétanisé, Dan tergiverse. Lui est-il permis de réussir ?

L'ESCALADE, UNE PHILOSOPHIE DE VIE

« *J'ai une pote avec qui je voudrais partir à Canyonlands pour devenir grimpeur itinérant* », glisse-t-il à son conseiller d'orientation effaré. La pote en question ? Punk dans sa tête, lesbienne partout, incontrôlable, fracassée, géniale, une sorte de Holden Caulfield 2.0. qui fume des joints, jure comme un charretier, joue les nulles en classe, se fout de tout et ne semble destinée à rien. Sa famille n'est pas un cadeau : une mère serveuse (par ailleurs ex-« *meilleure amie dévergondée* » de la maman de Dan – un détail qui n'en est pas un) maquée avec un loser patenté, une sœur qui fait semblant de la détester, un frangin largué, etc. Tamma, il faut le reconnaître, est « trop » : trop bruyante, trop cinglée, trop vivante, trop tout. « *Je veux être une légende* », clame-t-elle. « *L'enfoirée la plus talentueuse, la plus affamée, la plus féroce de toute l'histoire des enfoirés.* » Dan, naturellement, la porte aux nues, d'autant plus que le sexe, qui complique tant de relations adolescentes, n'est pour eux pas un enjeu. L'escalade est leur passion commune, leur amitié est un miracle, une fleur sauvage plantée au milieu d'un monde sans merci. Des scorpions vinaigriers, le diable et sa queue fourchue, du sang dans la salive… À toute force, ces deux casse-cou tentent de se hisser vers la lumière. L'escalade, ici, n'est pas seulement un sport : c'est une philosophie, avec sa terminologie, ses idoles inaccessibles, son

DR/GALLMEISTER

rapport si particulier au risque, à la mort, à la grandeur. Et si tu rates une prise, et si tu te casses la figure et que tu t'étales sur le sable et que tu es paralysée, je fais quoi ? demande Tamma à son âme sœur. Dan ne réfléchit pas. « *Tu prends une grosse pierre, tu me dis que tu m'aimes et tu m'exploses la tronche.* » L'amie secoue la tête. Je t'interdis de mourir, trouduc. Juste : ne t'avise pas d'essayer. Message reçu ?

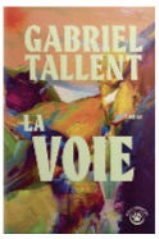
Sur des pages et des pages, Gabriel Tallent décrit les prouesses de ces deux têtes brûlées, leurs exploits, leurs échecs, la volonté qu'ils mettent à se dépasser alors que tout leur crie de laisser tomber. Sur des pages et des pages, il montre et loue ce qui les unit. « *Ils avaient quelque chose d'extraordinaire, et ce n'était pas l'escalade…* » Les voies qu'ils affrontent sont de celles où l'on peut laisser sa peau. Mais le risque perpétuel est aussi, paradoxalement, ce qui les maintient dans le flux de l'existence. Ils le répètent à l'envi : les faibles peuvent aller se faire foutre.

UN HYMNE À LA JEUNESSE

Sans rien dévoiler de ce qui attend Dan et Tamma, disons qu'ils vont devoir chacun affronter, au cours de cette année de passage, une épreuve potentiellement dévastatrice donnant lieu à des scènes d'une intensité presque insupportable – oui, la littérature est encore capable de ça. Pendant solaire d'un *My Absolute Darling* écrasant de noirceur, ce texte-ci, malgré les épreuves subies (et elles sont nombreuses) se révèle une ode vitale à la lumière, dont l'achat devrait être remboursé par la Sécu, et dont la lecture devrait être imposée à tous les jeunes d'ici ou d'ailleurs à qui l'horizon paraît irrémédiablement bouché. Au-delà de la métaphore évidente – le monde comme « *une paroi vertigineuse et périlleuse* », avec ses anfractuosités sombres, ses prises plus ou moins stables, ses dangers mortels et ses joies brutales –, *La Voie* chante la jeunesse, ce moment hors raison où la terreur et l'exaltation s'entrechoquent. Qu'est-ce que grandir, qu'est-ce que choisir, que faut-il accepter des autres, que faut-il aller chercher en soi ?

Avec son premier roman, Gabriel Tallent avait écrit un grand livre. Il confirme à présent qu'il est un grand écrivain. ■

Fabrice Colin



EXTRAIT

★★★★★
LA VOIE [CRUX]
GABRIEL TALLENT
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR LAURA DERAJINSKI
480 P., GALLMEISTER, 25,90 €

Mémoire d'un peuple

« *Elle tentait de dire quelque chose, mais les mots ne venaient pas. Le lac les avait peut-être engloutis.* » Suède, 1942. La jeune Iŋgá, sa mère Rávdná et sa tante Ánne scrutent sans voix l'immense étendue d'eau sous la surface de laquelle leur village a disparu, submergé par la construction d'un barrage. « *Nous avons fini par échouer dans l'endroit le plus beau et le plus terrible sur terre* », déplore Rávdná qui, contrevenant aux coutumes du peuple sami auquel elle appartient, décide de s'ancrer dans un lieu. Ce que l'administration lui interdit bientôt : « *Étant donné que vous êtes nomades, les autorités estiment que vous n'êtes pas capables de vivre dans une maison.* » À partir de ce traumatisme originel, Iŋgá tente de concilier ses origines, la force de son lien à la nature et l'attrait exercé par la modernité des années 1970… Suédoise d'origine samie, Elin Anna Labba s'inspire de faits réels et ravive, dans *Je suis la mer*, la mémoire blessée d'un peuple, dans un premier roman dont l'exceptionnel souffle poétique magnifie le geste militant. ■ **Laëtitia Favro**

ERIK ABEL/RIVAGES – AUDREY SOVIGNET

★★★★☆
JE SUIS LA MER [FAR INTE TILL HAVET]
ELIN ANNA LABBA
TRADUIT DU SUÉDOIS PAR FRANÇOISE SULE, 432 P., RIVAGES, 23,80 €

MARQUE-PAGE

par Alexis Brocas

Un monde de malentendus

Une famille blanche gentiment trumpienne s'installe près d'une maison où un couple de lesbiennes et leurs quatre enfants noirs adoptés vivent en autarcie. Un père de famille vend des terres à un ancien des forces spéciales israéliennes, mais persiste à y chasser en vertu d'un droit qu'il croit imprescriptible. Une mère dealeuse renoue avec son fils semi-autiste élevé par ses grands-parents, et l'embarque dans ses tristes affaires… Disons-le tout de suite : les trois longues et tragiques nouvelles qui composent *American Spirits* nous confortent dans notre admiration pour Russell Banks, disparu voilà deux ans sans avoir reçu le Nobel qu'à nos yeux il méritait. Parce que l'on y retrouve ce mélange d'attention pour les déshérités et de sophistication dans le traitement de leurs destins – la griffe d'un auteur issu de ce même monde et gagné à la haute littérature. Car avec ses tueurs canadiens débiles, ses enfants voulant défendre leur père impuissant, ses histoires de virilités blessées ou d'incompréhensions vicinales, l'univers de Banks rappelle parfois celui du cinéaste Tarantino, le cynisme en moins et l'empathie en plus. Parce que ces trois nouvelles nous ramènent à Sam Dent, la cité fictive où l'auteur a pris l'habitude d'installer ses narrations, et dont il fait, dans les dernières pages du recueil, une éclatante métaphore de la vie. En enfin pour son portrait sans jugement d'une Amérique profonde quasi dévolue au milliardaire qui la gouverne. « *Trump est peut-être un salaud, mais c'est un salaud à nous, pas vrai ?* », dit la mère dealeuse précitée, qui a tout compris. Car à Sam Dent, le sentiment d'appartenance prime souvent.

★★★★★
AMERICAN SPIRITS [ID.]
RUSSELL BANKS
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR PIERRE FURLAN, 256 P., ACTES SUD, 22,80 €. EN LIBRAIRIES LE 4 FÉVRIER.

3 RAISONS DE LIRE

CLOWN ! DE KRISTEN ARNETT

Pour sa clown déroutante

Nous entrons dans ce roman au moment où la narratrice est enfermée dans une salle de bains avec une jeune mère excitée et déshabillée. Qui l'avait embauchée pour… animer l'anniversaire de son fils. Car Cherry Hendricks, 28 ans, est clown de vocation, contrainte d'enchaîner les petits contrats, en plus d'un job à temps partiel dans une animalerie pour le moins exotique, où travaille aussi son amie Darcy. Depuis huit ans, elle attend d'être remarquée par un agent. Et voilà qu'elle repère Margot la Magicienne, une vedette de la profession…

Parce que les masques tombent

Bien plus âgée que Cherry, Margot vient de se séparer de son épouse. Depuis qu'elle l'a rencontrée, notre narratrice a un double objectif : coucher avec elle, et en faire sa mentor. C'était sans compter les sentiments et un autre couple, au plus près d'elle. *Clown !* devient une pétillante tragi-comédie où se mélangent les vies professionnelle, artistique et sentimentale des protagonistes. Cherry alternant entre sa propre voix et celle de son clown.

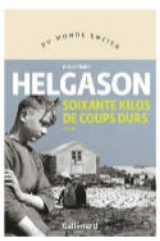
Pour son côté intime et social

La grande majorité des personnages sont féminins et lesbiens, quelle que soit la génération. La comédie pétaradante emporte le cœur et les rires, mais un autre fond saisit notre raison : ce récit raconte la traversée sociale d'une Orlando, par un regard queer et interlope. Cherry n'est pas « un » mais « une » clown, et le rejet qu'elle suscite est aussi l'allégorie de ce que subit sa communauté, dans ces années du premier mandat Trump. **Hubert Artus**

★★★★☆
CLOWN ! [STOP ME IF YOU'VE HEARD THIS ONE]
KRISTEN ARNETT
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR CÉDRIC WEIS, 288 P., MERCURE DE FRANCE, 23 €

Une fresque pour l'Islande

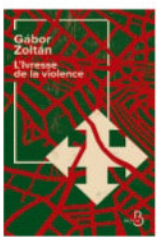
Gestur a 18 ans et la responsabilité de faire vivre la *« drôle de famille »* – des agriculteurs réfugiés en bord de mer depuis une avalanche – qui l'a recueilli dans une humble masure en tourbe. Dans cette Islande de 1906 sous influences danoise et norvégienne, où vient de s'éteindre la gloire littéraire Henrik Ibsen, une pêche au hareng désormais en plein essor assure le développement économique de la ville de Segulfjörður. Elle attire quantité d'immigrés saisonniers et toute une série d'avancées technologiques, suscitant bien des réactions conservatrices chez les locaux. Alors que l'Amérique en fait déjà rêver certains, les coutumes antédiluviennes ont la peau dure. Au fil de *Soixante kilos de coups durs,* deuxième tome d'une saga consacrée à la modernisation de l'Islande, Hallgrímur Helgason confirme une fois encore son talent de conteur. Les courts chapitres composent un roman initiatique réussi, doublé de la peinture fouillée d'une communauté dense et vivante, des villageois frustres aux mœurs mystérieuses affrontant un environnement rude à l'extrême. L'humour acéré de l'auteur, son sens de la métaphore inattendue et les – nombreuses – découvertes érotiques de Gestur font supporter la tragédie jamais lointaine. ■ **Antoine Faure**



★★★★☆
SOIXANTE KILOS DE COUPS DURS [SEXTÍU KÍLÓ AF KJAFTSHÖGGUM]
HALLGRÍMUR HELGASON
TRADUIT DE L'ISLANDAIS PAR ÉRIC BOURY, 672 P., GALLIMARD, 28 €.
EN LIBRAIRIES LE 29 JANVIER.

Au bout de la nuit hongroise

Dans la Budapest de l'hiver 1944, alors que les Croix-Fléchées – miliciens pronazis – terrorisent la ville, un industriel catholique, Renner, est arraché à sa fabrique et contraint de servir ses oppresseurs. Premier roman d'une maîtrise remarquable, *L'Ivresse de la violence* s'ouvre sur une scène glaçante : forcé de conduire sa camionnette chargée de cadavres jusqu'au Danube, Renner avance dans la ville en ruines sous les ordres de Robi, un milicien presque affable, tandis que derrière lui reposent ses employés juifs massacrés. Sa femme et sa maîtresse, toutes deux juives, ont été arrêtées ; il ignore si elles vivent encore. Où s'arrête pour cet homme la survie, où commence la complicité ? Le roman retrace, avec une précision implacable, la descente aux enfers d'un homme ordinaire face à la brutalité arbitraire d'un régime à l'agonie. La force du livre tient dans sa manière de montrer la terreur sans céder au spectaculaire. L'écriture, d'une netteté presque clinique, dévoile la mécanique de l'oppression, la banalité des bourreaux, la vulnérabilité des victimes, et laisse au lecteur la sensation d'approcher les faits au plus près. Un texte d'une puissance rare, qui éclaire ce moment de l'Histoire avec une intensité bouleversante. ■ **Simon Bentolila**



★★★★☆
L'IVRESSE DE LA VIOLENCE [ORGIA]
GÁBOR ZOLTÁN
TRADUIT DU HONGROIS PAR THOMAS SULMON, 368 P., BELFOND, 23 €

HEIDA HELGADÓTTIR/GALLIMARD – DR/BELFOND

Humour glacé

« *De sexe masculin, prussien, hussard et congelé.* » Voilà un incipit intrigant ! C'est l'histoire d'un Autrichien du XIXe siècle qui, après une vie tumultueuse, s'installe comme propriétaire en Prusse. Mais quand il creuse son champ pour semer des betteraves, il tombe sur des cadavres de soldats congelés, qui ne décongèlent pas… Écrit sous la forme d'un pastiche d'époque, avec le style chantourné et les adresses au lecteur, *Mitteleuropa,* excellent roman, tient à la fois du fantastique à la Calvino (même si le traducteur, François-Michel Durazzo, le situe plutôt dans la veine du réalisme magique sud-américain), du récit d'aventures, du roman historique et du récit à énigme, avec un mystère annoncé par de multiples indices et dévoilé seulement à la fin. La documentation sur la situation de l'Europe et de la Prusse vers 1800 est solide, les allusions à la culture de l'époque, nombreuses : on croise Constant, Humboldt, Savigny, Rahel Varnhagen. Mais derrière le sérieux et l'érudition, illustrés par l'écrivain appliqué de la couverture, c'est le goût du jeu et la malice qui dominent et rendent si réjouissants ces carnets, premier livre traduit de l'auteur. Pas le dernier, on l'espère. ■ **Bernard Quiriny**

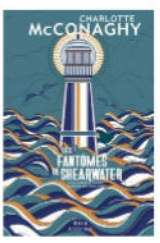
L'île hantée par les eaux

Au milieu de l'océan Austral, à plus de mille kilomètres de toute autre terre ferme, Shearwater est menacée par l'élévation du niveau de la mer. Les scientifiques travaillant pour la Réserve mondiale de semences installée sur cette île quasi déserte ont regagné le continent. Seul gardien du trésor que représentent ces graines, destinées à survivre à l'espèce humaine *« au cas où un groupe d'individus devrait un jour recréer à partir de zéro la chaîne alimentaire qui nous nourrit »*, Dominic Salt veille sur Shearwater, ses trois enfants et leurs fantômes. Orly, le petit dernier, entend les voix des animaux massacrés par les chasseurs de phoques et de baleines. *« Née pour l'eau »*, Fen nage au milieu des otaries pour *« fuir un père qui parle à leur mère morte »*. Une nuit de tempête, le corps d'une femme s'échoue sur le rivage. Elle dit s'appeler Rowan, être arrivée sur l'île par hasard. Mais Dominic ne la croit pas. *« Bien qu'elle ne soit pas morte, il y a un truc pas naturel. Comme un cadavre réanimé. »* Dans *Les Fantômes de Shearwater* les enjeux intimes et écologiques se percutent avec la violence d'un océan déchaîné sur les récifs, portés par la beauté d'une plume au diapason des éléments. ■ **Laëtitia Favro**

Retenir la beauté

« *Ce doit être humain que, quand une situation vous crève le cœur, vous dites à votre esprit de l'oublier.* » L'ambition de la Polonaise Urszula Honek, qui a vu ses *Nuits blanches* présélectionnées pour le Booker Prize 2024, est d'empêcher cet oubli. Non pour appuyer là où ça fait mal, mais parce qu'elle estime que les histoires de ses personnages, inspirés de gens qu'elle a connus de près ou de loin, méritent d'être entendues, et leur vie considérée. C'est un puzzle, une succession de courts textes interconnectés qui s'écrivent depuis un petit village du sud de la Pologne, dans la région basse des Beskides, paysage de collines, de forêts et de champs. Une enfant partage la dernière nuit de sa grand-mère, un homme s'isole dans la forêt, une jeune femme aspire au suicide, une autre a été assassinée. La mort n'est jamais loin… mais plus que tout on craint le silence. L'écriture enveloppante d'Urszula Honek, d'abord poétesse, pénètre avec brio les espaces et l'intériorité de ces existences rurales parfois marquées par la pauvreté. Et ne manque pas d'en saisir la beauté : c'est un horizon flamboyant, un verger en fleurs, une tartine avec du bon fromage blanc. Puisse-t-elle réchauffer les cœurs et les rêves ensevelis sous la neige. ■ **Juliette Savard**

★★★★☆
MITTELEUROPA. LES CARNETS SECRETS DE REDO [CENTREUROPA]
VICENTE LUIS MORA
TRADUIT DE L'ESPAGNOL (ESPAGNE) PAR FRANÇOIS-MICHEL DURAZZO, 208 P., MAURICE NADEAU, 21 €



★★★★★
LES FANTÔMES DE SHEARWATER [WILD DARK SHORE]
CHARLOTTE McCONAGHY
TRADUIT DE L'ANGLAIS (AUSTRALIE) PAR MARIE CHABIN, 384 P., ACTES SUD, 23,50 €

★★★★☆
LES NUITS BLANCHES [BIAŁE NOCE]
URSZULA HONEK
TRADUIT DU POLONAIS PAR MARYLA LAURENT, 160 €, GRASSET, 14 €.
EN LIBRAIRIES LE 4 FÉVRIER.

ELOY MUÑOZ REYES /ÉDITIONS MAURICE NADEAU - EMMA DANIELS/GAÏA - JACEK TARAN/GRASSET

3 POCHES EN PLUS

★★★★☆
MÂCHOIRES
MÓNICA OJEDA
320 P., FOLIO, 9 €.
EN LIBRAIRIES
LE 19 FÉVRIER.

Au temps de la sororité et du féminin sacré érigés en valeurs refuges, l'Équatorienne Mónica Ojeda nous rappelle combien les relations entre femmes peuvent être vénéneuses. Dans *Mâchoires*, elle relate la séquestration d'une lycéenne férue de littérature et de films d'horreur par sa professeure de lettres, et le dénouement de cette histoire empreinte de gore et de sadomasochisme surprend radicalement. **Antoine Faure**

★★★★☆
LA LOI DES COLLINES
CHRIS OFFUTT
288 P., TOTEM, 10,90 €

Le troisième épisode des aventures de l'enquêteur militaire à la retraite Mick Hardin est un nouveau prétexte pour visiter la véritable dimension parallèle que sont les contreforts des Appalaches. Notre héros aura affaire à un différend familial, au meurtre d'un mécanicien et à des combats de coqs clandestins, le talent de dialoguiste et l'humour corrosif de Chris Offutt en prime. **A.F**

★★★★☆
LE MIRAGE
THOMAS MANN
160 P., L'ARBUSTE VÉHÉMENT, 10 €

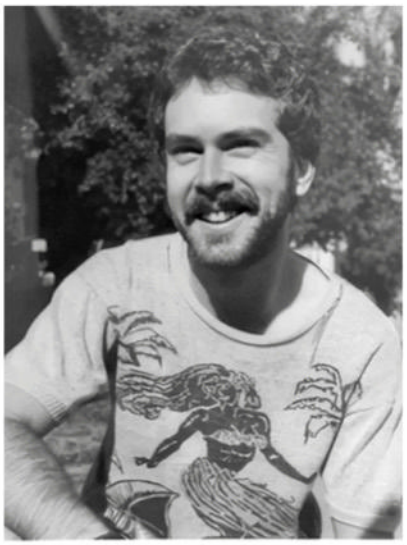
Une autre réédition de Thomas Mann, en plus de celles que nous vous signalions dans le numéro précédent. Dans *Le Mirage*, le Prix Nobel 1929 distille la cruauté raffinée qui caractérise ses œuvres tardives. Il y est question d'une veuve en proie au retour de la passion amoureuse ainsi qu'à un étonnant regain de vitalité. Si la réalité s'avérera autrement plus sombre, la façon dont l'auteur de *La Mort à Venise* aborde ici le crépuscule de la vie et du désir du point de vue féminin suscite toujours l'admiration. **A.F**

JAMES ROBERT BAKER

Brûlot à retardement

Dernière trouvaille des éditions Monsieur Toussaint Louverture, *Diables blancs* est l'œuvre finale d'un ex-espoir des lettres américaines répudié pour excès de provocation. Alléchant…

Un éditeur indépendant, Monsieur Toussaint Louverture, qui depuis plus de vingt ans nous régale avec des trésors exhumés des entrailles de la littérature mondiale, du roman graphique d'Emil Ferris, *Moi, ce que j'aime, c'est les monstres*, au monument de l'underground *La Maison des feuilles* de Mark Z. Danielewski en passant, bien sûr, par la saga fantastique *Blackwater* de Michael McDowell – plus d'un million d'exemplaires vendus en France. Un auteur, James Robert Baker (1946-1997), étoile montante des lettres américaines dans les années 1980, devenu à cause d'un livre, *Tim and Pete* (1993), roman gay antisystème à la provocation sans limite, un paria boycotté par l'ensemble du monde littéraire, poussé au suicide alors qu'il n'avait que 50 ans. Un roman maudit, *Diables blancs*, écrit pendant les dernières années de sa vie, loin de la foule déchaînée, refusé partout et publié aujourd'hui en France pour la première fois dans le monde. Avant même de lire un seul mot, on doit bien reconnaître une forme de fascination pour la légende qui entoure ce morceau d'histoire littéraire. Mais la qualité du récit est-elle à la hauteur ?



PLUS PUNK ENCORE QUE BRET EASTON ELLIS

Oh que oui ! *Diables blancs* s'offre au lecteur comme un concentré de toute la haine et la rancœur accumulés par son auteur contre la société abjecte qui l'a mis au ban. Tom Dunbar, romancier disparu des radars qui a essoré tous ses à-valoir, et sa femme, la sublime et vénéneuse Beth, à la tête d'un restaurant chic qui s'est transformé en gouffre financier, sont prêts à tout pour continuer à flamber et garder leur villa de rêve de Pacific Palisades, quartier le plus huppé de Los Angeles. Même à avaler leur fierté et à demander de l'argent au père de Beth, auteur à succès richissime. Et même à aller beaucoup loin si jamais l'homme refuse d'accéder à leur requête, échafaudant un plan pour le moins dérangé. Le style effréné, l'humour méchant, jubilatoire, la charge adressée aux WASP, classe blanche dominante américaine, et leur cynisme sans limite, la guerre raciale larvée, tout cela rappelle forcément Bret Easton Ellis, auteur deux ans plus tôt, d'*American Psycho* (1991), mais James Robert Baker est plus punk encore et son livre résonne de manière troublante avec l'actualité. Un roman sur la peur panique d'être effacé de la société, par un auteur qu'on a cherché à faire taire, publié à l'heure où l'Amérique ouvre ses bras à la « cancel culture ». Retour vers le futur. ■ **Léonard Desbrières**

EXTRAIT

★★★★☆
DIABLES BLANCS [WHITE DEVILS]
JAMES ROBERT BAKER
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR YOKO LACOUR, 288 P., MONSIEUR TOUSSAINT LOUVERTURE, 22 €.
EN LIBRAIRIES LE 6 FÉVRIER.

ARCHIVES DE KEN CAMP, LOS ANGELES

VICTOR MALZAC

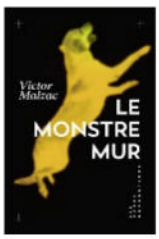
Sa part de ténèbres

Après *Créatine,* un premier roman musclé, l'auteur de 28 ans, également poète, poursuit son exploration de nos noirceurs intimes avec *Le Monstre mur*.

Normalien, doctorant et poète, gameur, fan de rap et de skate. Un pied dans le monde des adultes où l'exégète mène ses travaux universitaires sur les traces de Tristan Corbière (1845-1875) ou de l'écrivain belge Eugène Savitzkaya. L'autre dans celui de l'enfance où l'écrivain s'amuse. D'abord à distordre la langue avec insolence dans des recueils de poésie comme *Vacance* (2022) ou *Lessive (Le Castor astral)*, qui vient tout juste de paraître. Ensuite à faire du langage l'instrument du mal obsessionnel qui sommeille en chacun de nous, au moyen de monologues terrassants comme *Créatine*, son premier roman, publié l'année dernière. Victor Malzac, 28 ans, est de ces alchimistes qui parviennent à conférer aux mots un pouvoir extraordinaire : celui de tout à la fois maltraiter nos corps, tourmenter nos âmes et fertiliser nos imaginaires. En cette rentrée hivernale 2026, il est même, aux côtés de Dimitri Rouchon-Borie et de Nicolas Chemla, le visage d'un triumvirat d'écrivains de genre, magnétique, maléfique,

qui ont fait de la psyché humaine un lieu du roman à part entière, un territoire cauchemardesque à investir.

Confession scandée, assénée comme une vérité, proférée par un adolescent écorché vif qui a trouvé dans les discours virilistes et dans le culte du corps bodybuildé le seul moyen d'exister, *Créatine* avait trouvé la forme parfaite pour raconter comment nos obsessions finissent par nous dévorer. *Le Monstre mur* en remet une couche et nous piège à nouveau dans les méandres d'une logorrhée erratique. Son personnage n'a pas de nom. Il est allongé sur un lit d'hôpital depuis aussi longtemps qu'il s'en souvienne, avec comme seul horizon une fenêtre qui sert de catalyseur à ses fantasmes du monde extérieur. Monitoré, piqué, contraint dans ses mouvements, il se transforme en boule de rage et son esprit s'enfonce, rendu à la merci d'un monstre protéiforme qui vient le consoler en lui mettant dans la tête qu'il est la victime d'une machination, le cobaye d'une expérience. À la seule force de sa plume et de cet enchaînement de phrases qui donne le tournis, Victor Malzac enferme son personnage dans un jeu de simulation terrifiant où tous les coups sont permis, où la réalité n'obéit plus à aucune règle, où la violence est reine. Avec à l'horizon, comme dans *Créatine,* la tragédie d'une autodestruction. Ou peut-être, au contraire, d'une libération. ■ **L.D.**



★★★★☆
LE MONSTRE MUR
VICTOR MALZAC
180 P., LES CORPS CONDUCTEURS, 17 €

Mutations océaniques

Leah, biologiste marine, a disparu six mois sous la mer et personne ne sait ce qu'il s'est passé. Depuis son retour, Miri, sa femme, assiste à sa douloureuse métamorphose et mesure la distance qui grandit entre elles. Leah parle peu, saigne, vomit, passe des heures à prendre des bains salés, sa peau étant nacrée comme une huître. La jeune autrice britannique Julia Armfield a le don de nous mettre dans la tête des images dont on préfèrerait qu'elles ne soient pas compatibles avec la réalité – mais on l'avoue, on adore le malaise qui nous gagne à la lecture de *Nos femmes sous la mer.* Une superposition de situations

bizarres et de normalité, telle est la matière littéraire qu'elle travaille, nourrie de ses thèmes de prédilection : la transformation, l'eau, le deuil, la maladie, la maison… Et l'amour : ici, la manière dont il se délite. Le parallèle avec le glissement continu de Leah dans les abysses, en plus d'être original, est très réussi. Face à l'horreur, les personnages d'Armfield ont tendance à continuer comme si de rien n'était. Ce qui, évidemment, ajoute à l'horreur. Sur cet aspect, une réserve : on aurait aimé, dans ce premier roman, plus de tension nerveuse. De celle qu'on trouve dans *Cérémonie d'orage*, premier récit de l'écrivaine publié en France (en 2025). On conclut à une mutation constante de son œuvre, en toute logique. ■ **Juliette Savard**

★★★☆☆
NOS FEMMES SOUS LA MER [OUR WIVES UNDER THE SEA]
JULIA ARMFIELD
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ROYAUME-UNI) PAR LAETITIA DEVAUX ET LAURE JOUANNEAU-LOPEZ, 304 P., LA CROISÉE, 22 €

LAURA LÉGLISE/LES CORPS CONDUCTEURS – AVERY CURRAN/LA CROISÉE

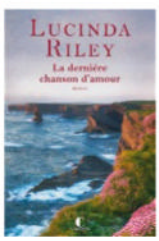
Orgueil et premiers baisers

Bonne nouvelle ! Pour celles et ceux à qui les aventures de la très chic académie de Pemberley ont manqué, voilà *Emma*, le deuxième tome particulièrement abouti de *The Austen Academy*. Derrière le pseudonyme Victoria Bath se dissimule un duo d'autrices françaises qui s'empare une seconde fois de l'œuvre de l'écrivaine britannique pour en faire une intrigue contemporaine qui ne manque pas de panache. Emma Woodhouse, étudiante en prépa, voit son académie devenir mixte, une très bonne nouvelle pour « *la reine incontestée de Pemberley* » qui entretient un véritable plaisir coupable : repérer les futurs couples avant tout le monde et leur donner un petit coup de pouce quand ils tournent trop longtemps autour du pot. Une intrusion que George Knightley, son meilleur ami, perçoit d'un mauvais œil. Son obsession va encore plus loin puisqu'elle passe tout l'été à développer une application de « *matchmaking* » uniquement destinée aux étudiants de l'académie, un plan bien rodé pour un événement de taille : l'arrivée d'élèves Erasmus, de quoi pimenter l'intrigue. Un tour de force original qui s'inspire du classique *Emma*, de Jane Austen, tout en gardant l'indétrônable romance en toile de fond. ■ **Marie Jouvin**

★★★★☆
THE AUSTEN ACADEMY (T. 2). EMMA
VICTORIA BATH
416 P. , J'AI LU, 19,90 €.
EN LIBRAIRIES LE 28 JANVIER.

Les cœurs désaccordés

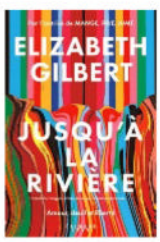
Rien n'arrête Lucinda Riley – et surtout pas son fils. Après avoir achevé la saga *Les Sept Sœurs* en coécrivant *Atlas*, Harry Whittaker fait perdurer l'héritage littéraire de sa mère, disparue en 2021. Cette fois, il dévoile *La Dernière Chanson d'amour*, un texte inédit de l'autrice irlandaise, datant de 1997. Le roman prend vie au début des années 1960, sur les côtes balayées par les vents du comté de Cork. Sorcha grandit dans une famille pieuse dont le modèle parental repose davantage sur le mariage de raison que sur l'amour romantique. Lorsque l'une de ses amies lui propose de monter un subterfuge pour aller voir un groupe de musique du coin, elle accepte et fait plus ample connaissance avec l'un des musiciens, Conor Daly – et en tombe rapidement amoureuse. Issu d'un milieu familial tourmenté, le garçon vit dans une petite cahute sur la plage et ambitionne de monter à Londres pour lancer sa carrière. Lorsqu'il lui propose de tout quitter pour le suivre, Sorcha s'exécute sans hésiter. Progressivement, la gloire finit par arriver, au terme de multiples désillusions. Mais le succès, lui aussi, impose son lot de naufrages. Lucinda Riley embarque son lecteur dans une romance frénétique, testant la solidité des cœurs à chaque instant. ■ **M.J.**



★★★☆☆
LA DERNIÈRE CHANSON D'AMOUR [THE LAST LOVE SONG]
LUCINDA RILEY
TRADUIT DE L'ANGLAIS (IRLANDE) PAR MARIE-AXELLE DE LA ROCHEFOUCAULD, 592 P., CHARLESTON, 23,90 €

Vivre après elle

Il y a pile vingt ans, son premier livre racontait une séparation, un tour du monde, une résilience, et la quête de spiritualité : *Mange, prie, aime* fut un phénomène international, adapté au cinéma. Dans *Jusqu'à la rivière,* Elizabeth Gilbert fait le tour de deux âmes, et d'une révolution nommée Rayya Elias. « *Elle a d'abord été ma coiffeuse, puis une connaissance, puis une amie, une voisine, ma meilleure amie, puis enfin "ma personne"* » : elle l'avait épousée en 2017 après avoir divorcé de son époux. Mais un cancer, puis deux rongeaient déjà Rayya. Musicienne et réalisatrice, celle-ci retomba dans les drogues, et Elizabeth de même. Ces deux étapes sont ici retracées, passées au tamis du temps. La première partie lorgne clairement vers le développement personnel. Mais reconnaissons à l'autrice de rester pudique envers Rayya et les autres, tout en convoquant ses propres dépendances (affectives, sexuelles, à l'alcool, aux opiacées). Menant vers une seconde moitié évidemment plus déchirante. Elle y affronte à nouveau les instants les plus durs du passage de son aimée vers la mort (en janvier 2018), puis les programmes de désintoxication et les années sans filet. Il s'agit moins d'une résilience que d'une « redition » et d'une troublante réinvention. ■ **Hubert Artus**



EXTRAIT

★★★☆☆
JUSQU'À LA RIVIÈRE [ALL THE WAY TO THE RIVER]
ELIZABETH GILBERT
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR CHRISTINE BARBASTE, 464 P., CALMANN-LÉVY, 22,90 €.
EN LIBRAIRIES LE 28 JANVIER.

DR/J'AI LU – BORIS BREUER/CHARLESTON - DEBORAH LOPEZ./CALMANN-LEVY

SÉVERINE VIDAL - PHILIPPE ARNAUD

Le droit de s'aimer

Quand un amour interdit change l'Histoire: l'incroyable destin de Mildred et Richard Loving, raconté à hauteur d'ados.

Comment parler d'une histoire vraie et qui a changé le cours de l'Histoire, en en faisant un roman adolescent rythmé et captivant? Séverine Vidal et Philippe Arnaud relèvent ce pari avec brio. *Les Loving* raconte l'amour de Mildred et Richard, couple qui a défié les lois raciales de l'Amérique des années 1950. Leur union, illégale dans une grande partie du pays, mènera à un combat judiciaire historique. Mais ici, l'intérêt ne réside pas seulement dans la grande Histoire. Les auteurs nous plongent dans la vie intime des personnages.

Le prologue donne le ton: mai 1998, Mildred, presque 60 ans, vit seule dans la maison qu'elle partageait avec Richard. Chaque geste (caresser sa chemise, sourire devant leur certificat de mariage…) évoque l'homme qu'elle a aimé. Les chapitres suivants explorent leurs enfances. Richard, adolescent discret et sensible, construit des cabanes avec son ami Ray. Mildred, vive et déterminée, s'affirme dès l'école par sa force tranquille. Puis vient l'adolescence. Les sentiments naissent et les premiers obstacles: le regard de la société, les préjugés, la ségrégation.

Les deux auteurs réussissent à transformer un récit historique en une aventure humaine et intime, dans le prolongement du film de Jeff Nichols sorti en 2017. Le roman ne se contente pas de raconter un combat juridique: il fait (res)sentir l'amour, le courage et la résistance au quotidien. ■

Mathieu Charrier

★★★★☆
LES LOVING. UN AMOUR À DÉFENDRE
SÉVERINE VIDAL, PHILIPPE ARNAUD
240 P., ALBIN MICHEL JEUNESSE, 15,90 € (À PARTIR DE 13 ANS)

Quand le chat est là…

Voilà une BD jeunesse qui fera pouffer de rire le lecteur, quel que soit son âge. Aldo, Nane et leurs parents quittent la Terre pour s'installer sur Terminax Conquis. Premiers humains à poser le pied sur cette planète, ils sont accueillis par des aliens aussi farfelus que chaleureux. Mais catastrophe: Pipon, le chat de leurs voisins, a réussi à se glisser dans leurs bagages et leur fichent une peur bleue! Affublé du titre de « *fléau cosmique* », Pipon devient l'ennemi public numéro un. Entre gags absurdes, situations improbables et dessins ultra-rythmés aux superbes couleurs pastel, ce premier tome de *Terminax conquis* pose les bases d'un univers aussi drôle qu'attachant. ■

M.C.

★★★☆☆
TERMINAX CONQUIS (T. 1). LE FLÉAU COSMIQUE
LORRAIN OISEAU, DARA NABATI
48 P., DARGAUD, 13,50 € (À PARTIR DE 8 ANS)

JÉRÔME BOURNAUD-VIDAL./ALBIN MICHEL – DR/ALBIN MICHEL

QUE VAUT ?

LE NOUVEAU TIMOTHÉE DE FOMBELLE

Connu surtout pour ses séries jeunesse best-sellers *Tobie Lolness*, *Vango* et *Alma*, Timothée de Fombelle sort un roman pour (jeunes) adultes séduisant, *La Vie entière*. Claire, 17 ans, dactylo embarquée presque malgré elle dans la Résistance, écrit pour tromper l'attente de son chef de réseau et conjurer la peur. Dans une chambre sous les toits de Paris, elle imagine la vie qu'elle aurait pu vivre avec Blanche, le résistant qui lui dicte habituellement les feuilles clandestines: un mariage, des enfants, des vacances en bord de mer, la douceur d'un foyer après la guerre. Elle invente, au cours d'un monologue, l'avenir avec lui, comme pour le maintenir vivant. Ce futur rêvé se mêle au présent menaçant, leur première rencontre dans un café de la rue des Écarts; comment il lui a proposé de taper à la machine les feuilles du réseau, les rendez-vous codés, les faux papiers bricolés dans une cuisine, la menace d'un voisin trop curieux, les membres du réseau arrêtés un à un. Fombelle raconte la guerre par le détail humain: un pas dans l'escalier, une machine à écrire, la buée sur une vitre… Son écriture, vive et sensorielle, capte l'infime pour mieux dire et décrire l'essentiel. Le roman avance en spirales, par retours et variations, comme si la pensée de Claire se débattait avec le temps, ce qui donne au texte une vibration singulière: celle d'une jeune femme qui s'invente une *« vie entière »* – d'où le titre – pour survivre à la nuit et à la guerre, avec l'écriture comme seule arme. **M.C.**

★★★★☆
LA VIE ENTIÈRE
TIMOTHÉE DE FOMBELLE
80 P., GALLIMARD, 10 €

MAMOSTE DÎN ▪ LÉA GAUTHIER
ANNEMARIE SCHWARZENBACH

Pour la femme libre

Le roman graphique *Annemarie Schwarzenbach, l'ange dévasté* vient célébrer la journaliste suisse, photographe, écrivaine et aventurière impénitente. Dont deux inédits sortent au même moment.

Mis en images par Mamoste Dîn sur un scénario de Léa Gauthier, *Annemarie Schwarzenbach, l'ange dévasté* est le récit d'une vie de luttes, d'engagements et de drames exemplaires. Le choix du noir et blanc, servi par un trait robuste, rappelle l'expressionnisme en vogue à l'époque où la jeune Annemarie quitte le domicile familial pour fuir l'emprise d'une mère attirée par le nazisme. Devenue morphinomane, elle rencontre les enfants de Thomas Mann, Klaus et Erika, dont elle tombe amoureuse. Suivent de multiples voyages. La Perse, la Syrie, la Palestine. En 1936, elle est aux États-Unis. Elle fait alors des reportages sur les victimes de la Grande Dépression, la condition des chômeurs, des Noirs… En 1939, elle prend la route d'Istanbul en compagnie d'Ella Maillart. Elles verront le Gonbad-e Qâbus, le Pamir, l'Hindou Kouch. Annemarie Schwarzenbach sera parmi les premières à dénoncer l'insoutenable condition des femmes afghanes. Après un détour par les États-Unis, son ultime voyage la mène au Congo belge, où elle espère rallier les Forces françaises libres. En novembre 1941, revenue en Suisse, elle meurt à la suite d'une stupide chute de bicyclette.

Deux livres inédits de la grande voyageuse paraissent en outre cet hiver : *Éloge de la liberté*, qui a déjà fait l'objet d'une recension dans notre numéro précédent, et *Paris*, composé de quatre textes. Trois d'entre eux évoquent les interrogations et les expériences d'une toute jeune Annemarie Schwarzenbach. Elle a 20 ans, elle étudie à la Sorbonne, fréquente les immigrés russes de Montparnasse, quartier alors en pleine effervescence artistique. Le dernier, « Conversation », démontre la précocité de son talent. Le mythe qui l'entoure nous ferait presque oublier l'acuité incomparable du regard qu'elle porte sur la réalité du monde. Ces livres nous le rappellent. ■

Serge Sanchez

★★★☆☆
ANNEMARIE SCHWARZENBACH, L'ANGE DÉVASTÉ
MAMOSTE DÎN (ILLUSTRATIONS), LÉA GAUTHIER (SCÉNARIO)
208 P., PAYOT GRAPHIC, 23 €

★★★★☆
PARIS
ANNEMARIE SCHWARZENBACH
TEXTES TRADUITS DE L'ALLEMAND (SUISSE) PAR DOMINIQUE LAURE MIERMONT-GRENTE ET NICOLE LE BRIS, 112 P., PAYOT, 8 €

Maître es plaidoiries

La réédition d'une sélection de plaidoiries *(Contre la censure et autres plaidoyers*, 2016) et la publication de son Journal *(Journal 1939-1945* et *Journal 1912-1939*) ont remis en lumière ces dernières années Maurice Garçon (1889-1967), homme de lettres et avocat, l'un des ténors du barreau parisien du siècle dernier. Son talent d'orateur était hors normes. *« La clarté de l'expression était saisissante »,* se souvient Henri Leclerc qui l'a connu dans les années 1950. *« Je ne vois qu'un seul mot pour condenser la qualité de son discours : l'autorité. »* L'art de la plaidoirie, Garçon y avait justement consacré en 1937 un *Essai sur l'éloquence judiciaire*, réédité aujourd'hui avec une présentation de Thierry Hirsch. Il y passe en revue tous les aspects de cet exercice qu'il maîtrisait à fond, les figures de style, la construction, la diction, les effets, les procédés, la concision, etc. Comme le dira André Siegfried en recevant l'auteur sous la Coupole en 1947, ce livre, *« c'est votre* De Oratore » ! Après la théorie, la pratique : Hirsch a joint à l'*Essai* deux plaidoiries fameuses, publiées séparément à l'époque – le plaidoyer pour René Hardy, accusé d'avoir trahi la Résistance, et celui contre Naundorff, personnage d'une pittoresque affaire d'usurpation du nom royal de Capet, qui a passionné la France en 1954. Moyennant quoi *Plaidoyer pour la rhétorique* pourra intéresser non seulement les élèves avocats et les fans de joutes rhétoriques, mais aussi les amateurs de polars historiques. ■

Bernard Quiriny

★★★★☆
PLAIDOYER POUR LA RHÉTORIQUE
MAURICE GARÇON
400 P., LES BELLES LETTRES, 25,90 €

MAMOSTE DÎN/PAYOT GRAPHIC

À toutes fins étranges

C'était l'époque – le XIXe siècle – où écrire un livre pouvait vous emmener en prison, pas vous donner l'occasion d'en écrire un… De Jean Richepin, on a surtout retenu cette « Chanson des gueux », poème célébré qui lui valut un procès pour outrage aux bonnes mœurs et un mois d'incarcération entre les murs de Sainte-Pélagie. Mais c'est faire trop vite fi de l'œuvre de nouvelliste de ce normalien proche de Léon Bloy. L'Arbre vengeur, qui aime à baguenauder dans les sous-bois de la littérature, nous offre avec ces *Morts bizarres*, parues en 1876, une réédition du premier recueil de Richepin. Le titre n'est pas trompeur : la mort est très présente dans ce recueil, vers laquelle mène le chemin de chacun des héros de ces courts récits d'humour noir, et l'ange du bizarre l'a pris sous son aile. Bizarre, pas fantastique. Paradoxalement, c'est en jouant la carte du réalisme que Richepin atteint la réussite : le surnaturel est absent de ces récits, guidés par un quotidien qui dérape, des coïncidences qui tissent des destins tragiques autant que risibles. L'art de la chute est porté à sa perfection, comme chez un Buzzati qui aurait été nourri au sinistre. ■

Hubert Prolongeau

Le paradoxe du criminel

Publié en 1930, *Les Quatre Petits Saints du crime* fut le dernier recueil d'histoires policières de G.K. Chesterton, qui devait mourir six ans plus tard. Il regroupe quatre récits parus dans la presse, auxquels Chesterton a ajouté une introduction et un épilogue pour leur conférer un semblant d'unité. Toutes ces histoires ont malgré tout un point commun : elles mettent en scène des criminels… vertueux, en l'occurrence un « *charlatan honnête* », un « *assassin modéré* », un « *voleur mystique* » et un « *traître fidèle* » ! Autant d'oxymores où l'on reconnaît non seulement le goût chestertonien du paradoxe, mais aussi son goût de jouer avec les codes du récit policier. En effet, il ne s'agit pas ici de confondre des criminels, mais bel et bien d'innocenter des accusés, ou des réprouvés. Ils ont voulu faire le bien, et la société y a pourtant vu le mal. D'où cette phrase étrange, dans « Le voleur mystique » : « *Ne sentez-vous pas qu'il existe quelque chose de si épouvantablement bon que cela ne peut pas éviter de paraître mauvais ?* » Et c'est ainsi que ces quatre récits divertissants ont la dignité de méditations miniatures sur la morale et la bonté, parsemés d'allusions aux Évangiles. ■

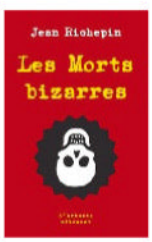
B.Q.

Lumière d'Haïti

Grande figure de la poésie caribéenne, René Depestre publie son premier recueil, *Étincelles*, en 1945. Pour le jeune poète de 19 ans à peine, le succès est immédiat. Son talent fera l'admiration de ses aînés, André Breton et Aimé Césaire, dont il sera l'ami. Né à Haïti en 1926, René Depestre connaît le deuil dès l'âge de 10 ans avec la mort de son père. La misère de son enfance contraste avec l'émerveillement que lui inspirent la nature et la vie sur son île, toutes deux sources continuelles d'inspiration. Contraint à l'exil en 1946, lorsque arrive au pouvoir un régime militaire, il gagne l'Europe, puis le Chili, l'Argentine, le Brésil. Un temps proche de

Che Guevara, ne délaissant jamais ses engagements politiques ni ses passions poétiques, il fuira cependant les diktats et reniera la tyrannie castriste pour protéger ses valeurs humanistes. *Rage de vivre,* la somme publiée par Seghers, suit cette épopée en prise étroite avec son temps jusqu'à *Non-assistance à poète en danger*, paru en 2005. *Végétations de clartés* (1951), *Traduit du grand large* (1952), *Journal d'un animal marin* (1964) côtoient des éditions jusqu'ici introuvables et des inédits. René Depestre aura 100 ans en août 2026. « *Dans mes veines,* écrit-il, *il y a encore du courage/Et de la beauté pour des milliers d'années.* » Tant qu'il se récite de la poésie quelque part, l'espoir ne meurt pas. Bon anniversaire Monsieur Depestre ! ■

S.S.



★★★★☆
LES MORTS BIZARRES
JEAN RICHEPIN
200 P., L'ARBRE VENGEUR/ L'ARBUSTE VÉHÉMENT, 11 €

★★★☆☆
LES QUATRE PETITS SAINTS DU CRIME [FOUR FAULTLESS FELONS]
G.K. CHESTERTON
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ROYAUME-UNI) PAR MARC ET MAUREEN POITOU, 256 P., NOIR SUR BLANC, 23 €

★★★★★
RAGE DE VIVRE. ŒUVRES POÉTIQUES COMPLÈTES
RENÉ DEPESTRE
522 P., SEGHERS, 25 €

ÉTIENNE CARJAT– NATIONAL PORTRAIT GALLERY– ÉTIENNE ROUZIÈS/CREATIVE COMMONS

ET AUSSI…

★★★★☆
DIVINES (T. 1 & 2)
KAMOME SHIRAHAMA
312 P., PIKA, 15 € CHAQUE VOLUME

Quand elles ne sont pas occupées à se battre, l'ange Eniale et la démone Dewiela unissent leurs forces pour remplir toutes sortes de missions… jusqu'à ce que leurs natures profondes les amènent à s'affronter encore et toujours. Signé Kamome Shirahama – l'autrice de *L'Atelier des sorciers* –, *Divines* remet au goût du jour le sempiternel combat entre le bien et le mal, à travers deux personnages féminins au caractère bien trempé. À la fois drôle, sexy et hautement iconoclaste, cette série en deux tomes nous embarque avec un plaisir non dissimulé au gré des aventures de ses deux héroïnes aussi différentes que complémentaires. Lancé en 2019, *Divines* ressort cette année sous la forme de deux magnifiques éditions répondant malicieusement aux noms de « Recueil angélique » et « Recueil maléfique ». **Ilan Ferry**

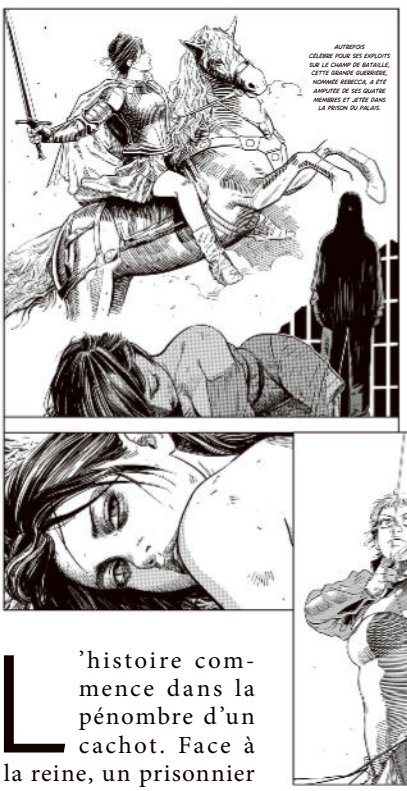
★★★☆☆
GRAAAAL ! (T. 1)
LUCIANO DAMIANO
200 P., VEGA DUPUIS, 8,35 €

Dans *Graaaal !*, Luciano Damiano dynamite la mythologie arthurienne. Perceval rapporte le Saint Graal dès l'ouverture, Arthur et ses chevaliers s'y abreuvent… Mais la coupe, censée être intarissable, reste vide. Premier signe que la légende va joyeusement dérailler. Merlin annonce alors qu'un envahisseur débarque *« sur nos côtes »*, les chevaliers foncent au combat. Lames sifflantes, action débridée, barbares en fuite : le chaos est total. Et, surprise, les guerriers blessés sont soignés comme par magie… Entre humour médiéval déjanté et énergie de shônen, Damiano signe une relecture réjouissante des chevaliers de la Table ronde, plus portée sur la fête et la baston que sur la quête sacrée, dans une ambiance proche de *Kaamelott*. **M.C.**

CHANG SHENG

Jeunesse volée

Dix ans après sa première parution, le brillant *Oldman* de l'auteur taïwanais s'offre une nouvelle édition chez Glénat. Pour notre plus grand plaisir.



L'histoire commence dans la pénombre d'un cachot. Face à la reine, un prisonnier annonce sereinement qu'il s'évadera à la prochaine pleine lune. L'instant d'après, son corps se fait diaphane et traverse les barreaux sous les yeux médusés de celle qu'il appelle « mère ». Une mère qu'il accuse aussitôt d'un crime terrible : avoir dérobé la jeunesse d'autrui pour conserver la sienne. « *La magie,* dit-il, *n'est faite que de vulgaires tours destinés à duper les gens.* » Une déclaration qui sonne comme une profession de foi et une menace.

Libéré, Billy Oldman se lance dans une autre mission : sauver Rebecca, une grande guerrière mutilée, amputée des quatre membres et abandonnée dans un autre sous-sol de la forteresse. Il la hisse sur son dos, l'arrache à son sort dans les ténèbres et la mène chez Wilson l'Anatomiste, un médecin génial et inquiétant, capable de lui fabriquer bras et jambes mécaniques.

Un an plus tard, on retrouve ce trio improbable sur scène : Billy devenu magicien, Rebecca faisant figure de poupée articulée, et Wilson orchestrant l'illusion. Mais un numéro tourne mal, précipitant les trois compères dans une course-poursuite à travers la ville. Les gardes les traquent, la reine les veut à nouveau captifs. Et soudain, Rebecca bascule en « mode combat » : la poupée fragile se change en guerrière redoutable, armée d'une habileté surhumaine. Mais pourquoi la reine poursuit-elle ces fugitifs avec tant d'acharnement ? Et pourquoi Billy Oldman l'appelait-il « mère » ?

UN MANHUA ENVOÛTANT

Bien plus qu'une simple aventure médiévale fantastique, ce manhua taïwanais singulier, porté par un graphisme noir et blanc d'un réalisme hachuré presque hanté, interroge sans cesse notre rapport aux faux-semblants : magie, identité, pouvoir, tout n'est ici qu'illusion savamment entretenue. Chang Sheng (déjà réputé pour ses titres *Yan* ou *Baby*) compose, avec *Oldman,* un récit de résilience et de résistance, mené par une héroïne charismatique et un illusionniste rongé par les secrets. Les scènes d'action, d'une vraie intensité (haches sifflantes, lames qui claquent, chorégraphies brutales) contrastent avec les moments plus intimes où le passé remonte, où se révèle la fracture originelle entre Billy et la reine. ■ **Mathieu Charrier**

★★★★☆
OLDMAN (T. 1)
CHANG SHENG
TRADUIT DU CHINOIS (TAÏWAN) PAR FABIEN QUESVIN, 360 P., GLÉNAT, 15,95 €.
EN LIBRAIRIES LE 4 FÉVRIER.

2013, 2024 BY CHANG SHENG

JULIEN MAGNANI /MAGNANI

JULIEN MAGNANI

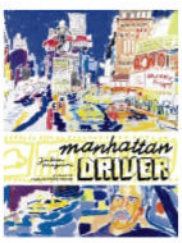
Cinéphile dans l'âme

***Manhattan Driver* est un magnifique album qui alterne entre émotion intimiste et impressionnisme cinéphile. Une balade dans les rues de New York sur les traces d'un homme à la recherche de son père.**

Ce qui frappe immédiatement, et dès la couverture, c'est l'arc-en-ciel de couleurs. Vives. Débordantes. Elles s'entrechoquent. Se confondent. Coups de pinceaux et traits de génie qui finissent par créer un décor, un visage, un regard puis finalement une intrigue, des sentiments, une émotion. Qu'on ne s'y trompe pas: il n'y a rien d'expérimental chez Julien Magnani dans sa façon d'aborder ce *Manhattan Driver,* juste un désir de faire remonter à la surface de son crayon ses souvenirs de cinéphile et ses impressions de voyageur pour mieux embrasser l'imaginaire qui lui travaille les tripes.

Oui, il y a bien une intrigue dans cet album au romanesque tenace. L'histoire de Johnnie, ancien pilote automobile, venu s'échouer à New York alors qu'il traverse une mauvaise passe; il a tout perdu, notamment sa famille, et cherche son père dans le fatras d'une grande pomme qui vit jour et nuit. Il devient alors chauffeur de taxi à Manhattan et arpente les rues de la ville, moins parano et psychopathe que Travis Bickle, le héros du film de Martin Scorsese, mais aussi obsédé par l'idée de retrouver un sens (unique) à sa vie. Scorsese n'est pas là par hasard: Julien Magnani est un cinéphile partageur qui fait revivre Cassavetes, *Rio Bravo, Macadam cow-boy…* Mais pas besoin de saisir toutes les références pour tourner les pages; Johnnie est un personnage suffisamment haut en couleur pour le suivre à la trace et découvrir que l'émotion peut toujours se cacher au bout d'une rue apparemment sans problème. ■

Éric Libiot



★★★★☆
MANHATTAN DRIVER
JULIEN MAGNANI
184 P., MAGNANI, 26,90 €

3 ALBUMS EN PLUS

★★★★☆
GOD BLESS AMERICA
PIERRE-FRANÇOIS RADICE, RICHARD MORGIÈVE
208 P., SARBACANE, 29,90 €

Le roman *Le Cherokee* de Richard Morgiève est magnifique. Son adaptation en BD par Pierre-François Radice sous le titre *God Bless America* l'est tout autant. Septembre 1954, le shérif Nick Corey est confronté à des événements apparemment sans liens (une bagnole abandonnée, un accident d'avion, des expérimentations militaires) alors que l'assassin de ses parents semble refaire surface… Beau dessin en gris et blanc, un trait qui a des faux airs de Loustal, un récit parfaitement mené. Captivant. **E.L.**

★★★☆☆
FRANGIPANE
HERVÉ BOURHIS
88 P., GLÉNAT, 19 €

Hervé Bourhis a la fibre musicale et l'humour en étendard. L'auteur de la série *Teckel* (succès bientôt adapté au cinéma par Mathieu Sapin) met ses personnages face à un traumatisme existentiel: ils ne trouvent plus de frangipane pour la galette des rois annuelle, avalée en famille par obligation. Un propos souriant qui permet à Bourhis de parler politique, air du temps, mouvements sociaux… *Frangipane* est un défi réjouissant porté par des dialogues ciselés. On n'en lit pas souvent de cette qualité. **E.L**

★★★★☆
LES MONTAGNES DORÉES
AURÉLIEN DUCOUDRAY, THOMAS AZUÉLOS
176 P., FUTUROPOLIS, 25 €

Les Montagnes dorées est une (petite) histoire familiale dans les grands espaces sibériens, portée par un dessin ample qui alterne aplats de couleurs de paysages et coups de crayon vifs très incarnés. Dima, soldat russe présupposé mort, est de retour et réapprend à vivre auprès de sa grand-mère, de son jeune frère et de Sveta, une femme amoureuse. Mais comment vivre quand la vie elle-même se refuse à soi ? Les deux auteurs déploient avec intensité leur récit, matière brute à la fois graphique et existentielle. **E.L.**

ADELINE ANFRAY ▪ OVIDIE - LILIANE ROUDIÈRE

Une émancipation à reconquérir

La sortie du livre événement de Gisèle Pelicot en février ne doit pas écraser la parution d'autres ouvrages évoquant les violences faites aux femmes, la culture dite « du viol » et l'impact de la pornographie. À l'image de ces trois titres.

Gisèle Pelicot, le 16 décembre 2024, après le plaidoyer de la défense de son mari, accusé de l'avoir droguée, violée et fait violer par 51 hommes. Un procès historique, révélateur des luttes encore à mener pour les femmes.

« *Que les victimes n'aient jamais honte de ce qu'on leur a imposé par la force* », réclamait haut et fort Gisèle Pelicot lors du procès en appel de l'un des cinquante et un hommes condamnés pour l'avoir violée pendant des décennies. Devenue une icône mondiale de la lutte contre les violences sexistes et sexuelles, elle s'apprête à publier chez Flammarion ses Mémoires, *Et la joie de vivre*: un livre événement – coécrit par Judith Perrignon[1] –, à la sortie annoncée le 17 février dans une vingtaine de langues, pour « *raconter son histoire avec ses propres mots* », sa vie au-delà de l'épouvante du fait divers. Celui d'une femme sédatée par son mari, devenue corps inerte, poupée, objet du fantasme sexuel de dizaines d'hommes rameutés par ce dernier via des annonces en ligne sans équivoque. Le procès hypermédiatisé qui s'ensuivit, dit des « viols de Mazan », donne depuis lieu à de nombreuses réflexions sociologiques, philosophiques, juridiques. « *Je croyais à un scénario* », se sont défendus les accusés. Cette ligne de défense a fait éclater la banalisation d'une culture du viol profondément ancrée: une vision du sexe dans laquelle le corps des femmes appartient aux hommes.

Pornographie, réseaux sociaux, films, chansons… Des essayistes s'interrogent sur ce qui fait le lit de cette culture persistante et comment en sortir véritablement, alors qu'elle se reforme insidieusement malgré des décennies de libération sexuelle et politique des femmes, et fait encore des ravages chez ceux qui n'ont pas connu sa version « classique ». Journaliste, communicante ou actrice et réalisatrice dans le milieu du porno, elles ont été au premier rang de cette culture qu'elles rêvaient moins violente, et font de leur expérience et de celle de leurs consœurs le témoignage d'un XXIe siècle pas si libérateur pour la sexualité féminine.

« LIBÉRATION » SEXUELLE ET CROYANCES RANCES

C'est le cas d'Adeline Anfray qui, dans *Éloge de l'optimisme sexuel*, veut imaginer un « *après-Mazan* ». Elle y fait le souhait d'une troisième voie « *étroite, incertaine, non pas libre, mais optimiste* ». L'éventail des imaginaires sexuels violents nécessite d'abord de nombreux chapitres… L'autrice, qui a fait la communication de films pornographiques, rappelle comment « *ce que nous voyons sur les écrans influence notre perception du monde* » et revient sur le mythe de la femme endormie, passive, possédée comme un objet, mythe qui « *s'énonce dès l'enfance et se prolonge jusque dans les pratiques pornographiques ou criminelles les plus extrêmes* ».

Dans *Et si j'ai pas envie*, Liliane Roudière revient, elle, sur cette appropriation du corps féminin et dénonce dans l'affaire Pelicot un « *crime possessionnel* ». La journaliste, cofondatrice du magazine *Causette,* fait de ce livre une enquête très personnelle, révoltée par la croyance rance et tenace en un « *devoir conjugal* » ou une « *misère* » sexuelle des hommes, notions encore invoquées dans les tribunaux. À la rencontre de générations ayant l'âge de ses petits-enfants, l'essayiste se hérisse en voyant que les plus jeunes intègrent toujours intimement la supériorité des « besoins » masculins en dépit de pratiques plus modernes, sous la forme d'un « *devoir conjugal 2.0* ».

Il est irréfutable que la sexualité s'est débarrassée des carcans du siècle dernier, qu'elle a été autorisée à se montrer, à se discuter, à prendre des formes plus fluides et réinventées. Mais en s'exhibant

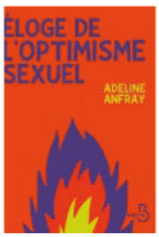
CLEMENT MAHOUDEAU/AFP

davantage, elle s'est accompagnée de nouvelles contraintes tout aussi destructrices pour l'émancipation féminine. Adeline Anfray reprend une formule de la philosophe Amia Srinivasan dans *Le Droit au sexe* : *« La sexualité n'est pas libre parce qu'elle est vraiment libre, mais seulement parce qu'elle est partout. »*

L'histoire récente de cette « libération », Ovidie la reprend aussi en revenant sur la période française dite du « porno chic » juste avant l'explosion d'Internet, *« parenthèse intello-cul la plus improbable de notre histoire médiatique »*, que la réalisatrice et chercheuse féministe a vécue de l'intérieur. Le sexe s'invite alors au cinéma, à la télévision, dans la mode ou l'édition sous des atours décomplexés. Fascinante plongée dans l'histoire de cette libération ambiguë, faite d'un style tout en nuances, *Slut Shaming* montre comment l'injonction à la performance et l'humiliation ont frappé au fer rouge des femmes célèbres de la période, malgré l'essor d'un féminisme pro-sexe aujourd'hui cruellement mis en défaut par son incapacité à prendre en compte l'ampleur des violences sexistes et sexuelles. ■ **Eugénie Bourlet**

1. Note de la rédaction : les éditions Flammarion n'ont pas souhaité que Judith Perrignon s'exprime, dans le cadre d'un portrait, dans le présent numéro de *Lire Magazine*.

★★★☆☆
ET SI J'AI PAS ENVIE ?
LILIANE ROUDIÈRE
232 P., FAYARD, 17,90 €.
EN LIBRAIRIES LE 28 JANVIER.



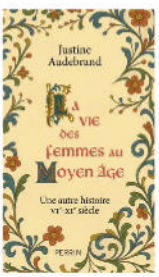
★★★☆☆
ÉLOGE DE L'OPTIMISME SEXUEL
ADELINE ANFRAY
304 P., BELFOND, 19 €.
EN LIBRAIRIES LE 19 FÉVRIER.

★★★☆☆
SLUT SHAMING. FAIRE PAYER LES FEMMES
OVIDIE
160 P., LA DÉCOUVERTE, 18 €

Les mille visages de la femme médiévale

AUDREY SOVIGNET - THERESA FINGER/PERRIN

Que savons-nous de la condition des femmes au Moyen Âge ? L'étude très complète de Justine Audebrand, *La Vie des femmes au Moyen Âge*, entend montrer sa diversité selon le statut social, l'âge, le contexte religieux et politique. Souvent dans l'ombre, les femmes sont rarement nommées dans les documents officiels. Leur personne, toutefois, est au cœur des stratégies familiales, le mariage étant une affaire d'alliance économique (le douaire, biens donnés à l'épouse pour assurer sa subsistance en cas de veuvage, est une institution centrale) – et un enjeu politique pour les puissants. Et des figures fortes émergent çà et là parmi les représentantes des élites : Théophano, veuve d'Otton II, assure la régence en Italie ; Hilda et Ælfflæd, abbesses de Whitby en Angleterre, jouent un rôle politique majeur ; Dhuoda, aristocrate carolingienne, rédige un manuel d'éducation pour son fils Guillaume, témoignage rare d'une laïque. Passionnant. ■ **S.B.-C.**



★★★★☆
LA VIE DES FEMMES AU MOYEN ÂGE
JUSTINE AUDEBRAND
400 P., PERRIN, 22,90 €. EN LIBRAIRIES LE 2 FÉVRIER.

MARQUE-PAGE
par Solange Bied-Charreton

Le commerce de la chair

Le trafic d'êtres humains est *« l'un des plus vieux commerces du monde »*. Avec *Les Nouveaux Esclavagistes*, Barbie Latza Nadeau, journaliste et productrice pour CNN, qui enquête sur le sujet depuis 1998, nous plonge dans les profondeurs sordides d'un système mondialisé. *« La traite des êtres humains est omniprésente »*, écrit-elle, ce qui signifie que, sans le savoir, nous avons tous déjà croisé des personnes privées de leur liberté, d'autant que *« l'apport en individus désespérés et en mouvement est en perpétuelle augmentation »*. Qui sont les nouveaux esclaves ? Des gens dans le besoin ou issus de familles dysfonctionnelles, des migrants, beaucoup d'enfants, trafiqués à des fins d'exploitation sexuelle. Ces destins charrient aussi des histoires d'emprise psychologique. Isolées par le trafiquant, les victimes n'ont plus que leurs bourreaux comme repères. Prostitution forcée, esclaves sexuels dont les victimes sont parfois tuées pour les besoins du tournage d'un *snuff movie*, *« productions dans lesquelles les sujets sont tués ou semblent être tués, en subissant le plus souvent des sévices sexuels »*, mais aussi trafic d'organes, GPA, enfants au travail dans des mines, business juteux des passeurs ou commodités offertes aux élites (le spectre de Jeffrey Epstein n'est pas loin)… Malgré le Protocole de Palerme adopté par l'UNODC (l'Office des Nations unies contre la drogue et le crime) en 2000, le phénomène gagne toujours de l'ampleur. Un grand livre d'enquête aux révélations qui font froid dans le dos.

★★★☆☆
LES NOUVEAUX ESCLAVAGISTES. LA TRAITE DES ÊTRES HUMAINS, UNE ÉCONOMIE SOUTERRAINE
BARBIE LATZA NADEAU
360 P., GRASSET, 23 €. EN LIBRAIRIES LE 4 FÉVRIER.

QUE VAUT ?

LE NOUVEAU
MICHEL WINOCK

Michel Winock, qui figure parmi les derniers représentants de la grande école historique de sciences politiques, propose une histoire de la Commune, en tentant d'équilibrer les forfaits et crimes que chacun des camps a commis. Cette narration fine et le ton des lettres de cette époque ajoutent une lumière et des couleurs crues à cette action pleine de rebondissements. Tout débute le 18 mars 1871, dans une journée de violence et de frustrations. Celles des Parisiens qui veulent garder leurs canons face au gouvernement officiel, installé à Versailles, qui souhaite les redéployer. L'émeute éclate. *« La rue révoltée, frénétique, vengeresse, ivre de rage »* massacre le général Lecomte, dont le corps ne reçoit pas moins de neuf blessures, et le général Thomas, frappé dix-neuf fois. Le sang ruisselle alors qu'à quelques rues de là se déploie le cortège funèbre de Charles Hugo, le fils du grand poète, qui ouvre la marche au bras de son second fils. La foule parisienne est ici pleine de compassion. Au cimetière, Courbet se présente pour rendre hommage au maître des lettres françaises. *La Commune* offre ainsi des contrastes de grandes et belles actions et de sauvagerie. À preuve, pendant les combats menés aux portes de Paris, en ville, des accents de fête se manifestent. Winock, par sa plume alerte, nous permet de vivre ce temps dont son collègue Pierre Milza pensait qu'il constituait la deuxième face de l'une des années les plus terribles vécues par la France, marquée par la défaite face aux Allemands et cette révolution sans lendemain qui chante. **Fabrice d'Almeida**

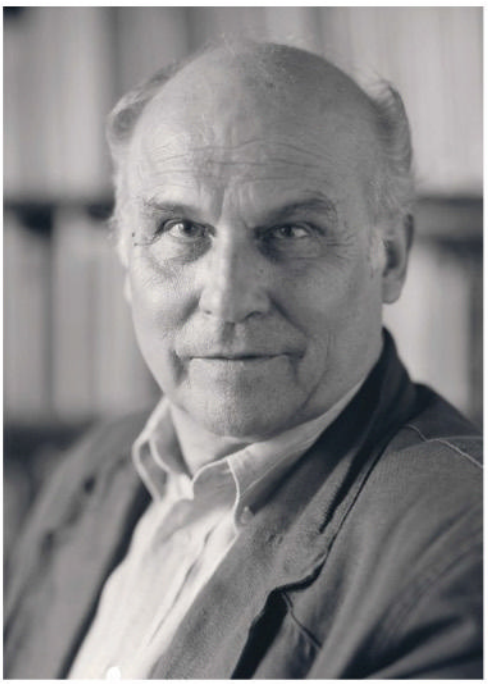
EXTRAIT

★★★★☆
LA COMMUNE. LA GUERRE CIVILE DES FRANÇAIS
MICHEL WINOCK
336 P., GALLIMARD, 22,50 €

RYSZARD KAPUSCINSKI

Le crépuscule rouge

Quand le grand reporter polonais dressait en direct le rapport d'autopsie de l'URSS, pays qu'il a sillonné à de nombreuses reprises.



C'est un quasi-retour au bercail qu'effectue Ryszard Kapuscinski (1932-2007) lorsqu'il publie en 1993 *Imperium*, sa longue enquête sur une Union soviétique à bout de forces. Il avait en effet eu l'occasion de se frotter à l'impérialisme stalinien dès l'âge de 7 ans, lorsque l'Armée rouge annexa à la Biélorussie sa ville natale de Pinsk. Jusqu'ici, le Polonais avait bâti sa réputation sur ses reportages dans le « Sud global » : Inde, Afrique noire (Ghana, Soudan, Mozambique), Amérique latine (Bolivie, Honduras, Salvador), Iran du début de la révolution islamique. Il en avait tiré ses premiers livres à succès : *Le Négus* et *Il n'y aura pas de paradis* en 1978, puis *Le Shah*, quatre ans plus tard. L'URSS, il l'a sillonnée à plusieurs reprises, en 1958, en 1967, et de manière quasi ininterrompue pendant deux années sous Gorbatchev et Eltsine. Plus que la Grande Russie moscovite, ce sont les *finis terrae* qui le séduisent : Cercle arctique, républiques du Caucase, la Kolyma, l'Extrême-Orient russe et berceau du goulag.

EXTRAIT

TOUT EST DANS LE DÉTAIL

On reconnaît d'emblée la patte de l'auteur à ce mélange de reportages, d'interviews, de souvenirs personnels et de considérations historiques, mais aussi à cette propension, qui lui a été reprochée, de glisser vers l'ethnographie, au risque de généralisations simplificatrices. Lui n'en avait cure. *« C'est à travers les détails qu'on peut tout montrer : une goutte reflète l'univers »*, prétendait-il, revendiquant la fonction de *« traducteur de cultures »*. Le reporter n'a jamais été pris en flagrant délit de mensonge, même si sa méthode, sculpter de la littérature à partir d'un matériau journalistique tout en « bidonnant » un peu, pouvait faire redouter de grandes libertés par rapport à la réalité. Pourtant, son souffle expressionniste semble donner plus de force à celle-ci. Un reproche similaire avait été adressé à son aîné, Curzio Malaparte, l'auteur du génial *Kaputt*. Un autre trait rapproche le Polonais du Toscan : leur proximité, voire leur compromission avec un régime totalitaire auquel ils ont un moment cru, le communisme pour l'un, le fascisme pour l'autre, avant de prendre leurs distances avec Mussolini, Gomulka et consorts. ■

Emmanuel Hecht

★★★★★
IMPERIUM [ID.]
RYSZARD KAPUSCINSKI
PRÉFACE D'EMMANUEL CARRÈRE, TRADUIT DU POLONAIS PAR VÉRONIQUE PATTE, 350 P., FLAMMARION, 24 €. EN LIBRAIRIES LE 4 FÉVRIER.

FORUM/BRIDGEMAN IMAGES

THOMAS GOMART

Au jeu du plus fort

Spécialiste des relations internationales, l'historien dresse ici un tableau très parlant des mécanismes de pouvoir et des rapports de force présents aujourd'hui dans le monde.

La saturation médiatique orchestrée par le « *parrain du monde occidental* » Donald Trump dans son show quotidien depuis le Bureau ovale détourne l'attention des « *nouveaux rapports de forces mondiaux* ». La meilleure façon de les appréhender est de se référer aux écrits de Benjamin Constant et de Lénine, suggère Thomas Gomart. Pour le premier, apôtre du libéralisme, « *la guerre et le commerce ne sont que deux moyens d'arriver au même but, celui de posséder ce que l'on désire* ». Pour le second, la naissance de l'impérialisme, « *stade suprême* » d'un capitalisme marqué par la concentration de la production et des marchés des capitaux, est concomitante de l'apparition de « *la maladie de la volonté* » dans les pays européens. La politique internationale continue d'être traversée par ces deux courants, le communisme se conjuguant ici avec l'autoritarisme sous toutes ses formes, affirme le directeur de l'Ifri.

Au prisme de ce triptyque guerre-commerce-désir sont passés au crible quatre couples de dirigeants : Poutine-Zelensky ; Netanyahou-Khamenei ; Xi Jinping-Modi ; Trump et von der Leyen, et quatre entités, le Giec et Fox News (la lutte contre le dérèglement climatique face au mensonge), le Vatican et la Silicon Valley (la dignité humaine à l'heure du numérique). Pour chacun de ces tandems, une question identique est posée : « *Qui contrôle qui ?* » – interrogation qui donne son titre à cet essai brillant. À lire comme un avertissement face à toutes les menaces d'asservissement qui nous guettent. ■ **E.H.**

★★★★☆
QUI CONTRÔLE QUI ? LES NOUVEAUX RAPPORTS DE FORCE MONDIAUX
THOMAS GOMART
256 P., TALLANDIER, 20,90 €

Du rectangle aux mathématiques

Palpitante investigation que cet essai *Le Rectangle de Lascaux*. Dans la célèbre grotte, discrètement esquissée sous la peinture d'un grand cerf, un dessin orne la pierre : il s'agit d'un simple rectangle. « *Pourquoi avons-nous l'intuition des lignes infinies, des cercles parfaits ?* » interroge le neuroscientifique Stanislas Dehaene, professeur au Collège de France ; « *pourquoi les humains sont-ils les seuls primates à s'intéresser à la géométrie ?* » On peut, en effet, se questionner sur la présence de ce rectangle et ainsi sur les facultés cognitives de nos lointains ancêtres préhistoriques. Quel est donc ce langage universel des formes et comment éclaire-t-il notre singularité humaine ? De notre machinerie neuronale à la naissance des mathématiques, l'auteur mène une enquête d'envergure sur « *l'espèce symbolique* » que nous sommes. ■ **Sophie Di Malta**

★★★★☆
LE RECTANGLE DE LASCAUX. ET HOMO SAPIENS INVENTA LA GÉOMÉTRIE
STANISLAS DEHAENE
352 P., ODILE JACOB, 24,90 €. EN LIBRAIRIES LE 28 JANVIER.

DAVID ATLAN/TALLANDIER

ET AUSSI...

★★★★★
ENTRELACS. ENTRETIENS
DANIEL MENDELSOHN, AVEC ADRIEN ZIRAH ET DÉBORAH BUCCHI
192 P., SEUIL, 18,50 €

La rentrée 2007 a été marquée en France par le succès critique et de vente des *Disparus*, un ouvrage érudit mais limpide dans lequel l'universitaire spécialiste de la Grèce ancienne et grand critique littéraire américain Daniel Mendelsohn partait à la recherche de ses ascendants polonais engloutis par la Shoah – seuls son grand-père et une partie de sa famille en ayant réchappé en émigrant à New York et à Sydney. Dans *Entrelacs*, il revient sur sa manière, mêlant récit familial, enquête de terrain, autofiction et mythes grecs et juifs, et sa conception de l'écriture et de la critique. Un dialogue étincelant d'intelligence qui amène à redécouvrir l'un des grands romans du début du XXIe siècle, un quasi « classique instantané ». Indispensable. **Patrice Bollon**

★★★★☆
LA GRANDE PAGAILLE. LE VRAI, LE FAUX ET NOTRE INDIFFÉRENCE
MONIQUE ATLAN, ROGER-POL DROIT,
256 P. L'OBSERVATOIRE, 22 €. EN LIBRAIRIES LE 29 JANVIER.

Nous, modernes, entretenons un rapport à l'idée de « vérité » très différent de celui de nos prédécesseurs. Nous ne la voyons plus comme unique et substituons souvent *« notre vérité »* à la Vérité en soi. Dans une belle réflexion, *La Grande Pagaille,* Roger-Pol Droit et Monique Atlan explorent les raisons philosophiques et technologiques de cette mutation et sa possible conséquence, la perte d'un *« monde commun »*. Mais, excluant tout retour au passé, ils nous recommandent de *« pagayer »* au mieux, en promouvant une vérité progressive, souple et ouverte, séparant les vérités *« factuelles, logiques et d'opinion »* : de nous adapter à nos doutes légitimes sans céder sur notre attachement à l'idéal de vérité, ciment moral de nos sociétés. **P.B.**

RÉMY SUEUR ▪ MARWAN MOHAMMED

Enfants de la République

Essentiels et complémentaires, deux ouvrages éclairent d'une lumière crue le chemin qui reste à parcourir – et c'est loin d'être gagné ! – pour mettre fin à un ordre social profondément inégalitaire.

La lecture conjointe de ces livres, différents autant par leur forme que par le « terrain » traité, fait prendre conscience des obstacles auxquels les populations françaises les plus modestes font face en matière d'éducation, et ce, quelle que soit leur origine professionnelle, géographique ou culturelle. Étudiant l'impact de la révolution industrielle en milieu rural, l'historien Rémy Sueur détaille dans *Enfances prolétaires et instruction publique entre les XIXe et XXIe siècles* le processus qui a consisté, depuis la monarchie de Juillet jusqu'à la Ve République, à « *accompagner* » le transfert de la main-d'œuvre paysanne vers les usines. Comment ? En généralisant d'abord le travail des enfants, puis en « *orientant* » ces derniers vers des filières courtes dites « *professionnalisantes* » (ce qu'on appelait encore dans les années 1970 les classes de « transition »). Ce phénomène de prolétarisation et d'acculturation forcées du monde paysan a conduit des populations entières à une forme de « *déracinement* » que le sociologue Abdelmalek Sayad comparait à un « *exil intérieur* ».

Se présentant comme le récit de l'ascension sociale réussie, quoique sans cesse remise en question, d'un « *jeune* » issu de parents marocains, depuis le CAP de comptabilité jusqu'au doctorat de sociologie, après une première vie marquée par l'échec scolaire et la multiplication de petits boulots, l'essai du sociologue Marwan Mohammed, *C'était pas gagné !*, nous dit au fond la même chose, à savoir que le combat pour l'émancipation des enfants des classes populaires reste, encore aujourd'hui, un travail de Sisyphe. S'ils réussissent un jour à « *s'extraire de leur condition* », comme l'a fait brillamment Marwan Mohammed, les enfants du peuple rencontreront tôt ou tard un « *plafond de verre* » qui les cantonnera à un poste le plus souvent « *technique* », sinon « *subalterne* ». Ils seront toute leur vie condamnés à être « *remis à leur place* » par une forme de « *naturalisation* » qui les réduira tôt ou tard au rang de « *paysan madré* », de « *salopard à casquette* » ou, pour les générations les plus récentes, d'« *islamo-gauchiste* » aux intentions douteuses. ■ **Jean-François Paillard**

★★★☆☆

ENFANCES PROLÉTAIRES ET INSTRUCTION PUBLIQUE ENTRE LES XIXe ET XXIe SIÈCLES. GÉNÉALOGIE DE SOUFFRANCES VENUES DU PASSÉ

RÉMY SUEUR

432 P., FAYARD, 25 €. EN LIBRAIRIES LE 18 FÉVRIER.

★★★☆☆

C'ÉTAIT PAS GAGNÉ ! DE L'ÉCHEC SCOLAIRE AU CNRS, HISTOIRE D'UNE REMONTADA

MARWAN MOHAMMED

280 P., SEUIL, 20 €

Dans les pas de Ptolémée

À la mort d'Alexandre (323 av. J.-C.), le général macédonien Ptolémée, nouveau maître de l'Égypte, décide d'inscrire dans la connaissance sa légitimité, laquelle va se matérialiser dans l'édification de la fameuse bibliothèque-musée-centre académique d'Alexandrie. La disparition dans les flammes en 48 av. J.-C. de « *la première intelligence du monde* » annoncera la bascule vers « *un nouveau monde assombri par l'intolérance et l'obscurantisme* ». Dans cette *Bibliothèque d'Alexandrie* d'une érudition folle, l'égyptologue Claudine Le Tourneur d'Ison traverse les siècles jusqu'aux perspectives, parfois inquiétantes, de l'IA. La nouvelle bibliothèque (2002), la Biblioteca Alexandrina, n'a pas su renouer avec l'utopie originelle : rassembler tous les savoirs. La censure politique est passée par là. Il aurait fallu que les raïs aient la grandeur d'âme de Ptolémée qui, après qu'on lui eut dit que les livres des Juifs méritaient d'être reproduits, répondit : « *Et qu'est-ce qui vous empêche de le faire ?* » ■

Emmanuel Hecht

★★★★☆

LA BIBLIOTHÈQUE D'ALEXANDRIE. LA PREMIÈRE INTELLIGENCE DU MONDE

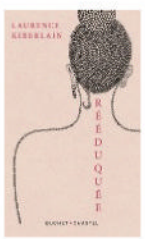
CLAUDINE LE TOURNEUR D'ISON

344 P., CERF, 24,90 €

DR/FAYARD - JÉRÔME PANCONI/SEUIL

Un corps à réapprendre

Un corps qui cède, soudain. Un kyste dans la moelle épinière, une opération, puis ce bilan implacable : il faut réapprendre à marcher, être *Rééduquée,* titre du nouvel ouvrage autobiographique de Laurence Kiberlain. Elle y décortique l'état de sidération instillé par cette épreuve, restitue l'expérience de l'hôpital, du diagnostic, de l'attente, oscillant entre récit sans fioriture et cheminement introspectif où elle débusque ses peurs et analyse son rapport au corps, à l'amour, à la filiation. Trop longtemps négligé, ce corps oblige cette femme à le regarder enfin, à reconnaître qu'il a toujours été contraint par les régimes et l'auto-effacement constant. Enveloppe mal-aimée, plus subie qu'habitée, que l'autrice finit par envisager comme une alliée capable de prendre soin d'elle. Laurence Kiberlain avance par touches brèves, laissant affleurer la culpabilité, la crainte de ne pas être à la hauteur de sa propre vie. La rééducation est alors un soulèvement du fond plutôt que de la forme, elle engage une renaissance intime, une révélation charnelle du vivant. *« Je vais apprendre à m'accueillir telle que je m'apparais chaque matin »,* souffle l'autrice. *Rééduquée* est moins un récit de guérison qu'une révérence lumineuse à la présence de soi. ■ **Sophie Di Malta**



★★★☆☆
RÉÉDUQUÉE
LAURENCE KIBERLAIN
172 P., BUCHET-CHASTEL, 21,50 €.
EN LIBRAIRIES LE 5 FÉVRIER.

La fin du Reich

Après le suicide de Hitler à Berlin, le 30 avril 1945, l'histoire du III[e] Reich n'est pas encore achevée, comme nous le montre Emmanuel Droit, historien, spécialiste de l'Allemagne du XX[e] siècle. En effet, un nouveau gouvernement a été nommé par le Führer. À sa tête se trouve l'amiral Dönitz, le plus haut gradé allemand, Göring et Himmler ayant été écartés pour trahison. Cet ultime lambeau du régime nazi se réfugie à Flensbourg, où subsiste la radio de propagande. Là se retrouvent les derniers dignitaires, dont le favori de Hitler, Albert Speer, et le haut commandement de l'armée incarné par Jodl et Keitel. Tous rêvent de poursuivre la guerre et d'en changer l'issue en se rapprochant de l'Ouest. Mais cette stratégie est mise en échec. Il faut donc se rendre à l'évidence de la nécessaire capitulation. Elle est annoncée sur les ondes par le comte Schwerin von Krosigk au nom du gouvernement. Ces derniers fidèles finissent par se constituer prisonniers quelques jours après, le 23 mai 1945 vers midi. Là s'arrête vraiment l'histoire du III[e] Reich. *Les Dernières Heures du III[e] Reich,* vues par Emmanuel Droit, s'achèvent ainsi sur une interrogation sur la fin des régimes politiques, dont la mort du leader ne signe pas forcément les ultimes soubresauts. ■ **Fabrice d'Almeida**

★★★★☆
LES DERNIÈRES HEURES DU III[e] REICH
EMMANUE DROIT
128 P., PUF, 19 €.
EN LIBRAIRIES LE 29 JANVIER.

3 RAISONS DE REDÉCOUVRIR

PYRRHON

Un philosophe antique qui n'a laissé aucun écrit

Pyrrhon, monographie signée Enzo Godinot, mérite d'abord d'être lue pour la qualité de sa rédaction. On peut presque y voir une enquête policière permettant de tracer un portrait-robot moins fantomatique et fantasmagorique de ce philosophe qui n'est connu que par des témoignages, indirects, parfois légendaires, de ses épigones et de ses détracteurs et qui, à l'instar de Socrate, n'a laissé aucun écrit.

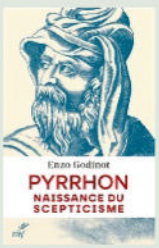
Un scepticisme qui ouvre la voie vers le bonheur

L'auteur nous montre que ce courant n'était pas à l'origine une affaire de théorie de la connaissance, ni de réflexion critique sur les assertions des philosophes dogmatiques, mais, avant tout, une démarche singulière à visée éthique. De ce point focal existentiel se dessine un Pyrrhon – penseur plus viable et plus conséquent qu'on ne l'a prétendu – en quête d'une voie philosophique vers l'accès au bonheur dans les conditions d'une existence précaire.

Un rapport original avec la parole

C'est parce qu'ils reconnaissaient leur impuissance à affirmer quelque chose, et donc *« l'impossibilité de toute parole dogmatique »* que Pyrrhon et ses successeurs étaient conduits à l'aphasie ou à *« l'apraxie du langage »* sans pour autant faire vœu de silence, ni se réduire au mutisme, tout discours ne relevant justement pas de l'affirmation dogmatique.

Jean Montenot



★★★★☆
PYRRHON. NAISSANCE DU SCEPTICISME
ENZO GODINOT
336 P., CERF, 24,90 €

OLIVIER ROLLER/BUCHET-CHASTEL – DR/ÉDITIONS DU CERF - SCIENCES PO STRASBOURG

3 POCHES EN PLUS

★★★☆☆
SOCIOLOGIE DU LUXE
VINCENT CHABAULT
128 P., PUF/QUE SAIS-JE ?, 10 €

Bien que jugée depuis l'Antiquité comme aberration morale et économique la *« dépense somptuaire »*, comme l'écrit le sociologue Vincent Chabault, est *« une constante de l'histoire des civilisations »*. Est-ce le fruit de notre narcissisme ? Celui d'une logique sociale intrinsèquement inégalitaire ? Comment se diffuse et prospère cette industrie ? Quelles conséquences pour notre planète ? Toutes les réponses dans ce « Que sais-je ? » clair et instructif.
Jean-François Paillard

★★★☆☆
LES AMAZONES DU MOSSAD
MICHEL BAR-ZOHAR, NISSIM MISHAL
448 P., TEXTO, 11,50 €

Les services secrets israéliens ont estomaqué la planète en faisant sauter les bipeurs du Hezbollah, et étonné par la précision des renseignements qui ont permis l'élimination ciblée de dirigeants iraniens. *Les Amazones du Mossad* montre combien les femmes sont présentes dans cette guerre sourde qui se livre au Moyen-Orient. On voit ici ces combattantes dans les grandes opérations et dans leur intimité. Passionnant. **Fabrice d'Almeida**

★★★☆☆
UNE HISTOIRE NATURELLE DES SONS
CASPAR HENDERSON
576 P., POINTS, 14,60 €.
EN LIBRAIRIES LE 6 FÉVRIER.

Les sons sont un peu trop souvent les grands oubliés de notre environnement au sens large. Pourtant, ils façonnent notre monde. Pensez aux grandes symphonies autant qu'au tonnerre des orages, au bourdonnement des abeilles, au magnifique chant des merles. Imaginez ensuite tous les sons que vous ne percevez pas, ou plus, si facilement. Même le silence n'est pas anodin, a fortiori à l'ère de la pollution sonore. Enchantant, cet ouvrage sait rendre jaloux les romans de la littérature du merveilleux. **M.D.-B.**

CÉDRIC SUEUR

Une autre colonisation

L'éthologue montre comment l'humanité abuse de la coercition dans son rapport aux animaux, et invite à repenser ce rapport colonisateur au vivant.

Des frissons, des douleurs. Puis une chaleur familière, qui disparaît brutalement. « *Le vide m'envahit, et je m'effondre.* » De la panique. « *Je n'ai jamais goûté le lait de ma mère. Dans six mois, je serai mort, ma chair découpée pour finir dans des assiettes.* » Cette scène choc nous emmène dans l'ouvrage de Cédric Sueur, à l'aide de chiffres : chaque année, 12 millions de veaux comme celui-ci sont tués pour nourrir l'humanité.

Vient ensuite le macaque. Il se revoit, courant à travers la forêt dense, avec ses amis. Un souvenir heureux interrompu brutalement. « *Puis tout avait changé. Nous avons été capturés.* » Sa mère tuée, c'est ensuite un univers de métal, sans odeur végétale. Des piqûres, l'obscurité : un laboratoire.

Dans les scènes de *Décoloniser notre rapport aux animaux*, l'éthologue Cédric Sueur dénonce les souffrances animales en mettant l'accent sur leur sentience. Il entend ainsi poser le cadre de son alerte : les animaux sont utilisés par l'être humain dans une logique de domination, et non de coopération. Le premier mot utilisé est celui d'« exploitation », puis intervient celui de « colonisation ». En effet, une colonisation implique « *l'appropriation de terres, de ressources et, souvent, de peuples* ». Qu'en est-il des animaux ? « *De manière similaire, l'homme contrôle l'espace des vivants, qu'il s'agisse de leur habitat ou de leur propre corps.* » L'auteur explore ainsi les origines, la réalité et les conséquences de cette colonisation du vivant, en nous introduisant aussi au champ scientifique de l'éthique animale. Un exercice scientifique et politique percutant. ■

Marcus Dupont-Besnard

★★★☆☆
DÉCOLONISER NOTRE RAPPORT AUX ANIMAUX
CÉDRIC SUEUR
288 P., ODILE JACOB, 23,90 €
EN LIBRAIRIES LE 4 FÉVRIER.

La science au fil du temps

Vingt-cinq siècles de physique. Oui, le titre de cet ouvrage semble vertigineux en raison de ce chiffre qui défie quelque peu la connaissance commune de la physique, qui renvoie surtout à Newton ou Einstein. L'ouvrage de Jean Perdijon est d'abord un livre d'histoire des sciences, qui remonte aux origines de la discipline et à ses premières mises en œuvre. En avançant peu à peu dans le temps, l'auteur montre comment la physique s'est construite, lentement, non sans être poreuse aux idées culturelles – et croyances ! – des époques qu'elle a traversées. Il montre ainsi que la méthode scientifique a évolué autant que les connaissances et théories. S'il faut s'accrocher sur certains passages, ce livre ravira celles et ceux qui veulent comprendre autant les découvertes de la physique que la façon dont elles sont venues et ont évolué dans le temps. ■ **M.D.-B.**

★★★☆☆
25 SIÈCLES DE PHYSIQUE
JEAN PERDIJON
256 P., DUNOD, 19,90 €.
EN LIBRAIRIES
LE 18 FÉVRIER.

ALEXANDRE BONNEFOY/ODILE JACOB

MAZARINE M. PINGEOT

Le sens de la compétition

Un philosophe qui s'empare du sport se doit à trois exigences qui sont, selon Jean-Luc Marion, trois étapes de méthode. Et pour un cartésien, la méthode est la philosophie. Décrire l'expérience, commenter en expert, conceptualiser.

Pourtant, une philosophie du sport sonne comme un oxymore. Quoi de plus éloigné du concept, à première vue, que cette lutte incarnée contre soi et contre les autres où le corps souffre, éprouve, et produit du possible qu'il ignorait. Que peut la théorie, réputée hanter le ciel des idées, face à l'incarnation la plus évidente ? Marion n'est pas seulement un philosophe, c'est aussi un chrétien. Il s'y connaît en incarnation du verbe : ce livre en est la preuve. Et de fait, s'il s'intéresse au sport, c'est qu'il fut lui-même un sportif. Première condition pour une telle entreprise, s'essayer à une phénoménologie à la première personne de l'objet étudié : autrement dit, décrire le phénomène d'un corps engagé dans un sport. Le sien était la course. Et c'est par ce récit qu'il commence son ouvrage.

UNE PHILOSOPHIE DU SPORT SONNE COMME UN OXYMORE

La première personne cède vite le pas à la troisième pour offrir au lecteur son panthéon des héros, au premier rang desquels le grand coureur Michel Jazy, champion de demi-fond, qu'il ressuscite par la grâce d'un récit que ne renierait pas *L'Équipe* tant il est haletant, animé comme celui d'un commentateur sportif lors d'une course où rien n'est joué avant la toute fin et que des millions d'amateurs écoutent derrière leur poste de radio ou leur écran télé. Car le récit produit l'exploit autant que l'athlète. C'est d'autant plus vrai pour des courses cyclistes comme le Tour de France, que nul ne peut voir, à défaut d'une scène unique comme un stade où le regard peut englober le spectacle. Si ces courses ne sont pas un objet de spectacle (le spectateur qui attend des heures voit finalement passer à la vitesse de la lumière des athlètes qui disparaissent aussitôt), elles sont un « événement ». Dès lors, cet événement ne peut que se raconter. Et ce récit prend des allures épiques dont on a tous la mémoire si tant est qu'on ait un jour regardé à la télévision une étape du Tour de France…Marion fait donc montre de sa capacité à décrire au plus précis, tel un professionnel du commentaire, cet objet qu'est le sport.

Après la première personne qui relate le parcours d'un apprenti coureur, après la troisième personne du conteur qui fait revivre des Tours de France mythiques tout en expliquant et critiquant la stratégie des entraîneurs vient la réflexion philosophique qui s'était déjà invitée pour s'étonner devant l'extraordinaire singularité du rugby « *qui consiste à se déposséder de sa difficile possession du ballon pour le passer afin de le donner* ». On retrouve là tous les motifs de Marion, le don, l'idole, l'étonnante dialectique entre l'individu et son équipe – y compris dans des sports comme la course qui, pour le néophyte, semble si solitaire –, l'ambiguïté enfin des JO, dont le père fondateur lui-même proclame tantôt l'esprit sportif, tantôt la compétition. Marion tranche. Il n'y a de compétition réelle qu'envers soi-même. Et c'est vers une analogie finale que court *La Raison du sport* : celle entre le coureur et le moine, l'un comme l'autre se transformant dans l'ascèse et la discipline. Le sport de compétition devient communion entre ceux qui un jour ont éprouvé la « prise de chair », ce dépassement du dualisme âme-corps qui fait accéder à soi-même, un soi-même réconcilié, un soi-même qu'avant l'effort sportif on ignorait. Comme le disait Giraudoux, le sportif n'a pas de corps. Mais il accède à l'épreuve de sa chair. ■

EXTRAIT

★★★★☆
LA RAISON DU SPORT
JEAN-LUC MARION
244 P., GRASSET, 20 €. EN LIBRAIRIES LE 4 FÉVRIER.

AUDREY SOVIGNET

À quand un label de grammaire?

La scène remonte déjà à plusieurs semaines. Elle se déroule sur un plateau d'information des plus courus, mais nous ne citerons aucun nom parce qu'elle pourrait avoir sa place n'importe où.

L'animateur est en train de lire à haute voix un message électronique qui vient d'apparaître à l'écran et qu'a adressé un trublion de la politique hexagonale au journal *L'Équipe*. Le signataire lui reproche d'avoir, pour sa première page du jour, préféré Antoine Dupont et Fabien Galthié à un Christophe Gleizes condamné le même jour en appel par le régime algérien. « *Il me semble*, ironise l'auteur dudit message, *que vous vous êtes trompé de une…* » Là, l'animateur s'arrête quelques secondes, le temps d'interroger ses chroniqueurs à la cantonade : « *À mon avis, il aurait pu mettre un "s" à "trompé", mais… non ?* » Puis, devant le silence gêné de ses pairs, se ravise prudemment, l'index levé : « *En même temps, comme c'est une voix pronominale, il est possible qu'il n'y ait pas de "s" à "trompé".* » Et d'ajouter, pour parfaire ce repli stratégique en bon ordre : « *La voix pronominale, c'est pas simple, hein ? Ils se sont trompé : É ! ils se sont vus : US !* » Éclat de rire général, tout est bien qui finit bien ! Enfin, presque.

On se demande en effet ce que la voix pronominale (bouc émissaire obligé de quiconque veut stigmatiser les difficultés de l'orthographe française) vient faire dans cette galère. Faut-il vraiment rappeler ici que la plupart des verbes pronominaux s'accordent avec leur sujet, à l'instar de ceux qui se conjuguent avec l'auxiliaire *être* ? Le *se tromper* qui nous intéresse ici n'échappe d'ailleurs pas à la règle, quand les puristes nous feraient remarquer qu'en réalité l'accord se fait plutôt avec le pronom réfléchi COD *se* qui précède le participe : cela revient au même, ce COD et le sujet renvoyant à la (ou aux) même(s) personne(s). Le problème, ici, portait donc moins sur la voix pronominale que sur l'identité du sujet, soit le pronom *vous*. L'auteur du message s'adressait-il à plusieurs personnes (l'ensemble de la rédaction de *L'Équipe*), auquel cas le *s* s'imposait bien ? Ou à une seule, rédacteur en chef ou autre ? Nous aurions alors affaire à un *vous* de politesse et le nombre importerait moins que le genre, surtout en ces temps d'inclusivité que vous savez. Tout était là, et seulement là. S'en rendre compte eût évité à notre animateur de s'empêtrer dans des justifications erronées : « *Ils se* sont trompé**e** » constituera toujours une faute, le pronom *ils* renvoyant nécessairement à un pluriel, au contraire du *vous* susdit. Quant à « Ils se sont vus », il est des cas précis où le *s* est proscrit, pour peu que suive immédiatement un infinitif.

À tant faire que de souhaiter un « label » qui garantît les informations sur le fond (mais bonjour la subjectivité !), le chef de l'État serait inspiré d'en réclamer un aussi sur la forme… ■

Bruno Dewaele

À LIRE ODE À LA DIVERSITÉ

Qu'on se le dise, Michel Feltin-Palas n'a rien contre l'anglais. Mais trop, c'est trop ! Notre langue n'exporte plus, quand elle importe massivement : 80 % de ses emprunts viennent d'outre-Manche. On n'est plus là dans l'échange garant de la diversité culturelle, mais dans une submersion qui ne met pas en péril le seul français : tous les autres idiomes sont réduits à la portion congrue. De peur que l'histoire ne se répète, l'inlassable défenseur des langues régionales a pris la plume pour dénoncer dans *C'est quoi déjà le mot en français ?* cette anglomanie moins rampante que galopante, à laquelle chacun prend sa part honteuse : État, élites, universités, politiques, industriels, publicitaires, journalistes. À croire que le titre de Carpette anglaise, annuellement décerné par quelques irréductibles résistants, séduit autant que le Graal élyséen ! Les mobiles du crime ? pragmatisme, mimétisme, snobisme. Ajoutons-y le laxisme de l'institution judiciaire, peu encline à faire respecter une loi Toubon régulièrement vidée de son contenu, et la boucle est bouclée. Nul ne pourra dire qu'on ne nous a pas prévenus. **B.D.**

C'EST QUOI DÉJÀ LE MOT EN FRANÇAIS ? LES ANGLICISMES ET NOUS
MICHEL FELTIN-PALAS
168 P., HÉLIOPOLES, 17 €

SHUTTERSTOCK

➔ FAUT-IL ÉCRIRE

Fond ou fonds?

Nous a-t-on assez répété que ces deux-là ont la même origine et que la présence du *s* ici, son absence là, relèvent de ces coquetteries orthographiques dont notre langue a le secret! Nous nous en sommes d'autant mieux accommodés que, dans la plupart des cas, il n'est point trop difficile de distinguer entre le capital (avec le $ de dollar, pour ceux qui raffolent des moyens mnémotechniques) et la partie la plus basse ou la plus éloignée de quelque chose. Cela dit, nos ouvrages de référence, pour lesquels le courage s'apparente souvent à une fuite, ont longtemps négligé de nous dire comment il convenait d'orthographier un *fond(s) de caisse*. Il aura fallu patienter jusqu'à la neuvième édition de leur *Dictionnaire* pour que les immortels se prononcent enfin, dans ce cas, pour *fonds*. Du moins quand celui-ci renvoie, selon leur définition, à une « encaisse permettant à une entreprise d'assumer les dépenses courantes ». Dont acte. Pas sûr, cependant, que ce soit là ce que les commerçants aient en tête à l'heure de l'ouverture du magasin, au moment de tapisser le… fond de leur caisse enregistreuse de menue monnaie à seule fin de faire l'appoint quand la bise et l'acheteur seront venus. C'est qu'en orthographe une image peut fort bien en cacher une autre… ■

B.D.

➔ LE VOCABLE DU MOIS

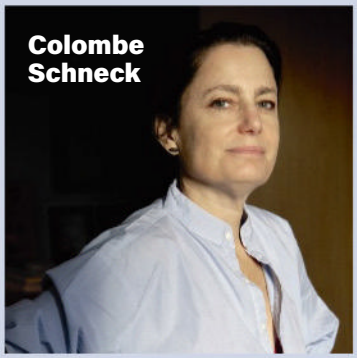
Budget

Celui-là mériterait pour le moins le titre de vocable de l'année, tant il aura donné de fil à retordre à nos Premiers ministres successifs! L'occasion ou jamais de rappeler qu'en dépit de ses allures « so British » l'intéressé doit tout à un mot bien de chez nous, en l'occurrence cette *bougette* dont on usait jadis pour désigner la sacoche que l'on portait à la ceinture ou fixait à sa selle pour lui confier ses écus. L'Académie française y faisait allusion dès 1694, dans la première édition de son *Dictionnaire* (« petit sac de cuir que les petites gents (*sic*) portent en voyage »), mais c'était déjà pour le trouver… vieux! C'est que son heure de gloire remonte au Moyen Âge, dans le sillage d'un certain *bouge*, lui-même valise avant de devenir, beaucoup plus tard, chambre sale, voire le lieu malfamé que l'on sait. Suffisant pour que les Anglais se l'approprient une première fois, au XIIIe siècle, sous la forme *budget*. C'eût été sans lendemain d'un côté comme de l'autre de la Manche si un chancelier de l'Échiquier, en 1733, n'avait eu l'idée de conclure le vote des Communes d'un archaïsant « *I open the budget* ». L'anglomanie militante du siècle des Lumières allait rapidement faire le reste… C'est égal, cette bougette-là aura vraiment eu la bougeotte! ■

B.D.

DR - PATRICE NORMAND/STOCK

LE MOT PRÉFÉRÉ DE



« Obsession »

« Je suis obsédée, pas vous ? Je suis obsédée par Philip Roth, un écrivain qui raconte mieux que nous-mêmes nos obsessions. Roth ne lâchait rien, ses livres, le sexe, ses amis, ses femmes, ses ennemies. Il détestait sa voisine, une journaliste d'origine française, Francine du Plessix. Francine du Plessix était obsédée par elle-même, son histoire familiale, et son célèbre voisin Philip Roth, elle l'aimait, il ne la supportait pas. Cela a duré quarante ans. Est-ce qu'il n'y a pas dans la haine une forme de vérité, un sentiment qui ne maquille rien ? *Philip et Moi* devait s'appeler *Une légère obsession*. Évidemment, une légère obsession n'existe pas, c'est une fiction avec laquelle chacun des personnages de ce roman s'arrange, "je m'en fiche", "je l'ai oublié", insiste-t-on à propos de celui ou de celle auquel on ne peut, en pensée, échapper. Francine du Plessix et Philip Roth vivaient sur la même route, dans une région isolée, ils sont morts à quelques mois d'intervalle. Esther, mon alter ego littéraire, a été jeune fille au pair chez Francine l'été 1991. Esther m'a permis d'assouvir mon obsession, à mon tour, je n'ai rien lâché : tout chercher, tout lire, correspondances, archives, textes non publiés de Philip Roth et Francine du Plessix, pour aller jusqu'au bout et trouver les fragments d'une vérité. Celle que nous cachons parce que nous en avons honte. »

Propos recueillis par Simon Bentolila

*Dernier livre paru : *Philip et Moi* (Stock).

Une bonne correction

Vous avez sans doute découvert cet extrait de *Fauves*, de Mélissa Da Costa, dans notre numéro de janvier. Las ! neuf erreurs s'y sont glissées depuis lors. Les retrouverez-vous toutes ?

« Il perd la notion du temps, somnolle quelques instants. Quant il se réveille, ses vêtements et ses cheveux sont trempés. La bache jaune et bleue a disparu, pliée par les hommes, chargée à bord du plus gros camion. Les ouvriers hissent les dernières caisses renfermant les éléments de structure métallique. L'homme au costume ridicule noir-et-or éteind le projecteur. Là-bas, la longue file de fourgons s'anime : les feux de croisements s'allument, les moteurs toussottent. La compagnie Pulko est prête à partir. Bon débarras, songe le jeune-homme. Des manouches, y en a bien assez partout. Il grimace en se rendant compte qu'il formule les mêmes remarques qu'André. Son paternel lui a déteint dessus. Non ! Plutôt crever ! »

Le mot mystère

Ma vie n'est pas un long fleuve tranquille : me rangeât-on parmi ces noms propres dont on dit, à tort, qu'ils sont à l'abri des fautes d'orthographe, je vous saurais gré de mettre les points sur mes nombreux *i* et de doubler deux consonnes plutôt qu'une ! Vous avez trouvé ?

Cha-cha-cha

Pas plus que le *chapeau* ni le *chapon*, le *chapiteau* du cirque ne prend d'accent circonflexe. Les choses se gâtent quand le *p* qui suit cède sa place à un *t*. Le mettrez-vous où il faut à chaque fois ?

A. chataignier ; **B.** chatain ; **C.** chateau ; **D.** chatière ;
E. chatiment ; **F.** chatoiement ; **G.** chatouille ; **H.** chatré.

Gare aux fausses pistes !

Parmi ces trois adjectifs, lequel renvoie au monde du cirque qu'évoque, sur cette même page, l'extrait à corriger de Mélissa Da Costa ? Accessoirement, connaissez-vous le sens des deux autres ?

A. circadien
B. circassien
C. circiné.

• LE COUP DU LATIN par Étienne Kern

Des vœux et des nœuds

Santé, bonheur, joie, douceur… Échangés de vive voix, ajoutés au bas d'un e-mail ou confiés aux lenteurs de la Poste, les bons vœux sont de retour. C'est avec eux que s'ouvre pour nous cette porte qu'est, presque au sens propre, le mois de janvier : *januarius* vient en effet de *janua*, « porte d'entrée », « seuil », terme où se devine Janus, le dieu aux deux visages, tourné à la fois vers ce qui s'achève et vers ce qui commence. Le mot « vœu », lui, est issu de *votum*, « souhait », « promesse ». Faire un vœu, à l'origine, c'est faire une promesse solennelle aux dieux ou à Dieu, en échange d'une faveur ou d'une grâce. De là l'ex-voto (« selon le vœu »), objet déposé en remerciement dans un lieu sacré, ou encore l'expression « prononcer ses vœux », à propos d'une personne qui entre en religion. Si celle-ci revient à la vie laïque, elle pourra, remarquons-le, être « déliée » de ses vœux. Il en allait de même en latin : sur les stèles romaines, on lit souvent « VSLM », pour « *Votum soluit libens merito* » (« il/elle a délié son vœu, avec plaisir et comme il convenait »). *Solvere* : « dénouer ». Le vœu est donc perçu comme un nœud, un lien qui nous engage pleinement – sans commune mesure avec nos simples courtoisies de janvier. Mais le nœud, au fond, n'a pas totalement disparu : il survit dans nos bonnes résolutions. L'étymologie est claire : *resolvere*, « délier », « desserrer ». Si les bons vœux s'adressent aux autres, les résolutions tentent de défaire un nœud personnel. Alors, pour 2026, meilleurs nœuds ! ■

FREEPIK

ANAGRAMME n. f., du grec *anagramma*, « renversement de lettres »

« Le vent qui gonfle les voiles d'Ulysse s'appelle la *phronèsis* : une audace lucide, une sagacité courageuse. »

Le courage
Ou la Grèce

Catherine Van Offelen, *Risquer la prudence. Une pratique de la sagesse antique,* Gallimard, 2025

« Si les ténèbres s'ouvraient sous vos pieds… que resterait-il de vous ? »

La Clé des ténèbres
Le désert, l'absence

Clélia Souillard, Éditions Baudelaire, 2025

« Et je m'endors las et brisé, comme je m'endormais après un de ces soirs de désespoir et de rage pendant lesquels j'avais compté trois mille tours dans ma chambre… »

Le Comte de Monte-Cristo
Ce mot est de mon cloître

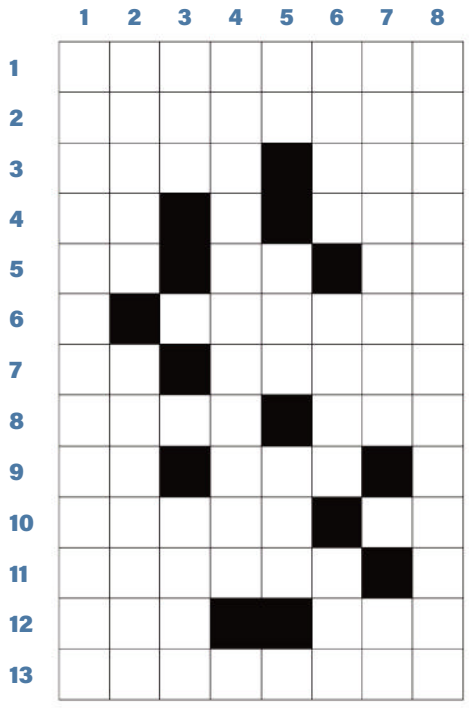
Alexandre Dumas, 1844

Les Yeux d'Elsa
Le lys des eaux

Louis Aragon, Seghers, 2002

Isabelle de Merteuil
Le diable est lumière

Choderlos de Laclos, *Les Liaisons dangereuses,* Gallimard, 2006



• LES MOTS CROISÉS de Jean-Pierre Colignon

Horizontalement

1. Truquer. **2.** Qui peut vous faire perdre tous vos moyens. **3.** Instrument à cordes. Mouvement nationaliste basque. **4.** Démonstratif. Musique scandée. **5.** Ne peut plus être utile. La fin du septennat. Une des voies possibles d'orientation. **6.** Monument spécifique du bouddhisme. **7.** Cardinaux. Adopter. **8.** Ordonne d'arrêter. Des Suisses s'y cantonnent. **9.** Le premier dans son genre. Marque une dernière réflexion avant de parler. **10.** Un Danois qui célébra Pigalle. Exprime le dédain. **11.** Elle se perd parfois. **12.** Mitraille asiatique désordonnée. « Fils de… » pour les Arabes. **13.** Interdits de reproduction.

Verticalement

1. Lézards premiers. **2.** S'ils se cassent une patte, ce ne devrait pas être trop grave. Étendant. **3.** Ancienne pièce de vers. Accoutrement. **4.** Mots à la sonorité expressive. **5.** Arrivé. Haut féminin. Vieille cité de Mésopotamie déconstruite. **6.** Jouer avec les couleurs. De bas en haut, un Bantou. Cours supérieur. **7.** Escroquer. Propos de mouton. **8.** Retours.

Comparaison

Comparaison n'est pas raison : en revanche, en rhétorique, elle sait enrichir ou orner le plus banal des objets. Quand elle répète un motif, au point qu'elle semble presque lexicalisée, la comparaison rassure et ronronne comme un chat de salon. Ainsi, on est *« beau comme un ange »* chez Jean Marot (*Le Voyage de Venise*, 1526) ou chez Sévigné, *« comme une déesse »* chez Jeanne Flore (*Contes amoureux*, 1537), *« comme le jour »* chez Scarron (*Le Roman comique*, 1651) et chez bien d'autres. Astre, lune, soleil, aurore, étoile, printemps, cristal, tout ce qui brille fait comparant ; les charmantes créatures aussi, fées et autres déesses. Marmontel, le petit rusé, avec ses jeunes filles incas *« belles comme les nymphes, et comme elles à demi nues »* (*Les Incas ou la Destruction de l'empire du Pérou*, 1777), s'appuie sur la comparaison mythologique pour y glisser, chiasme à l'appui, un zeste d'érotisme qui réveille le cliché. Mais le temps passe et les canons changent puisque chez Delphine de Vigan, on serait plutôt… *« belle comme un personnage de manga »* (*No et moi*, 2017) ! Prenons cependant garde au tigre caché derrière le chat : la comparaison, incongrue ou décalée, sait envoyer de sacrés coups de griffe. D'une cuisine immaculée, Anna Gavalda dit qu'elle est *« belle comme une morgue »* (*La Consolante*, 2008) ; de son épouse, un camarade de Claude Roy écrit qu'elle est *« belle comme un comité d'entreprise »* (*Somme toute*, 1976) – précisant que le camarade n'aimait ni l'une ni les autres –, et Navarre trouve l'un de ses amants *« beau comme une carte de Bonne Année »* (*Romans, un roman*, 1988). Comparaison n'est pas raison, mais parfois un peu poison ! ■

• QUESTION D'ÉCRITURE par Frédérique Anne

Trouver votre routine et vos outils

Au début de la plupart de mes ateliers, les mêmes mots reviennent : *« J'écris depuis des années… »*, *« J'ai ce projet de roman depuis quatre ans… »* Ma réponse est toujours la même : arrêtez de procrastiner, mettez au point votre routine, trouvez vos outils et allez-y ! Donnez-vous quatre mois pour terminer la première version de votre roman.

La routine : quand il s'agit d'écriture, le mot n'est pas péjoratif. Un pianiste qui fait des gammes chaque jour s'est créé une routine. C'est exactement ce que vous allez faire.

Bien sûr, vous ne pouvez pas passer huit heures par jour à écrire. Vous avez mille autres obligations. Il vous faut donc adapter votre vie à votre projet et votre projet à vos contraintes. Mais pensez à la joie profonde que vous ressentirez au mot « FIN ». Que pouvez-vous sacrifier ? Un épisode de série ? Quelques posts sur les réseaux ? Votre roman va vous aider à tenir le coup. Car vous penserez à lui toute la journée, vos personnages vous interpelleront, et parfois une idée vous réveillera la nuit.

Pour fonctionner, votre routine exigera les bons outils, c'est-à-dire ceux qui correspondent à votre caractère, à votre manière de travailler. Deux outils essentiels : un carnet ou l'application Notes de votre téléphone pour les idées qui ne doivent surtout pas s'envoler. Et des feuilles blanches ou un ordinateur pour l'écriture. Des versions successives… Ou des ratures !

Encore un outil : quelques bouquins, pas pour les copier, mais pour vous nourrir. Les romans que vous aimez, pour repérer comment s'insèrent les dialogues, Stephen King (*Écriture. Mémoires d'un métier*, 2000, chez Albin Michel et au Livre de Poche) ou Dany Laferrière (*Journal d'un écrivain en pyjama*, 2013, chez Grasset et au Livre de Poche), pour vous encourager.

Et vous voilà paré pour démarrer l'aventure ! Dans quatre mois, vous aurez une « V1 ». Sans doute en vrac, très imparfaite. Mais elle sera là. Comment passer de la V1 au roman terminé ? Ce sera le thème de notre prochain épisode ! ■

→ **Vous vous posez des « questions d'écriture » ?** N'hésitez pas à les envoyer à *ateliers@lire.fr.* Nous les transmettrons à Frédérique Anne, qui vous répondra dans une prochaine chronique.

SOLUTIONS

Mots croisés

	1	2	3	4	5	6	7	8
1	B	I	D	O	N	N	E	R
2	R	U	I	N	E	U	S	E
3	A	L	T	O	■	E	T	A
4	C	E	M	■	R	A	P	
5	H	S	■	A	T	■	M	P
6	I	■	S	T	O	U	P	A
7	O	E	O	P	T	E	R	
8	S	T	O	P	■	U	R	I
9	A	A	■	E	U	H	■	T
10	U	L	M	E	R	■	F	I
11	R	A	I	S	O	N	■	O
12	E	N	S	■	■	I	B	N
13	S	T	E	R	I	L	E	S

Une bonne correction

somnole – **Quand** (en dépit de la liaison en -t-, la conjonction de temps se termine toujours par un *d*) – **bâche** – jaune et **bleu** (parce qu'il y a dans ladite bâche à la fois du jaune et du bleu) – **noir et or** (pas plus de traits d'union que dans « jaune et bleu ») – **éteint** (les verbes en -indre changent le *d* de l'infinitif en *t* à la troisième personne du présent de l'indicatif) – feux de **croisement** – **toussotent** – **jeune homme**.

Cha-cha-cha

Il convenait d'ajouter un accent circonflexe à *châtaignier*, *châtain*, *château*, *châtiment* et *châtré*. Il n'en fallait pas à *chatière*, *chatoiement* (ces deux-là dérivent de *chat*), ni à *chatouille* (on pense plutôt à une origine onomatopéique).

Le mot mystère

Je suis le **Mississippi**.

Gare aux fausses pistes !

Réponse B, même si l'edit mot s'applique aussi à l'habitant d'une région du Caucase. *Circadien* signifie « qui dure un jour et une nuit », *circiné* se dit de ce qui est roulé sur soi-même, dans les domaines de la botanique et de la médecine surtout.

CÉCILE LADJALI

Lire, lier, délier

« Ramasser », « collecter », « recueillir » : autant de sens accolés au verbe latin *legere*. « *Comme si lire revenait essentiellement à lier, le lecteur étant dès lors une sorte de relieur.* » Le philosophe Peter Szendy rappelle ainsi que la lecture nous permet d'aller vers l'autre, de lier notre conscience à autrui, pour s'arracher à la sphère de l'individualisme, tendance mortifère des temps.

Ce chancre du repli sur soi est décrit par le starets, dont Aliocha rapporte les propos dans le roman de Dostoïevski, *Les Frères Karamazov*. D'après ce sage ermite, le siècle s'abîme dans « *la période de l'*isolement *de l'humanité* ». Ainsi, chaque homme « *s'isole dans son terrier, s'éloigne des autres* ». Or il ne sait pas qu'en procédant de la sorte « *il s'enfonce dans l'impuissance suicidaire* ».

J'observe la même désolante tentation en l'individu, campant sur son quant-à-soi, se désolidarisant du groupe et des grandes causes, seules capables de nous fédérer. Je demandais récemment à mes étudiants pour quel idéal plus grand qu'eux-mêmes ils souhaiteraient se battre. Tous m'ont répondu que l'unique chose qui leur importait était de se sentir bien personnellement et que tant que cette quiétude individuelle ne serait pas atteinte, penser le groupe resterait impossible.

LIER. Le principe de « fraternité », magnifiquement débattu dans le *Discours de la servitude volontaire* de La Boétie, est devenu pour eux totalement caduc. D'après l'ami de Montaigne, la Nature nous a donné la parole et, le cas échéant, les livres pour « *resserrer les liens de notre société* », offrant ainsi aux hommes le bonheur d'un lien fraternel que tisse le langage. Ce n'est qu'en allant vers l'autre, en débattant, en recherchant le choc de la rencontre avec l'altérité qu'on se délie, se délivre. Or on reste enfermé car le débat n'a pas lieu. Il est devenu impossible. On ne prend plus le temps, ou on n'a plus le courage, de confronter fraternellement nos idées, pour qu'une nouvelle humanité fleurisse sur le terreau de la dispute bienveillante.

DÉLIER. Pour qu'un échange entre les consciences advienne, il faudrait le temps long du débat, le temps d'une syntaxe se dépliant pour aller jusqu'au bout d'idées toujours plus complexes, afin de trancher les nœuds gordiens de nos sociétés mondialistes et multiculturelles. Mais ce temps et ce courage font défaut, on va vite en besogne, on emprunte des raccourcis en lisant et en écrivant (le lu et l'écrit étant les deux socles de la pensée) et on met au monde des monstres.

> LE TEMPS D'UNE SYNTAXE SE DÉPLIANT POUR ALLER JUSQU'AU BOUT DES IDÉES

LIRE. Notre impatience, notre indigence engendrent le pire, lequel trouve une confortable assise dans la bulle de notre individualisme. Alors lisons, lions-nous les uns aux autres dans la joute : ayons de l'audace. Et Szendy d'évoquer Kierkegaard qui, dans la préface aux *Étapes sur le chemin de la vie*, parle d'un relieur ayant trouvé « *un petit paquet de papiers* » sans doute « *écrits par plusieurs auteurs* ». Il les a « *brochés dans une chemise de couleur* » puis, avant de les publier, les a lus lui-même et les a fait lire à haute voix à ses enfants. « *Ce relieur lie et lit donc d'avance ce que chacun de nous est sur le point de commencer à lire et lier à son tour.* »

L'aventure collective, qu'elle soit éditoriale ou artistique, a donné de merveilleuses aventures : Bloomsbury, Bauhaus, zutisme : ces utopies ont été aussi belles que fragiles, mais elles demeurent la preuve de notre humanité, des « phares » à la faveur desquels les hommes voient plus clair et se réchauffent, bien que cernés par les vents noirs et glacés du chacun pour soi. ■

AUDREY SOVIGNET

Les Ateliers LiRE magazine

NOS RENDEZ-VOUS DE FÉVRIER

Notre programme d'ateliers d'écriture est pensé pour vous accompagner à toutes les étapes de votre projet littéraire dans un format accessible à tous, à distance.

→ **Écrire une histoire personnelle**
avec Lola Sorrenti
● Jeudi 5 février à 18 heures

→ **Tout savoir avant d'envoyer son manuscrit à un éditeur**
avec Baptiste Liger
● Vendredi 13 février à 18 heures

→ **De l'idée au roman, 5 secrets pour vous lancer**
avec Frédérique Anne
● Lundi 16 février à 18 heures

NOUVEAU

→ **Écrire des mots d'amour**
avec Lola Sorrenti
● Jeudi 19 février à 18 heures

→ **Faire du dialogue le moteur de vos intrigues**
avec Frédérique Anne
● Mardi 24 février à 18 heures

→ **Comment débloquer son écriture**
avec Clara Le Corre
● Dimanche 22 février à 17 heures

Inscriptions et renseignements
https://www.lire.fr/pages/promotion-le-printemps-des-ateliers

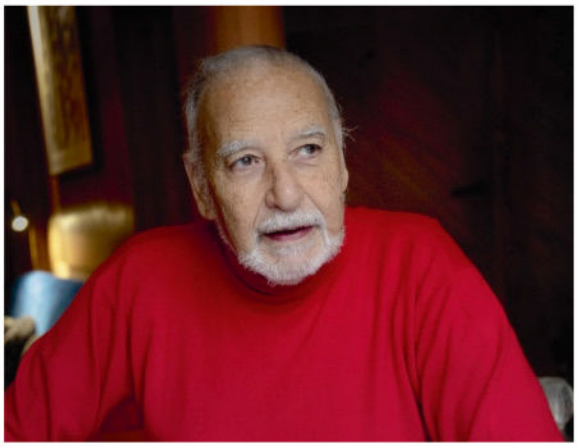
LES CONFÉRENCES DE *LIRE MAGAZINE* SUR NOTRE SITE

Saviez-vous que votre magazine littéraire vous proposait des conférences en ligne ? Chaque trimestre, à la suite de la publication d'un hors-série et d'un numéro des Classiques de *Lire Magazine*, une nouvelle conférence vous est proposée. Pendant une heure, avec le rédacteur en chef du numéro, (re)plongez au cœur des plus grandes œuvres de la littérature, mais aussi dans les parts obscures de la vie de leurs auteurs. Entièrement à distance et accessibles à tous, nos conférences sont une occasion unique d'enrichir votre culture littéraire et d'assouvir votre curiosité !

Vous les avez manquées ?
Retrouvez tous les enregistrements des conférences passées sur : *lire.fr/collections/conferences*

« Il est difficile d'effacer les réflexes journalistiques »

L'écrivain franco-marocain Tahar Ben Jelloun, par ailleurs juré Goncourt, raconte comment ses années de piges au *Monde* ont façonné son rapport à l'écriture. Ou quand le journalisme alimente le roman…

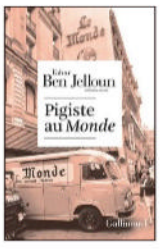


Vous avez écrit des romans et des recueils de poésie avant de devenir pigiste. Mais de quelle façon l'écriture journalistique a-t-elle nourri votre écriture romanesque ?
Tahar Ben Jelloun. Écrire pour *Le Monde* m'obligeait à la fois à la rigueur et à la vitesse. Rien n'était fait à la légère : il fallait s'appliquer, vérifier, rester précis. En même temps, Pierre Viansson-Ponté me répétait : *« Vous êtes un écrivain, un poète, et c'est en tant que tel que vous intervenez dans le journal. Il vaut mieux être écrivain que journaliste. Tous les hommes politiques rêvent d'écrire un roman ; regardez Giscard, le pauvre ! N'oubliez pas : vous êtes un écrivain, un poète ! »* François Bott m'avait présenté à lui, et c'est grâce à eux que j'ai pu écrire mes premiers papiers sur l'immigration. Mais lorsqu'on revient au roman après avoir écrit des articles, il est difficile d'effacer certains réflexes journalistiques.

Vous écrivez : *« Quand on était pigiste, à mon époque, on était invisible. »* C'est-à-dire ?
T.B.J. À mon époque, les pigistes n'avaient aucun droit. Les syndicats ne se sont mobilisés que bien plus tard. Un pigiste, c'était un peu le mendiant du journalisme : on arrivait en rasant les murs, en demandant timidement si l'on pouvait placer un papier. On nous tolérait parce qu'on ne coûtait rien, pas parce qu'on était reconnus. On pouvait faire appel à nous ou nous oublier totalement. Et un pigiste ne protestait pas. À moins de quémander du travail – ce que je n'ai jamais fait. J'ai ravalé ma colère, j'ai accepté les faits. Ma vie ne dépendait pas du *Monde*. Je faisais des piges dans d'autres médias. C'était alimentaire, et je n'en ai pas honte.

Pouvez-vous revenir sur votre fameux premier reportage sur le pèlerinage à La Mecque, en 1975 ?
T.B.J. C'était la première fois qu'un journal occidental publiait un tel reportage. Il a été traduit dans plusieurs pays européens, et je me souviens qu'il avait même été étudié dans une école de journalisme comme modèle de reportage. J'avais fait quelque chose de très personnel, avec le cœur et la passion. Je savais que j'apportais quelque chose de neuf au *Monde*, mais aussi que je toucherais à un tabou pour les pays arabes et musulmans. ■

Propos recueillis par Simon Bentolila



PIGISTE AU MONDE
TAHAR BEN JELLOUN
128 P., GALLIMARD, 16 €

FRANCESCA MANTOVANI/GALLIMARD

L'ATELIER D'ÉCRITURE

ÉRIC-EMMANUEL SCHMITT
DE L'ACADÉMIE GONCOURT

Quand l'écrivain tue l'auteur

« *Il faut tuer vos chéris !* » Voilà une injonction que l'on attribue couramment à Faulkner. Son nom pèse plus lourd en librairie que celui d'Arthur Quiller-Couch, son authentique auteur, un critique britannique aujourd'hui tellement ignoré qu'on peut tout lui voler sans qu'il proteste. Il affirmait : « *Whenever you feel an impulse to perpetrate a piece of exceptionally fine writing, obey it – whole-heartedly – and delete it before sending your manuscript to press. Murder your darlings.* » En français : « Chaque fois que vous sentez monter en vous l'impulsion de produire un passage d'une qualité exceptionnellement brillante, cédez-y de tout cœur, puis supprimez-le, avant d'envoyer votre manuscrit à l'impression. Assassinez vos chéris. » Qu'est-ce qu'un « chéri » ?

C'est ce passage où l'on se découvre soudain splendide. Une formule étincelante. Un morceau de bravoure. Une réflexion définitive. Une envolée virtuose. Une description époustouflante. Une scène menée avec une assurance insolente. Bref, un moment dont on s'énamoure tant qu'on en rougirait, et que l'on relirait volontiers à voix haute au premier venu, persuadé de détenir la preuve irréfutable que l'on sait écrire. Le chéri est l'endroit où l'auteur se complaît.

Or l'autosatisfaction ne constitue pas un critère littéraire. Si un paragraphe ne sert pas l'ensemble du récit, s'écarte de sa structure ou heurte son rythme, il faut l'éconduire. Peu importe l'inspiration : rien ne l'emporte sur l'exigence du choix. Au nom de la cohérence globale, on effacera les éclats de miroir dans lesquels on s'admire.

Mais pourquoi un auteur retrancherait-il ce qu'il préfère ? Parce qu'il ne devient écrivain que lorsqu'il renverse la hiérarchie entre le livre et lui-même : l'ouvrage compte davantage que son instigateur. Discernant ce qui relève de son attachement privé et ce qui répond aux nécessités du texte, il prend du recul, mesure la fonction de chaque phrase, évalue ce qui soutient ou entrave la progression, et veille à la justesse du style.

> PEU IMPORTE L'INSPIRATION : RIEN NE L'EMPORTE SUR L'EXIGENCE DU CHOIX

En somme, tout écrivain est un assassin de lui-même. Il renonce à sa gloriole, abandonne sa place au livre, dont il s'emploiera à satisfaire les demandes. En réalité, le véritable écrivain tue l'auteur. Sa vie commence avec ce renoncement. L'auteur pense que l'intérêt d'un texte vient de lui ; l'écrivain juge que l'intérêt vient du texte. L'auteur est un jouisseur, l'écrivain un ascète. Autrement dit, l'auteur cultive son narcissisme, l'écrivain son effacement. L'un s'enorgueillit, l'autre s'incline.

Quand dis-je qu'un texte est terminé ? Quand je ne m'y vois plus. Quand je n'y aperçois ni complaisance ni coquetterie. Quand mon labeur a dissipé toute trace de labeur. Quand l'effort s'estompe devant l'évidence. Quand le texte me tourne le dos, ne m'appartient plus et avance seul, affranchi de son encombrant géniteur.

Michel-Ange prétendait que le sculpteur libère la forme du marbre en retirant ce qui l'emprisonne. Qu'est-ce qui étouffe une forme littéraire ? La gratuité, les tics, les saillies personnelles, le désir de séduire, les effets de mode, le kitsch d'une époque, la volonté de se distinguer, la tentation d'une modernité de façade : tout ce qui plaît trop à l'auteur et finit par lasser le lecteur. Le bon écrivain ne taille pas dans la pierre : il taille dans son propre orgueil. Élaguer, resserrer, épurer : des gestes décisifs, tant pour la maturation d'un écrit que pour celle de son créateur, jusqu'à transformer l'auteur en écrivain. Ainsi, « tuer ses chéris », ou tuer l'auteur en soi, n'a rien d'une entreprise destructrice ; au contraire, elle ouvre un mouvement créateur. Le retrait se révèle une démarche poétique, un dépouillement qui permet d'approcher le livre.

Mon conseil ? Tuez ! La prose s'accommode mal de la vanité, un roman ne résulte ni de l'empilement de belles pages ni du rayonnement d'une personnalité égotique, mais d'une architecture patiemment construite, d'un travail lucide, parfois douloureux.

La littérature naît de ce que l'écrivain accepte de sacrifier. Tuer ses « chéris », c'est éliminer l'auteur. Et alors seulement peut surgir l'écrivain. ■

AUDREY SOVIGNET

Voyage hexagonal en Ukraine

Lancée en décembre dernier à l'initiative de l'Institut français et de l'Institut ukrainien, la Saison de l'Ukraine en France décline une cinquantaine d'événements sur tout le territoire, avec une mise à l'honneur des arts visuels, du cinéma, du spectacle vivant et de la littérature, bien sûr. Tour d'horizon.

Alors que le conflit perdure depuis l'invasion russe de l'Ukraine le 24 février 2022, que peut le langage face à l'indicible ? Que dire de la littérature dans un tel contexte ? « *L'Ukraine est aujourd'hui l'épicentre du combat pour la liberté, la dignité et le droit à une identité propre. Nous sommes contraints de vivre dans des réalités parallèles : d'un côté, la lutte quotidienne pour la survie ; de l'autre, le rythme ininterrompu de la vie culturelle, devenue un instrument puissant de résistance* », constate Volodymyr Sheiko, le directeur général de l'Institut ukrainien.

De décembre à fin mars, une série d'événements culturels mis en place par l'Institut français et l'Institut ukrainien propose de créer un espace de dialogue entre les sociétés, les institutions et les citoyens des deux pays. Après une soirée d'ouverture au Théâtre de la Ville le 1er décembre, qui a réuni des artistes français et ukrainiens tels l'écrivain Andreï Kourkov, le bandouriste Volodymyr Voyt, l'écrivain Philippe Claudel et l'actrice Juliette Binoche, puis quatre soirées au Théâtre de la Concorde, à Paris, du 10 au 13 décembre, la manifestation se poursuit avec des concerts, des expositions, des résidences artistiques et des rencontres littéraires à Paris, Lille, Nantes, Toulouse, Marseille et dans d'autres villes françaises. Y résonnera l'identité culturelle contemporaine des villes ukrainiennes, Kiev, Odessa, Kharkiv, Dnipro et Kherson.

UNE CULTURE EN RÉSISTANCE

Parmi les rendez-vous faisant une belle part à la littérature à ne pas manquer, citons « La culture contre-attaque ! » à la Friche la Belle de Mai, à Marseille, du 28 janvier au 1er février ; « De Kharkiv à Lille, la culture en résistance », en janvier et février dans différents lieux culturels lillois avec, entre autres, une soirée littéraire réunissant deux auteurs emblématiques de Kharkiv, Yuliia Iliukha et Serhiy Jadan ; ainsi qu'une série de rencontres à La Marelle, lieu de résidence d'écriture à Marseille, et aux Champs Libres, lieu de dialogue entre sciences, culture et société à Rennes, dans le cadre du festival littéraire Jardins d'hiver, du 6 au 8 février.

L'écrivain ukrainien Andreï Kourkov, célèbre pour ses romans *Le Pingouin*, *Laitier de nuit*, et *Les Abeilles grises*, prix Médicis étranger 2022, sera en résidence à La Marelle en février et en mars. L'auteur traduit dans plus de 37 langues y avait déjà été accueilli durant l'été 2022 pour y poursuivre la rédaction de son *Journal d'une invasion*. Très engagé, Andreï Kourkov a œuvré à la collecte de fonds pour l'effort de guerre à Vienne, ainsi qu'avec des librairies londoniennes. Son souhait est que les lecteurs français, plutôt connaisseurs de littérature russe, s'ouvrent davantage aux auteurs ukrainiens. Dans ses interviews, il évoque régulièrement le combat de poètes engagés dans la guerre, tel Andriy Lyubka, ainsi que ceux morts au combat, telle l'artiste et poète Serhiy Naumenko, récemment tuée sur le front ukrainien. Le public rennais pourra rencontrer Andreï Kourkov aux Champs Libres lors du festival Jardins d'hiver, qui sera en conversation le 6 février avec Haska Shyyan, considérée comme la nouvelle voix de la littérature ukrainienne avec son roman *Dans leur dos*, paru en France en mai dernier, et le poète et éditeur Bruno Doucey. ■ **Gladys Marivat**

Tout le programme de la Saison de l'Ukraine en France : *www.institutfrancais.com/fr*

Ci-contre :
Andreï Kourkov

DR – JULIEN FALSIMAGNE/LEEXTRA/ÉDITIONS LIANA LEVI

JUDITH GODRÈCHE

Entre récit et illustrations diverses, la comédienne et réalisatrice signe *Prière de remettre en ordre avant de quitter les lieux*. Elle y revient sur ses jeunes années et ce qu'elles impliquent. L'occasion de lui demander quels livres ont spécialement compté dans sa vie.

VOTRE PREMIER SOUVENIR DE LECTURE?

« Je ne me souviens pas de ma toute première lecture, mais l'un des livres qui ont bercé mon enfance est *Le Merveilleux Voyage de Nils Holgersson à travers la Suède* de Selma Lagerlöf. Je m'identifiais à Nils, sur le dos de cette oie, accompagné d'une volée d'oies sauvages en migration. Les champs, les forêts, les montagnes et les rivières, ainsi que les animaux qui les peuplent, je vivais cet apprentissage avec lui. »

ENFIN, LE LIVRE QUI A INSPIRÉ VOTRE PROCHAIN FILM?

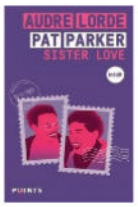
« Je suis en montage de mon prochain long-métrage, l'adaptation de *Mémoire de fille* d'Annie Ernaux. Avec cet ouvrage, je continue de penser qu'Annie ne savait pas à quel point ce récit, qu'elle a mis cinquante ans à écrire, serait le reflet de chacun et chacune d'entre nous. Que nous ayons 17, 30, ou 80 ans. Depuis la nuit des temps, et dans la chair la plus vive de nos existences modernes, elle nous raconte. Il y a, tout autour de nous, à Cergy, en France, dans le monde et ailleurs, une foule de filles qui ne s'appellent pas Annie, mais dont Annie a écrit les mémoires. Ce film, je l'espère, sera leur histoire. »

L'ŒUVRE QUE VOUS AVEZ AIMÉ ÉTUDIER (AU COLLÈGE, AU LYCÉE, À LA FAC…)?

« J'ai encore la rédaction écrite en troisième à propos d'*Un cœur simple* de Flaubert. Je me souviens m'être identifiée à l'héroïne de Flaubert. La littérature a toujours été pour moi un refuge et un lieu où l'imagination rejoignait le jeu. À 14 ans, je trouvais que le comportement de Félicité était celui d'une "momie articulée". Son destin me révoltait. Ce n'est que plus tard que j'ai réalisé qu'à travers Félicité Flaubert était intimement politique, en racontant cette histoire, celle du "*demi-siècle de servitude*" d'une domestique. Durant ma scolarité, j'ai aussi voulu incarner Antigone au cours de théâtre de mon lycée. Mais la prof trouvait que j'avais un physique trop doux et me suggérait plutôt d'incarner Agnès dans *L'École des femmes*… »

LE GRAND CLASSIQUE QUE VOUS N'ARRIVEZ PAS À APPRÉCIER?

« Je ne peux pas lire Céline ou, plus précisément, je refuse de le lire. Mes lectures des poèmes et textes de Desnos, à 14 ans, sont à l'origine de ce rejet, de cette décision. L'antisémitisme de Céline ne peut être séparé de son écriture. L'histoire avec un grand H ne peut être ignorée. Comment puis-je lire Céline ? La réponse pour moi était limpide, dès mes 14 ans : on ne sépare pas l'homme de l'artiste. »



LE RECUEIL DE CORRESPONDANCES QUE VOUS VOULEZ FAIRE DÉCOUVRIR?

« *Sister Love* d'Audre Lorde et Pat Parker. J'aime profondément ces deux autrices. Il aura fallu attendre presque vingt ans après la mort d'Audre Lorde [1934-1992] pour que sa poésie soit enfin traduite en France. Ce livre est une source constante d'inspiration et de soutien pour moi. Plus généralement, je suis une grande lectrice de correspondances. »

Propos recueillis par Baptiste Liger

PRIÈRE DE REMETTRE EN ORDRE AVANT DE QUITTER LES LIEUX
JUDITH GODRÈCHE
288 P., SEUIL, 21,50 €

EXTRAIT

ARCHIVES PERSONNELLES

LE COIN DES INDÉPENDANTS

Chaque mois, *Lire Magazine* met en lumière quelques ouvrages signés par des auteurs et éditeurs indépendants. Leur point commun ? Une passion pour l'écriture et l'envie de faire exister leurs ouvrages.

LES MURMURES DU VENTRE
VICTORIA LECOINTE
LIBRINOVA

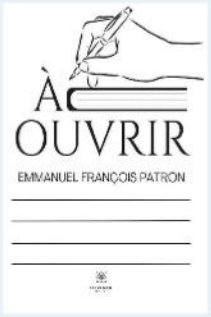
Alors qu'elle essaye d'avoir un enfant depuis des années, Julie se voit confier une enquête journalistique autour de la maternité. Au cœur de cet article, ses deux collègues enceintes : Élise, qui idéalise sa grossesse, et Astrid, qui ne la désirait pas. Au fil des mois, toutes trois s'apprivoisent, se lient, comparent leurs ressentis. Un récit poignant sur ce qu'il coûte d'être femme et d'être mère dans notre société du burn-out parental.

→ ISBN : 9791040592297 - 338 PAGES
BROCHÉ ET NUMÉRIQUE

UN MARTINI BLANC SANS GLAÇON
ANGÉLIQUE LHÉRAULT
LIBRINOVA

Depuis que Sacha habite à New York, tout lui sourit. Elle est devenue une autrice à succès, s'est mariée à un brillant éditeur, et a fondé une famille. Lorsqu'elle rencontre Joshua, un musicien qui lui demande d'écrire sa biographie, tout bascule. Ce projet les rapproche dangereusement l'un de l'autre, tandis qu'un fantôme du passé revient hanter la romancière... De l'autre côté de l'Atlantique, tout semble possible : le meilleur comme le pire !

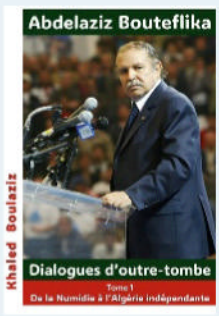
→ ISBN : 9791040592334 - 241 PAGES
BROCHÉ ET NUMÉRIQUE



À OUVRIR
EMMANUEL FRANÇOIS PATRON
LE LYS BLEU

De l'imaginaire à la poésie, l'auteur vous invite à ouvrir un espace où les océans, les galaxies et les idées se mêlent en une aventure à la fois intime et universelle. Alors qu'il atteint de nouveaux sommets, l'espace se dévoile sous d'autres mains, révélant des trésors inattendus. Cet ouvrage constitue une réflexion profonde et sensible sur la créativité, les rencontres et l'équilibre entre fulgurance et sérénité. Entre griffonnages spontanés et images éclatantes, il dépoussière le langage et brise les conventions pour former une œuvre vibrante, où chaque mot invite à oser et à respirer pleinement.
Bref, de crayon 3B en mixeur-hacheur concréteur syncopeur, des lumières des montagnes vertes aux plateaux-paysages d'Ocre, d'une médiathèque ouvroir aux tout derniers chevaux sauvages, de Berlin à Marioupol, ça cherche à ouvrir...

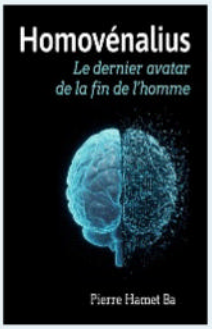
→ ISBN : 9791042262945 - 116 PAGES
BROCHÉ ET NUMÉRIQUE



ABDELAZIZ BOUTEFLIKA DIALOGUES D'OUTRE-TOMBE, TOME I
KHALED BOULAZIZ
LIBRINOVA

À la croisée de l'essai historique, du théâtre politique et du chant funèbre, ce premier tome convoque les voix de Jugurtha, Abane, Fatma N'Soumer et d'autres encore pour interroger Abdelaziz Bouteflika, dernier masque d'un pouvoir sans visage. Khaled Boulaziz fait ici dialoguer les morts pour réveiller les vivants ; il exhume les faits, refuse l'oubli, et exige la vérité plutôt que la mémoire, la justice plutôt que la commémoration.

→ ISBN : 9791040586913 - 633 PAGES - BROCHÉ ET NUMÉRIQUE



HOMOVÉNALIUS
PIERRE HAMET BA
LIBRINOVA

Dans cet essai philosophique puissant, l'anthropologue Pierre Hamet Ba dresse le portrait de l'être moderne : l'Homovénalius, figure terminale d'une humanité absorbée par la logique du marché. L'auteur déploie une véritable archéologie de la déchéance humaine et montre comment la marchandisation du monde s'est transformée en ontologie de la valeur : tout se calcule, même l'âme. Pourtant, un sursaut reste possible : celui d'une autre humanité !

→ ISBN : 9791040589655 - 294 PAGES
BROCHÉ ET NUMÉRIQUE

LA MONTAGNE ET SES VIES
VÉRONIQUE GARIN
LIBRINOVA

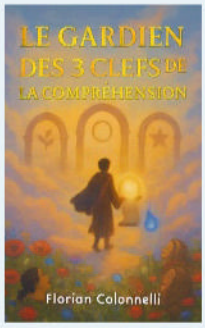
Au cœur des vallées savoyardes, les destins de ceux et celles qui ont choisi la montagne pour patrie se tissent. Autour d'Henri, paysan visionnaire et grand-père de l'autrice, des générations se sont succédé, unies par le même amour de la terre. « La Montagne et ses Vies » raconte cette épopée intime et collective, et rend hommage à la transmission, à la dignité du travail et à ces existences silencieuses qui forgent un monde en équilibre.

→ ISBN : 9791040589570 - 226 PAGES
BROCHÉ ET NUMÉRIQUE

L'ÉCRAN DES ILLUSIONS
INTISSAR HADDIYA
LIBRINOVA

À 51 ans, le Dr C. mène une vie rangée, presque millimétrée. Un soir, elle reçoit une notification : c'est un message de Larbi, un inconnu. Cultivé, attentionné, presque trop. Au fil des échanges, il devient une présence rassurante. Elle se surprend à attendre ses messages et à sourire à son écran. Mais, peu à peu, des incohérences apparaissent. Quand le virtuel s'invite dans la réalité, les émotions peuvent devenir un terrain glissant…

→ ISBN : 9791040595335 - 173 PAGES
BROCHÉ ET NUMÉRIQUE



LE GARDIEN DES TROIS CLEFS DE LA COMPRÉHENSION
FLORIAN COLONNELLI
LIBRINOVA

Alors qu'il erre dans les plaines de l'oubli, un jeune Voyageur rencontre un vieil homme, qui lui offre la clé de l'Innocence. Il part alors en quête des deux autres clés de l'âme : celles de la Mémoire et de la Sagesse. Mais cette dernière clé ne se trouve pas, elle se devient… Les portes du monde s'ouvriront-elles à lui ? Un conte accessible et universel, idéal pour les moments de lecture partagée entre les petits lecteurs et leurs parents !

→ ISBN : 9791040596257 - 25 PAGES - BROCHÉ ET NUMÉRIQUE

LE DÉFIS UNIVERSEL DE ROGER
RODOLPHE RISPOLI
AMAZON KDP

Une vie tranquille qui bascule. Roger, parfait exemple d'une personnalité sans excès, aimé et apprécié de tous, va progressivement être amené à profiter d'un incroyable pouvoir. Réussira-t-il, comme il le pense, à transformer l'ordre des choses et à rendre le monde meilleur? Une aventure policière, pleine de suspense, dans un cadre de science fiction, mais aussi une réflexion philosophique angoissante, toutefois propice à reconsidérer les choses essentielles de notre vie.

→ ISBN : 9798865240655 - 92 PAGES - POCHE

LES ENFANTS DU SALÈVE (T. 1) DISPARITION
MEL ESKERA
ÉDITIONS MAÏA

2020, Annecy. Tom, six ans, s'évanouit sans laisser de trace. Quarante ans plus tôt, dans un foyer perdu du Jura, d'autres enfants ont connu la peur et le silence. Entre ces deux époques, un ancien policier revient là où tout a commencé pour comprendre ce qui relie ces drames. Un polar humain et viscéral, qui vous hante bien après la dernière page.

→ ISBN : 9791042516932 - 296 PAGES
BROCHÉ ET DÈS LE 7 JANVIER EN NUMÉRIQUE

UNE QUESTION ?
contact@lire.fr
01 47 00 03 23

Découvrir le monde, explorer ses trésors naturels et culturels, vivre des émotions fortes et des moments de partage : telles sont les promesses d’Arts et Vie, votre spécialiste du voyage culturel depuis 70 ans. Animés par une passion sincère pour la culture et la transmission, nous vous proposons des circuits guidés où la curiosité devient rencontre et où chaque destination se révèle en profondeur. Voyager en groupe avec Arts et Vie, c’est choisir l’expertise, le confort, la convivialité et l’authenticité — pour voir le monde autrement.

www.artsetvie.com

Recevez gratuitement
notre brochure
de voyage *Évasion* 2026
au 01 64 14 52 97

ARTS ET VIE
VOYAGES CULTURELS